

Le Samedi

Vol. XI. No 2
Montreal, 10 Juin 1899

Journal Hebdomadaire Illustré de 32 Pages

Prix du numero. 5c

BEAUTÉ ALLEMANDE



BÉATRICE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

REDACTEUR: LOUIS PERRON

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

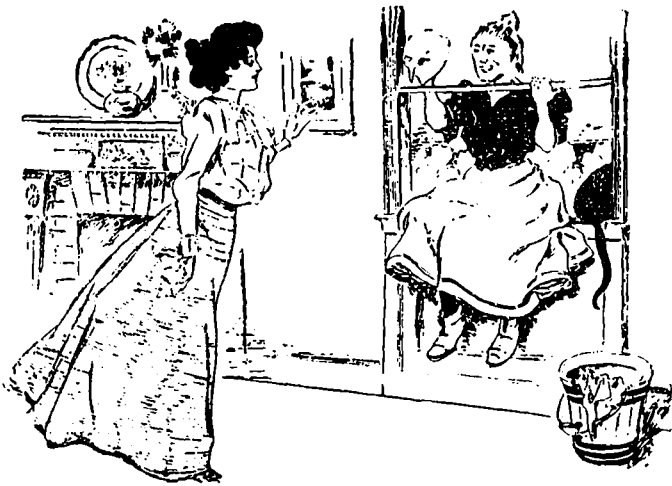
Prix du Numéro, 5 Centins

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & CIE, Editeurs-Propriétaires,
No 516 RUE CRAIG, MONTRÉAL.

MONTRÉAL, 10 JUIN 1899

NOUVEAU SPECTACLE



I
—Nora, quand vous voudrez laver les carreaux, asseyez-vous sur le rebord de la fenêtre — comme cela ; c'est bien.

BOUQUET DE PENSÉES

La vie est une auberge où il faut toujours avoir sa malle prête.

x

Ce que le temps apporte d'expérience ne vaut pas ce qu'il emporte d'illusions.

x

L'ingratitude de la mémoire ; c'est en souvenir du bienfait qu'elle hait le bienfaiteur.

x

Pour se consoler de tout ce qu'on souffre, il faut songer à tout ce qu'on ne souffre pas.

x

L'âme, comme la terre, a des vents d'automne qui l'effeuillent pour mieux la re fleurir.

x

L'âme est un ciel où passent tour à tour les ombres d'un nuage et des clartés de bonheur.

x

Ainsi va le monde, ceux-là obtiennent le prix qui ne le méritent pas ou ne s'en soucient pas.

x

Les gens qui adoptent un parti en politique sont en général plus influencés par les hommes que par les principes.

x

A quoi peuvent s'attendre les fils d'Adam et d'Eve, si ce n'est à continuer cette carrière de sentiments et d'ennuis que leur père et leur mère ont commencée ?

x

Les hommes ont toutes sortes de motifs qui les poussent dans la vie, et ils sont entraînés à des actes de désespoir ou peut être à des actions d'éclat par cent causes différentes.

x

Il n'est pas de douleur qui ne soit supportable. L'appréhension est beaucoup plus cruelle que la certitude, et nous prenons notre parti du malheur quand il est irrémédiable.

x

Il est des choses que nous devinons sans parler, et que nous savons, quoi qu'elles arrivent hors de notre présence. Qui peut dire jusqu'où va la sympathie, et avec quelle justesse l'affection peut prophétiser ?

LE CHERCHEUR

CES MOYENS DE DÉFENSE

L'avocat Irlandais (s'adressant à la cour).—Votre Honneur, je veux d'abord absolument prouver aux jurés que le prisonnier pourrait ne pas avoir commis le crime dont il est accusé. Si cela ne suffit pas à convaincre le jury, je montrerai qu'il a agi dans un moment de folie. Si cela ne suffit pas encore, je prouverai un alibi.

SON DERNIER ENGAGEMENT

La jeune femme (à l'officier de marine).—Quel est le dernier engagement auquel vous avez pris part, lieutenant ?

Le lieutenant (tout naturellement).—Oh ! madame, c'était avec une jeune fille de Québec.

DEUX JOURS SEULEMENT

Le patient.—Et que pensez-vous de mon cas, docteur ?

Le jeune médecin.—Oh ! j'en suis tout à fait enchanté. J'ai plus appris depuis trois semaines que vous êtes sous mes soins que dans deux années de lectures. Si vous vivez encore seulement deux jours, je suis sûr de devenir une parfaite autorité en la matière.

PAS COMPRIS

A une soirée de mariage, dernièrement, un jeune homme a failli se faire souffleter parce qu'il avait dit à la mariée : "Que cet heureux jour se renouvelle souvent !"

TOUJOURS PRÊT

Le client.—Garçon, je suis très pressé et je veux que vous m'apportiez ce qui requiert le moins de temps à préparer.

Le garçon.—Je ne vois pas ce que je pourrais apporter immédiatement à monsieur, à moins que ce ne soit son compte.

SILENCE REQUIS

Le banquier (trouvant un voleur dans son bureau).—Un voleur !... Au secours ! Au secours ! Vite...

Le voleur.—Vous feriez mieux de ne pas crier ainsi, autrement il va venir du monde et je dirai que je n'ai rien trouvé dans votre caisse.



II
Mais quand Nora voulut laver les carreaux à l'extérieur de la fenêtre, elle ne savait pas pourquoi les gens de la rue s'arrêtaient et riaient comme des baleines.

IL N'AVAIT PAS CHANGÉ

Au café, un groupe de politiciens discutaient. Un jeune homme entra et se mêla à la conversation. Comme il émettait des opinions qui n'étaient pas du goût des autres, l'un d'eux lui dit :

—La paix ! A votre âge, j'étais moi même un âne.

—Vous êtes admirablement bien conservé, monsieur, répondit vivement le jeune homme.

PAS ENCORE TROUVÉ

Jean Pasfin.—Dis, papa, j'ai entendu M. Piquant dire que les fils des grands hommes ne font jamais rien de bon. Je ne suis pas le fils d'un grand homme moi, n'est-ce pas ?

Au moment où nous allons sous presse, M. Pasfin, senior, n'a pas encore trouvé une réponse suffisamment diplomatique.

PÈRE DÉNATURÉ

Mme Taupin (orgueilleusement).—Le propriétaire est venu, je lui ai donné le terme du loyer et je lui ai montré le bébé.

Taupin (que le susdit bébé a tenu éveillé toute la nuit).—Il aurait été préférable de lui donner le bébé et de lui montrer le terme de loyer.

VOLÉ !

M. Bonsepâte.—Je vois que vous avez un œil de verre, Pat.

Pat.—Oui, monsieur, mais j'ai été bien volé en l'achetant, allez. Je ne puis absolument rien voir avec.

Femmes Malades et Faibles, employez les Tablettes Royales Rollens

JEUNESSE PRÉSOMPTUEUSE



Mlle Jolicœur.—Papa est dans les bras de Morphée.
Mr Lamoureux (en aparté).—Ah, que ne suis-je Morphée ! Je ferais un meilleur usage de mes bras.

Emaux et Camées

PETITS CHEFS-D'ŒUVRE LITTÉRAIRES DE TOUTS LES PAYS ET DE TOUTES LES ÉPOQUES

DDXXXVII

MAI

Depuis un mois, chère exilée,
Loin de mes yeux tu t'en allas,
Et j'ai vu fleurir les lilas
Avec ma peine inconsolée.

En vain j'entends contre les vitres,
Dans la chambre où je m'enfermai,
Les premiers insectes de mai
Heurter leurs maladroits élytres :

Seul, je fuis ce ciel clair et beau
Dont l'ardente effluve me trouble,
Car l'horreur de l'exil se double
De la splendeur du renouveau.

En vain le soleil a souri :
Au printemps je ferme ma porte
Et veux seulement qu'on m'apporte
Un rameau de lilas fleuri ;

Car l'amour dont mon âme est pleine
Retrouve, parmi ses douleurs,
Ton regard dans ces chères fleurs
Et dans leur parfum ton haleine.

FRANÇOIS COPPÉE.

INSTANTANÉS

LXXX

COIN DE PROVENCE

L'indolente petite ville se pelotonne en sa ceinture — rose et verte — de vieux remparts feuillés et fleuris.

Tours romaines, jardins d'orangers, toits de tuiles, gouffre de la mer bleue — immense — de la mer jolie, attirante comme un lac de paradis, tout concourt à faire de cet Eden un plaisir des yeux, un délice de l'odorat.

Voici les pêcheurs étendant leurs longs filets — rougeâtres — sur la grève de sable ; les matelots déchargeant les tartanes et les balancelles, pittoresques embarcations remplies, jusqu'au bordage, de poteries émaillées, de jarres ventruës, d'oranges ou de citrons.

Et les marchandes de poissons étalant leurs couffins d'alfa en une alignée aux multicolores reflets, sous les arbres du cours, non loin des soldats qui vont et viennent entre le quartier des casernes, situé dans la basse ville et la citadelle plantée au haut d'une colline pelée.

C'est un coin béni de la Provence, coin de bonne paresse où il n'y a pas besoin de bois pour se chauffer, où le vin, les fruits, le poisson sont pour rien, où les jours s'écoulent doucement, dans un délicieux farniente de lazzaronne Napolitain. Plaisirs faciles et peu coûteux y abondent.

C'est la pêche au boulet dans les poissonneuses calanques où le flot dort, à peine ridé de vagues ondulations.

C'est la pipe fumée à l'ombre des pampres, sous le figuier familial ; la fraîche bouteille de petit vin remontée de la citerne et vidée entre vieux amis.

C'est la bastide entourée d'oliviers où l'on va, à la belle saison, passer la joyeuse journée de flâne, avec la perspective de chapelets d'alouettes

tirées au mat entre deux parties de quilles.

Autour de la petite ville, indolente dans sa ceinture de vieux remparts, une lande pierreuse, coupée de buissons que la mer entoure ainsi qu'une immense draperie bleue.

Dans le ciel planent des mouettes.

SILVIO.

ÇA TOMBAIT BIEN

Elle — Il est inutile d'insister, je ne veux pas vous épouser. Quand je dis non, je veux dire non.

Lui. — Toujours ?

Elle. — Invariablement.

Lui. — Rien ne peut vous faire changer d'idée quand une fois vous avez arrêté quelque chose ?

Elle. — Absolument rien.

Lui. — Alors, tout va bien, je ne voudrais jamais, moi non plus, épouser une femme de votre caractère.

PÉNIBLES RECHERCHES

Gigolin. — Quelle splendide bibliothèque vous avez-là. Tous des romans, je suppose ?

Bolivard. — Oui, ma femme les a achetées afin de choisir un nom pour notre petite fille.

Gigolin. — Et sur quel nom a-t-elle arrêté son choix ?

Bolivard. — Sur celui de Mario.

SA MALADIE

Le médecin. — Vous ne semblez pas trop mal, mon ami ! qu'avez-vous ?

Jack. — Je vais vous dire, monsieur : Je mange bien, je bois bien, je dors bien, mais quand il s'agit de me mettre au travail, je me mets tout de suite à trembler.

SURE DE LA TROUVER

La visiteuse. — Mme Bonnetête est-elle chez elle ?

La servante. — Oui, madame, et elle y sera toute la soirée, c'est mon soir de sortie.

UN ESPRIT OBSERVATEUR



Le tramp Lafuette (rêveusement). — Ah ! madame, vous êtes si jeune, si bonne, si belle et si gracieuse que...

Mme Bonnetête. — Que quoi ?

Le tramp Lafuette. — Que ce serait bien le comble de la folie que d'essayer à goûter de votre cuisine. Aussi, je ne m'arrêterai pas !

DE MAL EN PIS



I

Mme Taupin.—Oh, Henri ! j'ai une surprise pour toi. Tu vois cette magnifique bague d'opale que j'ai achetée aujourd'hui ? je ne l'ai payée que cent-cinquante piastres. Je ne pouvais manquer cette occasion, n'est-ce pas ? Je l'ai fait marquer sur ton compte par Grothé.



II

Mr Taupin.—Juste Ciel ! Cent cinquante piastres quand je suis aussi à court d'argent ! (Après avoir réfléchi.) Je sais ce qu'il me reste à faire : Je vais éveiller la superstition d'Alice en lui racontant quelque horrible et affreux malheur arrivé à des personnes qui portaient des opales.

LE PRINTEMPS EST EN CHEMIN

Il trotte tout enfariné
Dans sa berline rose et bleue,
Et son poney enrubanné
A quelques pompons sur la queue ;
On prétend qu'il fut dessiné
Pour le Moulin de la Galette
Par le cabriolant Willette.
Viendra-t-il tantôt ou demain ?
Hop ! le Printemps est en chemin.

Le bois de Boulogne averti
De sa douce et proche venue
S'est subitement travesti.
Le cylindre sur l'avenue,
Broyant caillou gros et petit,
Contente badauds et cyclistes ;
Philosophes et fabulistes
Le guettent, un livre à la main.
Viens ! le Printemps est en chemin.

Ayant fait la chasse aux coupons
De foulard et de claire soie
Pour tailler blouses et jupons,
Les belles dames tout en joie
Regardent couler sous les ponts
La Seine tourmentée et forte,
Espérant que la brise apporte
L'avant-goût du futur jasmin.
Viens ! le Printemps est en chemin.

Il trotte tout enfariné
Dans sa berline rose et bleue,
Et son poney enrubanné
A quelques pompons sur la queue ;
On prétend qu'il fut dessiné
Pour le Moulin de la Galette
Par le cabriolant Willette.
Viendra-t-il tantôt ou demain ?
Hop ! le Printemps est en chemin.

MAURICE VAUCAIRE.

DÉPUTÉ ET ÉLECTEURS

Il y avait foule, l'autre jour, dans le salon d'attente du Palais Bourbon. Nous avons fait passer notre carte à M. X... député de la banlieue parisienne qui nous avait donné rendez vous à la Chambre. Mais il y avait, ce jour-là, intéressante séance et il était fort difficile à nos honorables de se dérouter.

A nos côtés, un gros monsieur, d'allure et de figure vulgaires, s'épongeait avec une sorte d'impatience. Lui aussi avait demandé le même député et, en sa qualité d'électeur influent, il ne pouvait comprendre qu'on le fit attendre ainsi :

Enfin, entre deux scrutins, X... s'échappe en courant et vient nous trouver. Un serrement de mains et je laisse la victime entre les griffes du balaire.

—Ah ! ce cher M. T..., fait X..., avec son plus gracieux sourire. Qu'est-ce qui me procure donc l'agréable plaisir de votre visite ?

Silence embarrassé de M. T..., qui sourit naïvement.

—Vous voulez assister à la séance, fait avec empressement cet excellent X... ?

—Non, merci bien, mon cher député, c'est ma femme qui...

—Ah ! ah ! Madame T... ! Et la santé de madame est bonne ?

—Excellente, je vous remercie...

—Les jeunes gens ?

—Très bien, mais c'est ma femme qui ce matin...

—Co matin !...

—M'a dit... Théodore, puisque tu vas à Paris ; Théodore, c'est moi...

—Parfaitement !...

Et la sonnette tintait, appelant les députés en séance.

—...Théodore, dit ma femme, puisque tu vas à Paris... car je dois vous dire que c'est aujourd'hui l'échéance de mes coupons de la Ville et...

—Très bien ! Je comprends... balbutia X... qui devenait livide...

Et la sonnette de tinter. On allait voter de nouveau et le vote avait une importance considérable pour la République, pour l'avenir de la France.

—Alors, Alexandrine... c'est le nom de ma femme ! Alexandrine me dit, comme cela, puisque tu vas à Paris, pousse donc jusqu'à la Chambre.

—Je comprends, fait X... avec un soupir d'amertume, et vous êtes venu ;... trop aimable, mais je suis obligé de...

—Oh ! un mot seulement.

—Je vous écoute, mon cher monsieur T...

—Ou plutôt un renseignement ?

—Dites vite, il y a un vote important...

—Voilà !... Je dois d'abord vous avouer qu'Alexandrine a perdu, l'autre soir, son parapluie...

—Ah ! ah ! un parapluie de famille !

—Non et oui ! Tenez, vous allez comprendre.

—Je vous écoute, balbutia X..., en se laissant tomber de désespoir sur un divan.

M. T... s'assit tout naturellement à ses côtés et doucereux, mais gravement tenace :

—Ce parapluie voyez-vous, mon cher député, est un cadeau de notre tante, une tante à héritage, charmante personne, quoique d'âge et très minutieuse. Or, vous comprenez. Si jamais la tante s'apercevait qu'Alexandrine a perdu le parapluie qu'elle lui a donné...

—Oui, je comprends, râla le pauvre X..., qui tenait désespérément son front entre ses mains.

—Alors, Alexandrine m'a dit : ce cher M. X... est si aimable... si bon... si...

—Mais... je ne vends pas de parapluie, implora X... avec désespoir.

—Parfaitement ! Parfaitement ! Seulement, c'est pour avoir l'adresse du marchand chez qui on pourrait s'en procurer un semblable...

Silence de ce pauvre X... qui se sent pousser des instincts de cannibale !

—Parce que ce parapluie était tout à fait remarquable ! Il était d'un nouveau système, tout moderne, une invention récente.

—Voyez Louvre, Bon Marché, Bazar de l'Hôtel de Ville, exhala X... en un râle...

—Non ! non ! répliqua doucement ce bon M. T... toujours bonhomme et d'une voix affectueuse... Alexandrine y est allée...

—Eh bien, alors, qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ! s'écria X... en s'arrachant la dernière poignée de cheveux.

—Voilà ! Alexandrine m'a dit ! Cet aimable M. X... qui est si savant, lui qui sait tout...

X... exhala un gémissement qui aurait attendri un procureur de la République.

—...te dira le nom du système du parapluie de ma tante... et...

Tout à coup, cet excellent M. T... s'interrompt, jette un cri, tend le bras et, montrant un député qui traversait le salon maintenant vide, en brandissant à la main, un superbe parapluie..

—Tenez, s'écrie l'électeur influent abolument suffoqué et éperdu de joie... un parapluie comme celui-là, là !... C'est le même système...

X... se jeta sur son collègue, en ouvrit le parapluie à la grande surprise des huissiers qui jetaient au plafond des regards effarés pour constater si la pluie ne tombait pas à travers les superbes toiles qui décoraient la salle. L'adresse de l'inventeur était bien sous les ba'elines... Sauvés !

T... ne se sentait plus de joie. Il sortit ses "tablettes" de la poche de son pardessus et inscrivit avec une sage minutie l'adresse miraculeuse sur une de ses cartes de visite.

Puis, ceci fait, il tendit doucement la carte à mon ami X... et simplement, comme une chose toute naturelle..., avec l'abandon d'un... frère :

—Alexandrine sera bien contente, mon cher député, surtout quand elle saura que c'est vous, oui, que c'est vous qui lui avez retrouvé un parapluie semblable. Aussi laissez-moi vous offrir le plaisir d'achever cette bonne action que ni ma femme ni moi, n'oublierons jamais. Voici l'heure de mon train, vous avez des loisirs, de grands loisirs, puisque vous êtes député ; voulez-vous être assez aimable pour vous charger, vous-même, d'acheter un parapluie absolument semblable à celui de votre collègue et de nous l'apporter dimanche. Vous savez, nous dînons à six heures, sur le clou et sans façons !...

Et, cette fois, tout guilleret, d'une main épongeant son crâne chauve, de l'autre pompant vigoureusement en un shake hand chaleureux, T... s'échappa en trotinant vif et allègre, laissant X... immobile d'horreur et votre serviteur qui se roulait... en riant, sur une banquettes.

Oh ! Non ! de grâce ! ne marchandez pas une augmentation, à nos pauvres députés !

Les pòvres ! Ils ne l'ont, certes, pas volée !

G. BUFFIER.

CIRCONSTANCE ATTÉNUANTE

Le magistrat.—Accusé, vous avez tué votre victime après l'avoir anesthésiée avec du chloroforme.

Le prisonnier (d'une voix dolente).—C'était afin qu'elle souffrit moins.



III

Mme Taupin (après avoir entendu la plus terrifiante histoire sur la fatalité des opales.)—Oui, Henri, je penserai à ce que tu viens de me dire et j'agrirai en conséquence. Tu sais combien je suis superstitieuse, mais j'aime bien les opales aussi...

UNE VUE DE TOURAINE

A notre gauche, la Loire nous apparut dans toute sa magnificence. Les innombrables facettes de quelques roulées, produites par une brise matinale un peu froide, réfléchissaient les scintillements du soleil sur les vastes nappes que déploie cette majestueuse rivière. Puis, çà et là, des îles verdoyantes se succèdent dans l'étendue des eaux comme les chatons d'un collier.

De l'autre côté du fleuve, les plus belles campagnes de la Touraine déroulent leurs trésors à perte de vue ; car l'œil n'a, dans le lointain, d'autres bornes que les collines du Cher, dont les cimes, chargées de châteaux, dessinaient en ce moment des lignes lumineuses sur le transparent azur d'un beau ciel.

A travers le tendre feuillage des îles, au fond du tableau, Tours semble, comme Venise, sortir du sein des eaux ; et les campaniles gris de sa vieille cathédrale s'élancent dans les airs, où il se confondaient alors avec les créations fantastiques de quelques nuages blanchâtres.

Mais, un peu au delà du pont sur lequel notre voiture était arrêtée, nous aperçûmes devant nous, et tout le long de la Loire jusqu'à Tours, une chaîne de rochers qui, par une fantaisie de la nature, paraît avoir été posée pour encaisser le fleuve. Cette longue barrière, dont la Loire semble vouloir ronger la base, présente un spectacle qui doit toujours faire l'étonnement du voyageur. En effet, le village de Vouvray se trouve comme niché dans les gorges et les éboulements de ces rochers, qui commencent à décrire un coude en cet endroit ; et, depuis Vouvray jusqu'à Tours, cette chaîne de montagnes, dont les anfractuosités ont quelque chose d'effrayant, est habitée par une population de vigneron. En plus d'un endroit ; il n'y a pas moins de trois étages de demeures creusées dans le roc, et réunis par de dangereux escaliers taillés dans la pierre blanche. Au sommet d'un toit, une jeune fille en jupon rouge court à son jardin. La fumée d'une cheminée s'élève entre les sarments et le pampre naissant d'une vigne. Des closiers labourent leurs champs perpendiculaires. Une vieille femme, tranquille sur un quartier de la roche éboulée, tourne son reuet sous les fleurs d'un amandier, et regarde passer les voyageurs à ses pieds, en souriant de leur effroi ; car elle ne s'inquiète pas plus des crevasses du sol que de la ruine pendante d'un vieux mur, dont les assises ne sont plus retenues que par les tortueuses racines d'un manteau de lierre. Le marteau des tonneliers fait retentir les voûtes de caves aériennes. Enfin, la terre est partout cultivée et partout féconde, là où la nature avait refusé de la terre.

Aussi, rien n'est-il comparable, dans le cours de la Loire, au riche panorama que la Touraine présentait alors à nos yeux. Le triple tableau de cette scène, dont les aspects sont à peine indiqués, procure à l'âme un de ces spectacles qu'elle inscrit à jamais dans son souvenir ; et, quand un poète en a joui, ses rêves doivent souvent lui en reconstruire fabuleusement les effets romantiques.

Au moment où notre voiture parvint sur le pont de la Cise, une douzaine de voiles blanches apparurent entre les îles de la Loire et donnèrent une nouvelle harmonie à ce site merveilleux. La senteur des saules qui bordent le fleuve ajoutait de pénétrants parfums au goût de la brise humide ; les oiseaux faisaient entendre leurs mélodieux concerts ; et le chant monotone d'un gardeur de chèvres y joignait une sorte de mélancolie, tandis que les cris des marinières annonçaient une agitation lointaine. De molles vapeurs, capricieusement arrêtées autour des arbres de ce vaste paysage, y imprimaient une grâce indéfinissable. Enfin, c'était la Touraine dans toute sa gloire, le printemps dans toute sa splendeur.

HONORÉ DE BALZAC.

QUE VOULAIT-IL DIRE ?

Elle.—Vous ne voyez jamais mon mari rire de ses propres plaisanteries.
Lui.—Non, mais vous ne pouvez pas le blâmer pour cela, n'est-ce pas ?

DE MAL EN PIS — (Suite et fin)



IV

Mme Taupin (le lendemain soir).— Henri, j'ai réfléchi à ce que tu m'as dit hier et je suis allé chez le bijoutier pour...
Mr Taupin (en aparté).—Ah, bon ! Victoire ! Victoire ! Je savais bien qu'en abordant le chapitre de la superstition... (haut) Vraiment, ma chère amie !



V

Mme Taupin.—Oai, eh j'ai acheté un anneau chinois avec une pierre qui porte bonheur. Je l'ai payé cent piastres. Le commis m'a dit qu'il était sûr que cette pierre était une véritable mascotte et qu'elle apportait la fortune à ceux qui la portaient. Tu vois que la mauvaise chance attachée à l'opale va être ainsi conjurée. N'est-ce pas que j'ai eu là une excellente idée ?...

HEUREUSE ENFANCE



Oh, voyez donc ces gamins. Mais c'est qu'ils s'amuse énormément, les chéris. Un vieillard vient justement de glisser sur une pelure de banane et de se casser une jambe. Heureuse enfance !

LES GRANDS LINGES

Le magique soleil sur les hauteurs pensives
Fait luire et triompher tous ces grands linges blancs
Qui, chevauchant leur corde au sortir des lessives,
Y séchent, tour à tour inertes et tremblants.

Ils apparaissent purs, ardents, frais et joyeux,
Au loin, flottant rappel des gloires printanières,
Bloutés, rosés, baignés d'azur et de lumière,
Fêtant le paysage, éblouissant les yeux.

Mais le soir, c'est l'horreur suprême ! car, alors
On dirait invisible un long tronpeau de morts,
Spectres rampants enfouis dans leurs grands draps funèbres.

Pendant que tout noircit, — là ! restant blancs eux seuls,
Ces linges ne sont plus qu'un rideau de linceuls
Barrant l'horizon vague où montent les ténèbres.

MAURICE ROLLINAT.

PRESSÉ D'ABOUTIR

Le prisonnier à la barre (au magistrat).—Votre Honneur, voulez-vous avoir l'obligeance de vous dépêcher un peu afin que si je suis envoyé en prison je n'arrive pas après l'heure du dîner. Il est déjà près de midi.

IL A GAGNÉ SON POINT

L'homme d'affaire.—Je vous dis que je n'ai pas besoin de votre livre.
Le solliciteur.—Oh, mon cher monsieur, oui vous en avez besoin, et vous allez le prendre, j'en suis sûr. Ecoutez ! Nous sommes un corps de cent agents. Je suis le premier. Les quatre-vingt-dix-neuf autres me suivent l'un après l'autre sur la même route. Si vous n'achetez pas ce livre de moi vous serez visité par quatre-vingt-dix-neuf autres agents. Achetez-le et je vous donne gratuitement cet avis et qui vous sauvera quatre-vingt-dix-neuf fois du trouble que je vous donne en ce moment. Vous allez prendre le livre, n'est-ce pas ?... Merci bien, monsieur... C'est cinq piastres.

IL SAVAIT COMPTER

L'inspecteur d'école.—Maintenant, mes petits amis, pouvez-vous me dire combien font cinq et un ? (Silence complet dans l'auditoire.)
L'inspecteur.—Allons, supposons que je vous donne cinq lapins et ensuite encore un lapin, combien en auriez-vous ?
Le petit Jules (timidement).—Sept, monsieur.
L'inspecteur.—Sept, comment cela ?
Le petit Jules.—J'ai déjà un lapin à la maison, m'sieu.

JUSTE CE QUI LUI FALLAIT

Monsieur.—Je crains que tu fasses une sottise, Julie, en prenant cette servante ; elle dit qu'elle est restée dans dix maisons différentes depuis un an.
Madame.—C'est justement cela qu'il me faut, mon ami. Pense donc à la quantité de renseignements qu'elle devra être capable de fournir sur ces dix familles.

Si vous toussiez prenez le - - - BAUME RHUMAL

CONCOURS DE BÉBÉS

(Pour conditions et règlements, voir page 22)



No 160.



No 161.



No 162.



No 164.



No 165.



No 166.



No 172.



No 173.



No 174.

CONCOURS DE BÉBÉS — (Suite)



No 175.



No 176.



No 181.



No 182.



No 183.



No 184.



No 185.



No 186.



No 187.

Plusieurs de ces bébés ont été nourris avec le "NESTLÉ'S FOOD". DEMANDEZ-LE . . .
. . . A VOTRE MEDECIN

SUIVANT LE CAS



I
Ceci montre l'admirable énergie de Mr Dusport quand il joue au "base ball".



II
Le même Mr Dusport battant les tapis de sa femme.

RÉSURRECTION

Moqueurs ils s'étaient dits : "Que son tombeau l'enferme,
"Que ses lois à jamais périssent avec lui."
Et cachant la tombe et le roc qui la ferme,
Ils croyaient le tenir en l'éternelle nuit.

Mal, projets mensongers d'un orgueil téméraire,
Le Christ ne sait mourir car il est immortel,
Et secouant la tombe et rejetant la pierre,
Il revient triompher le fils de l'Éternel.

Il promène vainqueur l'éclat de sa présence,
Il raffermirait tous les cœurs chancelants,
A l'apôtre faibli partage sa puissance,
Et jette à l'univers ses verbes consolants.

Et le monde avec lui se leve de la tombe,
A sa divine voix, il sent passer en lui,
Des frissons inconnus, il ne sent plus qu'il tombe,
Des soleils rayonnants ont traversé sa nuit.

Car c'était certes là le fils des grandes oracles,
L'enfant même du Père et le maître éternel,
Son nom se trouve écrit en gestes de miracles,
Et son œuvre splendide est bien digne du Ciel.

Il triomphe partout même en son agonie,
En son cruel martyre et sous sa lourde croix,
Malgré l'atroce mort, palpait son génie,
Quand la foule tombait en s'écriant : "Je crois".

Le triomphe fut long, énorme fut la gloire,
Du fond du noir sépulcre a jailli le flambeau,
Les peuples hésitants, ont vu, puis on dû croire,
Car il était vivant le vainqueur du tombeau.

Et comme un océan déferlant sur la plage,
L'univers se couvrit de ce nom triomphant,
Les êtres abattus, frémissent de courage,
Et les peuples vicillies redevinrent enfants.

Il passait sur le monde un souffle de jeunesse,
Un lourd poids s'en allait de tout cœur oppressé,
Les hommes abattus ressentaient une ivresse,
Et la vie arrivait à l'univers brisé.

Lac Témiscamingue, P. Q., Pâques, 1899.

PAS A PLAINDRE

— Maman, j'ai vu un chien qui n'avait que trois jambes aujourd'hui.

— Et cela ne te faisait pas de la peine pour cette pauvre bête ?

— Non, maman, il avait encore une jambe de plus que moi.

QUESTION
INSOLUBLE

L'avocat. — Le témoin vaudra bien nous dire si le prisonnier avait l'habitude de siffler quand il était seul ?

Le témoin. — Je ne sais. Je ne me suis jamais trouvé avec le prisonnier lorsqu'il était seul !

Les faibles furent forts d'une force complète,
Les sages comprenaient, en toute profondeur,
Et l'esprit s'envolait, sans que rien ne l'arrête,
C'était la joie immense et l'énorme bonheur.

C'est par toi que se fit l'éclatante lumière,
Par toi, notre Messie, ô divin rédempteur,
Tu fus le grand salut, le sauveur de la terre,
Tu nous donnas la vie en toute sa splendeur.

Tu mourus sur la croix pour sauver notre monde,
Et pour nous racheter tu donnas tout ton sang,
Tu sortis triomphant de la grotte profonde,
Tu jetas partout ton verbe évangélisant.

En ce jour triomphant qui rappelle ta gloire,
Nous t'acclamons, ô Christ, ô vainqueur du tombeau,
Où nous proclamons bien haut ta superbe victoire,
Et nous marcherons tous en suivant ton flambeau.

Nous avons trop soufferts de ta sombre agonie,
Les tourments de ta mort ont fait saigner nos cœurs,
O Christ, nous t'adorons, nous donnons nos génies,
Pour proclamer sans fin, tes heures de douleur.

Nous ne pouvons souffrir, ta terrible souffrance,
Devant ta croix sanglante, ô tombons à genoux,
Devant tant de douleurs, nous gardons le silence,
Nous donnons notre sang et nous nous donnons nous.

Nous serons tes soldats, nous serons tes apôtres,
Nous jetterons partout, tes verbes consolants,
Aux tombés nous dirons : "Venez, soyez des nôtres."
Et les "jaillies" nous les couvrirons de ton sang.

Nous le savons hélas, nous en sommes indignes,
Nous avons trop péché, mais aide nous, Seigneur,
O, dis le nous de suite, et fais nous donc un signe,
Car nous voulons lutter pour ta gloire, ô Sauveur.

Ta force donnera les suprêmes courages,
Nous voulons l'univers guidé par ton flambeau,
Nous voulons sous ta croix un divin esclavage,
O vainqueur du Calvaire, ô vainqueur du tombeau.

B. DE FLANDRE.

CAUSERIE

(Pour le SAMEDI)

"Les hommes passent comme les fleurs qui s'épanouissent le matin, et qui le soir sont flétries et foulées aux pieds."
FENELON.

Il est évident qu'il y a pour chacun de nous une destinée et que nous devons être ce que nous serons ; cependant, loin de moi la pensée du fatalisme, qui est absurde et folle, comme l'atteste à chaque instant la pleine et entière liberté de toutes nos actions.

Je veux causer de ce qui arrive et démontrer que, quoique de passage ici-bas, nous avons une mission à remplir et que tout en cherchant le bonheur, il n'y a rien de parfait.

La vie nous réserve des joies et des épreuves, des douleurs et des plaisirs, des larmes ou des rires ; à tout âge et en tous temps le ciel brille ou se couvre de nuages, les saisons changent et se succèdent tour à tour, rien de constant ! rien de stable !

L'on aime et on n'est pas aimé ou l'on est aimé et on n'aime pas ; pauvre nature, il faut pourtant exister, vivre de cette vie qui est nôtre et, pauvre ou riche, content ou non, la passer telle qu'elle nous est réservée.

Jetons un instant la vue en arrière et voyons les événements multiples qui se sont succédés. Les uns diront : mes beaux jours sont passés, les autres avec espérance : ils sont à venir ! Demandez au premier venu s'il est satis-

fait de son sort. Non, il lui manque le succès, ou bien les richesses, ou bien la tranquillité, ou bien les plaisirs, ou enfin le bonheur. S'il vous dit être heureux, au fond de son âme il y a certainement un *mais*, un petit quelque chose...

Combien en effet parmi nous, pour ne pas dire tous, étudient leur existence, scrutent leur intérieur, dilatent leur esprit pour savoir ce que l'avenir peut apporter, personne ne le connaît, c'est ce qui fait le désespoir du plus grand nombre et donne peu de satisfaction à la curiosité humaine.

Enfin, puisque nous avons une destinée, il faut nécessairement quelque chose pour nous rattacher à la vie, malgré ses éventualités et ne pas voyager sans boussole. C'est un but, un idéal, celui qui n'en a pas va au gré du vent comme la marée monte et s'abaisse. Cet idéal, il va sans dire, doit être basé sur la raison et fait après mûre réflexion ; c'est malheureusement en ce choix que l'on se fait souvent une vie de souffrances et de larmes. Le cœur doit être d'accord avec la raison pour dicter ce qui est proportionné soit à nos forces, soit à nos talents, soit à notre façon de vivre, soit à nos manières, soit à nos dispositions, soit à notre tempérament, à notre caractère, à notre état, en un mot ce qui doit compléter notre être, pour rendre notre voyage utile, heureux, méritoire et nous conduire droit au port.

JOB.

PAS ÉTONNANT

Bouleau. — Comment est ta femme, Rouleau ?

Rouleau. — Sa tête la fait beaucoup souffrir.

Bouleau. — Névralgie ?

Rouleau. — Non, elle désire un chapeau neuf.

RAISON PLAUSIBLE

La dame. — Dites, mon ami, n'est-ce pas votre maman qui vous appelle là bas ?

Le petit ami. — Oui, madame.

La dame. — Pourquoi donc ne lui répondez-vous pas ?

Le petit ami. — Papa n'y est pas.

CE QU'IL PRÉFÉRerait

Le visiteur. — Mon petit Henri, j'ai entendu dire que tu allais à l'école, maintenant ?

Henri. — Oui, monsieur.

Le visiteur. — Et t'y plais-tu bien ? Quel est le moment que tu préfères ?

Henri. — Lorsque je reviens à la maison.

SIMPLE SUGGESTION



Mlle Hermine. — Oui, Massa Jumbo, li pouvez m'embassé avant de pati. J'attends, Massa Gédéon.

Mr Jumbo (avec dignité). — Excusez-moi, mademoiselle Héminie ; mais pensez vous que votre futu mai a li cou en caoutchouc ?

FEUILLETON DU "SAMEDI", 10 JUIN 1899

LES MARTYRS DE MORGOFF

GRAND ROMAN DE SENTIMENT INEDIT

DEUXIÈME PARTIE

Maurice et Suzanne

XXII—LA CONFESSION DE L'INCONNU

(Suite)



C'était Blanche, les bras chargés d'une gerbe de fleurs...

« Est-ce que vraiment, vous avez eu cette pensée-là... La pensée d'aller empêcher ce duel... la pensée d'aller vous jeter entre votre frère et le marquis de Ponsac ?

« Mais, pauvre enfant que vous êtes, vous ne sentez donc pas de quelle honte vous couvririez M. André ?

« Mais vous ne comprenez donc pas que votre intervention le marquerait d'une flétrissure qui ne s'effacerait jamais ? »

« Et comme elle venait d'avoir un mouvement... comme je croyais qu'elle finirait par se rendre, je continuais toujours de plus en plus pressant :

« — Enfin, vous ne comprenez donc pas que non seulement son adversaire... que non seulement le marquis de Ponsac, mais encore tous les autres... oui, tous les autres !... tous ceux qui, jusqu'à ce jour, avaient considéré M. André comme un homme d'honneur, comme un homme digne du nom qu'il portait, n'auraient plus désormais pour lui que le plus profond, le plus implacable mépris ! »

« Et comme il me semblait qu'elle hésitait, comme je me figurais qu'il ne fallait plus que quelques mots pour la convaincre, je m'avancai brusquement vers la porte, puis, l'ouvrant toute grande, toute large, j'ajoutai :

« — Oh ! oui, je vais vous ouvrir... mais souvenez-vous bien de ce que je viens de vous dire... mais rappelez-vous bien que si vous faites la démarche que vous vouliez faire, vous tuerez plus sûrement M. André que l'épée ou le pistolet du marquis de Ponsac ! »

« Et il y eut alors entre nous un assez long silence.

« Immobile, elle me regardait de plus en plus fixement, paraissant de plus en plus indécise.

« Puis, soudain, elle laissa tomber sa tête dans ses mains, et je vis tout son corps trembler.

« Enfin, comme elle venait de relever la tête, plus pâle encore peut-être, son regard se porta pendant quelques secondes sur la tombe où dort votre père, et, brusquement, comme un éclair, elle disparut.

« Je n'avais pu m'empêcher de le suivre des yeux, et une minute ne s'était pas encore écoulée qu'elle avait déjà disparu tout au fond du chemin.

« Et voilà, disait le vieux gardien, voilà ce qui s'est passé ce matin au cimetière entre Mlle Blanche et moi... »

« Mais enfin tout va bien puisque vous êtes là, M. André... puisque cette enfant en sera quitte pour la peur, et puisque grâce au beau coup d'épée que vous venez de lui donner, le fameux marquis de Ponsac ne fera plus le matamore... »

« — Le fait est qu'il est bien malade ! dit M. de Cerninge.

« — Bien malade ! s'écria le père Lanthoine. Dites qu'il est mort !

« — Mort !

« — Oui, oui, il doit l'être à présent, car tout à l'heure sa vie ne tenait plus qu'à un fil... »

« — Comment le savez-vous ? dit M. de Ryon.

« — Oh ! ça, c'est encore une histoire, répondit le vieux gardien.

« — Quelle histoire ?

« — Eh bien ! voici : Tout à l'heure, c'est-à-dire il n'y a que quelques minutes, comme je me trouvais sur la porte du cimetière — la grande porte, s'entend... »

« — Oui, oui.

« — Tout à coup je vis déboucher du petit chemin un homme tout pâle et qui courait comme un fou... »

« Et je ne l'avais pas plutôt aperçu que je ne pus retenir un cri de surprise, un cri de joie... »

« Car c'était le comte de Verdry... le comte de Verdry que je connais comme je connais un peu tout le monde... »

« Or, comme le comte et le marquis de Ponsac étaient deux intimes, deux inséparables, nul doute que M. de Verdry avait dû être l'un des témoins du marquis, et nul doute aussi que l'affaire avait dû mal tourner pour son ami puisque je le voyais sous le coup d'une émotion si violente, si extraordinaire... »

« Mais le marquis de Ponsac trouvant son maître, mais le marquis de Ponsac mordant à son tour la poussière, lui qui l'avait fait mordre à tant d'autres cela me paraissait tellement invraisemblable que je voulus en avoir le cœur net.

« Et j'interpellai M. de Verdry.

« — Eh bien ! M. le comte, qu'est-ce donc ? »

« Sans me répondre, il leva les bras au ciel.

« — Un duel ? fis-je à voix basse.

« — Oui.

« — Qui donc ?

« — Le marquis de Ponsac.

« — Avec qui ?

« — Avec le jeune comte de Chaverny.

« Et le marquis est fichu !

« — Diable !

« — Il râle, il agonise... c'est fini !... »

« — Le marquis de Ponsac tué par ce jeune homme !... Quelle nouvelle ! m'écriai-je en dissimulant le plaisir que j'éprouvais.

« Mais le comte de Verdry était déjà loin.

« Il venait de sauter dans le landau du marquis qui stationnait non loin du vôtre, à quelques pas du cimetière, et il repartait dans la direction du bois.

« — Et tenez, M. André... tenez, M. le duc, s'écria le père Lanthoine, qui venait de s'approcher de la fenêtre, regardez ! »

« André et ses deux amis venaient de s'approcher vivement, à leur tour.

« — Quoi donc ? fit le frère de Blanche.

« — Le landau est là... là qui attend... Et voyez le cocher qui est descendu de son siège et qui guette anxieusement du côté du bois... »

« — Et le voilà qui revient en courant, dit au bout d'un instant M. de Cerninge.

« — Et qui ouvre la portière, ajouta le duc.

« — C'est qu'on rapporte le marquis, » dit le vieux gardien.

« Quelques secondes s'écoulèrent, puis un groupe lugubre, un groupe sinistre apparut, sortant du bois.

« Tout pâles, tout défaits, les deux témoins du marquis de Ponsac, le comte de Verdry et le vicomte de Barsanne, avançaient aussi rapidement que possible en portant leur ami dans leurs bras.

« Très pâles aussi, mais n'éprouvant aucun remords, aucune pitié, André de Chaverny, les bras croisés, suivait silencieusement cette scène si dramatique et si saisissante.

« M. de Ryon venait de se pencher à l'oreille de M. de Cerninge.

« Puis, dans un souffle :

« — Marquis ?

« — Duc !

(1) Commencé dans le numéro du 21 décembre 1898.

—Est-ce que ce qui se passe en ce moment sous nos yeux ne réveille pas encore en vous un souvenir ?

—Si, duc... le souvenir de ce qui s'est passé au château de Chaverny quand nous avons ramené le père d'André... quand, aidés de Laurent, nous avons gravi le perron du parc pour le transporter dans sa chambre...

—Oui, oui, en voyant cet homme... ou plutôt en voyant ce mort, il me semble que c'est encore Chaverny que je vois... que c'est encore lui que j'ai sous les yeux...

—C'est comme moi ! fit le duc. Voyez cette poitrine toute rouge, cette lividité effrayante... ces lèvres que frange une épaisse écume. Ah ! cette fois encore, ce n'est bien qu'un cadavre qu'on rapportera chez le marquis de Ponsac !

Puis, tout saisis, ils continuèrent de regarder.

Le cochon du landau aidait à présent à porter le mort... Quelques secondes s'écoulèrent, puis, enfin, la sinistre vision disparut... La voiture s'éloignait lentement.

Et tous demeuraient là, immobiles, à la suivre des yeux, quand la mère Lanthoine, installée au chevet de Blanche et qui n'avait pas cessé de lui prodiguer ses soins, eut tout à coup un cri joyeux.

—M. André... M. André, venez vite ! cria-t-elle. La voilà qui vous cherche... la voilà qui vous appelle !...

En effet, Blanche venait enfin de rouvrir les yeux, et le premier mot qui s'était échappé de ses lèvres avait été le nom de son frère :

—André !... André !...

Et comme celui-ci venait de se précipiter vers elle, le souvenir de ses trances et de ses angoisses lui revenant, les scènes du terrible duel auquel elle avait assisté se déroulant encore devant ses yeux, elle ne put s'empêcher de se jeter sur lui et de le serrer dans ses bras avec une force inouïe, comme si elle avait eu peur que tout malheur ne fût pas encore conjuré, comme si elle avait tremblé à la pensée qu'elle pouvait le perdre encore...

Et comme André lui souriait, comme pour la rassurer il lui murmurait les plus douces et les plus tendres paroles, un moment son regard, encore un peu vague, encore un peu trouble, erra autour d'elle ; puis, toujours ses deux bras autour du cou de son frère :

—Où suis-je donc ?... Où donc sommes-nous ? demanda-t-elle surprise, presque inquiète.

Alors, lui souriant à son tour de son bon sourire de brave femme :

—Mademoiselle, dit Mme Lanthoine, vous êtes ici chez de braves gens... Est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

Et comme Blanche, tout en la regardant, restait encore hésitante, encore indécise :

—Regardez-moi... regardez-moi bien, reprit en souriant toujours la femme du vieux gardien. Est-ce que mon visage ne vous dit rien ?... ne vous rappelle rien ?... Voyons !

Mais elle n'avait pas achevé que déjà le visage de la jeune fille venait de rayonner.

—Mme Lanthoine ! s'écria-t-elle.

—A la bonne heure !... Oui, Mme Lanthoine... Oui, vous êtes chez elle... vous êtes chez nous...

—Chez vous ? fit Blanche.

Puis, tout à coup, avec un tressaillement :

—Ah ! oui, je sais... je me souviens ! s'écria-t-elle. Ce duel !... André !... Cet homme, la poitrine baignée d'un flot rouge !

Et puis, tout à coup, cette nuit profonde, cette nuit épaisse qui s'est faite autour de moi quand j'étais dans les bras d'André !... Oh ! j'ai bien cru que j'allais mourir !...

—Mourir ! s'écria la vieille femme. Mourir à votre âge !... Ah ! taisez-vous... taisez-vous vite, car le père Lanthoine est là, et je suis bien sûr qu'il vous gronderait s'il vous entendait...

—Oh ! certainement... certainement que je vous gronderais, mademoiselle Blanche, si je savais que vous ayez des idées comme celle-là, dit le vieux gardien en rapprochant vivement. Et, d'ailleurs, je ne serais pas le seul, n'est-ce pas, monsieur le duc ?... n'est-ce pas, monsieur le marquis ?...

—Oh ! moi, d'abord, je suis très sévère, dit M. de Ryon, dont l'énergique visage s'éclaira d'un sourire.

Mais ne parlons plus de cela, ajouta-t-il plus vivement et en changeant de ton, et écoutez-moi, mes chers enfants, car j'ai quelque chose à vous dire, ou plutôt une proposition à vous faire...

Et une main sur l'épaule d'André, une main sur l'épaule de Blanche, il reprit avec une émotion contenue :

—Je vous appelle mes enfants et je pense bien que vous ne m'en voudrez pas de me servir de cette expression-là... que vous ne m'en voudrez pas de vous donner ce titre-là...

—Oh ! non, certes ! fit vivement André.

—Non, non, monsieur le duc... nous vous en remercions, au contraire ! dit vivement à son tour Blanche.

—Car, si vous vous en souvenez, je vous ai vu grandir... et je vous ai toujours aimés presque autant que mon pauvre ami, presque autant que votre pauvre père lui-même...

Et puis, si vous voulez que je vous en dise davantage... si vous voulez que je vous dise aujourd'hui une chose que je ne vous ai jamais

dite, eh bien ! c'est que dans ce temps déjà lointain dont je vous parle... alors que vous n'ébriez encore, vous, mon cher André, qu'un petit garçon très espiègle et très vif, et vous ma chère Blanche, qu'une petite fille gracieuse et très jolie, vous teniez déjà une telle place dans ma vie que c'était pour moi une vraie joie, une vraie fête que de vous revoir, et que ne pouvant passer un seul jour sans penser à vous, c'était toujours avec une impatience qui peut-être vous fera sourire que j'attendais le moment où je pourrais vous embrasser encore...

—Monsieur le duc ! s'écrièrent d'une seule voix les deux jeunes gens tout attendris.

—Et cette amitié-là... cette affection-là n'a point diminué avec le temps, et je vous aime encore aujourd'hui que vous êtes devenu, vous mon cher André, un vaillant et brave jeune homme, vous, ma chère Blanche, une belle et adorable jeune fille, comme je vous aimais quand vous étiez deux petits !

Or, continua M. de Ryon, qui restait toujours debout entre André et Blanche, ceci dit, voici la proposition que j'avais à vous faire.

Vous m'écoutez bien ?

—Oui, monsieur le duc, répondirent encore ensemble les deux jeunes gens.

—Et vous aussi, de Cerninge ?

—Moi ? fit vivement et curieusement le marquis.

—Oui, mon cher, car cela vous concerne aussi.

—Alors je redouble d'attention... Parlez, mon cher duc.

—Pour ces deux enfants, reprit celui-ci, le château de Chaverny est un séjour bien mélancolique, un séjour bien triste après les terribles assauts qu'ils viennent de subir.

Seuls à travers ce parc immense... seuls entre ces murs qui leur rappellent des souvenirs si douloureux et si tragiques, ils doivent passer des heures bien lourdes, des heures bien sombres ?... N'êtes-vous pas de mon avis, de Cerninge ?

—J'en suis d'autant plus, mon cher duc, répondit le marquis, que j'ai fait très souvent cette réflexion-là...

—Ils auraient donc, continua M. de Ryon, besoin de se distraire... besoin, je ne dirai pas d'oublier, car dans ces conditions-là, l'oubli n'est pas possible, mais du moins, de ne pas vivre constamment avec les mêmes pensées, de ne pas se trouver constamment en face des mêmes souvenirs...

Or, mon cher Cerninge, je n'ai pas besoin de vous dire que! est le seul moyen de se distraire, car vous le connaissez aussi bien que moi...

—C'est de voyager...

—Oui, c'est de voyager... c'est de changer d'air... c'est d'aller chercher dans des pays qu'on ne connaît pas un peu d'imprévu et de hasard...

Qu'en pensez-vous, André ?... que pensez-vous d'un voyage de quelques mois, que nous faisons en compagnie de ce cher marquis ? D'un voyage comme celui que nous avons fait tous les deux, de Ryon, il y a de cela pas mal d'années... d'un voyage à travers toute la Suisse et toute l'Italie, à travers tous ces pays merveilleux que je m'étais très souvent promis de revoir encore... Aussi, mon cher ami, avec quel plaisir je serai des vôtres !... Quand partons-nous ?

—Demain ! dit le duc.

—Demain ! fit vivement André.

—Oui, demain !... demain nous vous emmenons tous les deux... C'est dit ! par conséquent, n'oubliez pas de prévenir Laurent d'avoir à préparer vos bagages...

Puis, s'interrompant brusquement :

—Ah ! mais j'y pense ! s'écria M. de Ryon. Je viens de parler de Laurent... Vous avez dû, sans doute, mettre le brave garçon au courant de votre affaire avec le marquis de Ponsac ?

—Pouvais-je faire autrement ? dit André.

—En effet.

—Ne devais-je pas le prévenir, pour qu'il fût prêt à tout hasard, à tout événement ?

—Sans doute, sans doute, fit le duc. Mais le temps passe, et le brave garçon qui vous attend et qui ne vous voit pas revenir doit être sur des charbons ardents.

Ce serait donc le moment de partir... le moment de retourner à Chaverny, si toutefois Blanche est assez forte pour nous suivre...

—Oh ! moi, répondit vivement la jeune fille, grâce à Mme Lanthoine, que je remercie de tout mon cœur de ses bons soins, je suis complètement remise...

Et, en effet, tout à l'heure si pâle et si livide qu'on l'aurait prise pour un spectre, elle avait maintenant le regard brillant, le teint rosé, et sur tout le visage une si grande expression de joie, une si grande expression de bonheur, qu'elle semblait encore plus belle qu'elle n'avait jamais été.

Debout d'un bond, elle embrassa très longuement la mère Lanthoine, serra très affectueusement les grosses mains du vieux gar-

dien du cimetière, puis, prenant le bras que lui offrait le duc de Ryon, elle sortit, suivie d'André et du marquis de Cerninge.

“ Et pendant ce temps... pendant que se déroulaient ces dramatiques événements, que faisait en effet Laurent ?

“ En proie à une émotion de plus en plus violente, il avait d'abord continué de marcher, où plutôt de tourner comme une âme en peine à travers le parc.

“ Puis, quand il avait jugé que le moment était proche où il allait connaître le dénouement de la rencontre, il n'avait plus bougé de la grille d'où son regard plongeait sans cesse sur la route qui s'étendait devant lui.

“ Et cette route qui restait toujours vide, toujours déserte, lui faisait passer un grand frisson au cœur.

“ — Ça doit être fini !... Pourquoi M. André ne revient-il donc pas ? murmurait-il la gorge serrée.”

“ Et l'absence de son jeune maître se prolongeant toujours, l'attente de Laurent devenait la plus atroce des tortures, le plus épouvantable des supplices... ”

“ Il repensait au comte de Chaverny... il se revoyait encore là... encore au même endroit, guettant également, dans la même poignante anxiété, son retour qui lui semblait aussi se faire bien longtemps attendre, et il se demandait, la sueur au front, s'il n'allait pas, cette fois encore, se trouver en face d'un nouveau malheur, d'une nouvelle catastrophe... ”

“ Et lui, l'homme énergique et fort... lui, le vieux soldat d'un courage vingt fois éprouvé, il se mettait à trembler comme une femme, à trembler comme un enfant... ”

“ Oh ! sans doute, il savait bien qu'André, qui avait été son élève, était un tireur habile et de première force, mais l'autre... mais ce marquis de Ponsac avait la réputation d'être si dangereux et si redoutable !... De plus, n'avait-il pas sur le frère de Blanche l'avantage de l'expérience, ce qui est énorme, ce qui est tout peut-être ?

“ Et alors, de plus en plus pâle, Laurent chancelait presque, tandis qu'un nuage lui passait devant les yeux et qu'il lui semblait que le sol fuyait sous ses pieds.

“ Et toujours cette route vide !... cette route déserte !... cette incertitude terrible !

“ — Rien !... rien ! se disait-il les poings crispés, hors de lui. Oh ! oui, ce long retard est effrayant... ce long retard est de mauvais augure !... Oh ! oui, pour sûr, tout à l'heure je vais voir le landau revenir à pas lents... revenir de cette allure funèbre, de cette allure tragique dont il marchait quand on m'a ramené le père !... Oh ! oui, pour sûr, tout à l'heure M. de Ryon et M. de Cerninge vont m'apparaître tout tristes et me dire : “ Laurent, du courage !... Laurent, il n'y a plus de Chaverny ! ”

“ Plus de Chaverny !

“ Le fils succombant après le père !

“ Blanche restait bien seule au monde... bien seule dans la vie, et mourant, peut-être, elle aussi, de ce dernier coup, de cette dernière douleur.

“ Et, soudain, le vieux soldat se redressa, terrible, l'œil plein d'éclairs, le poing tendu dans un geste d'effrayante menace.

“ Puis il prononça tout bas quelques mots que nul n'aurait pu entendre... quelques mots qui devaient être sans doute le serment de venger André si André, à son tour, ne devait pas lui revenir vivant.

“ Maintenant il était impossible à Laurent de rester à la même place... de rester immobile devant la grille... Aussi, l'air d'un fou, faisait-il les cent pas sur la route, toujours épiant, toujours guettant, toujours écoutant... ”

“ Enfin, comme une fois encore, il venait de revenir sur son chemin, c'est-à-dire de se rapprocher du château, de plus en plus accablé, de plus en plus désespéré, tout à coup, il s'arrêta net, retenant son souffle, écoutant plus attentivement, plus longuement encore.

“ La route semblait bien toujours aussi déserte, toujours aussi solitaire, et cependant, il était bien certain de ne pas se tromper, là-bas... là-bas, tout au fond, ne venait-il pas d'entendre un bruit qui, d'abord à peine perceptible, de plus en plus grandissait, de plus en plus se rapprochait !... ”

“ Il était devenu d'une pâleur mortelle et il ne sentait plus les battements de son cœur.

“ Oui, c'était bien une voiture dont il entendait le roulement encore lointain !... Oui, il n'en doutait pas, cette fois c'était bien lui, son jeune maître... c'était bien André qui venait... ou qu'on lui rapportait !

“ Il venait de laisser tomber son visage dans ses mains, et tout tremblant, tout frissonnant, il n'osait plus, de peur d'apprendre trop tôt l'affreux malheur qu'il redoutait, regarder vers le fond de la route.

“ Il demeura ainsi pendant un assez long moment, puis, enfin, comme il venait d'avoir honte de sa faiblesse, comme en faisant un immense effort de volonté il venait de se ressaisir et de jeter encore

un coup d'œil là-bas, son saisissement devint encore plus grand, son émotion plus terrible encore... ”

“ Comme cette voiture, qu'il distinguait à présent très nettement, se rapprochait avec lenteur !

“ Comme elle avait bien l'allure lugubre, l'allure tragique de celle qui, quelques mois auparavant, avait ramené mourant, ramené agonisant le comte de Chaverny !

“ Oui, oui, si elle marchait ainsi, c'est qu'André devait être très grièvement blessé... mourant et gisant sans doute à son tour !

“ Et encore une fois il venait de détourner la tête, ne voulait plus voir... et, plein d'une angoisse qui lui donnait le vertige, il songeait à Blanche... à Blanche à qui il se reprochait presque maintenant d'avoir menti et dont le désespoir le remplissait déjà d'épouvante, quand soudain, la voiture qui avait brusquement changé d'allure et dont il n'entendait plus même l'approche, tant il était troublé, arriva sur lui dans un galop rapide, tandis qu'une voix claire et vibrante, une voix qui lui arrachait un cri de joie, lui jetait gaiement :

“ — Place, Laurent !... Place, mon brave !

“ — M. André !... Vous !... Ah ! c'est donc vous !... C'est donc vous ! ”

“ Et le landau du duc de Ryon ne s'était pas encore arrêté devant la grille du château de Chaverny, qu'André était déjà dans les bras du vieux soldat.

“ Et ce fut alors une étreinte si longue et si chaleureuse que le duc et le marquis de Cerninge ne purent s'empêcher de se regarder, profondément émus.

“ — Ah ! c'est vous !... c'est vous, M. André ! balbutia encore le vieux serviteur en serrant dans ses fortes mains les mains du jeune homme. Ah ! vous pourrez vous flatter de m'avoir fait passer par de belles trames !

“ — Mon pauvre Laurent !

“ — Car voilà plus d'une heure que je vous guettais, que je vous épiais... ”

“ Et rien !... toujours rien !

“ Alors je devenais si lâche, si lâche que je ne me reconnaissais plus... ”

“ A tout moment je tremblais... A tout moment, je ne pouvais m'empêcher de tressaillir, quand je me disais que le combat devait être fini et que vous tardiez bien à revenir... A tout moment, le terrible souvenir de la mort de M. le comte se réveillait en moi, et je ne pouvais m'empêcher de me dire :

“ — Est-ce qu'après avoir pleuré le père, aujourd'hui tu vas pleurer le fils ?

“ Est-ce qu'après l'avoir quitté si fort et si plein de vie, M. André te reviendrait condamné, perdu, agonisant ? ”

“ Ah ! je vous jure bien que si cela était arrivé... que si la fatalité avait voulu que la chance tourne deux fois contre nous, le marquis de Ponsac n'aurait pas porté bien loin son triomphe !... ”

“ — Oui, mon bon Laurent... oui, je sais combien tu m'aimes et combien tu nous as toujours été dévoué, dit vivement André de plus en plus touché, de plus en plus ému. Mais calme-toi... calme-toi, je t'en prie. Le marquis de Ponsac... ”

“ — Le marquis de Ponsac aurait entendu parler de moi, je vous le jure ! interrompit avec force le vieux soldat, le regard étincelant. Mais puisque enfin vous voilà... puisque enfin je vous retrouve sain et sauf, ajouta-t-il en serrant avec énergie les mains d'André, ne parlons plus de lui... Car je pense bien qu'il a son compte ?

“ — Oui, oui, il ne réclamera pas ! fit en souriant le marquis de Cerninge.

“ — Mort ? fit Laurent.

“ — Oui, mort... et mort d'un bon coup d'épée en plein cœur !

“ — Un coup superbe, ajouta le duc, un coup que je veux étudier !

“ — Bravo !... oh ! bravo, M. André ! s'écria le vieux soldat rayonnant. Ah ! le misérable ne l'avait pas volé ! ”

“ Mais Blanche venait doucement de l'interrompre :

“ — Oh ! taisez-vous, taisez-vous, Laurent ! dit-elle encore frissonnante au souvenir du spectacle qu'elle venait de voir. Oh ! oui, cet homme était bien un misérable, puisqu'il avait insulté, calomnié, outragé notre mère, c'est-à-dire la plus noble et la plus honnête des femmes... Mais, tout à l'heure, je l'ai vu tomber... je l'ai vu râler !... Mais tout à l'heure, j'ai vu la mort passer sur sa face et, malgré tout, je n'ai pu m'empêcher de lui faire l'aumône d'un peu de pitié, d'un peu de compassion !... ”

“ Oui, oui, paix à cet homme... Qu'on n'en parle plus devant moi... oublions-le, André ! ”

“ Mais Laurent la regardait, plein de surprise.

“ — Vous l'avez vu tomber !... Vous l'avez vu râler ! fit-il, croyant qu'il avait mal entendu.

“ — Oui, dans le petit bois... derrière le cimetière, répondit la jeune fille, dont la voix tremblait un peu. J'allais enfin me retirer, revenir ici, quand j'entendis une voix que je crus reconnaître, — la vôtre, M. le duc — la voix de M. de Ryon, puis celle aussi de mon frère... Alors, Laurent, je compris que vous m'aviez trompé et

que mes pressentiments avaient raison... La tête perdue, je voulus courir sur leurs traces, les retrouver... Mais ne parlons plus de cela... non, non, n'en parlons plus jamais!...

—Oui, c'est assez, c'est même trop revenir sur ce triste sujet, dit vivement le duc. Aussi, si vous voulez m'en croire, nous ne penserons plus qu'à réaliser le projet dont je vous parlais tout à l'heure, et à le réaliser le plus tôt possible, c'est-à-dire dès demain, afin, ma chère enfant, que vous ne viviez pas plus longtemps sous le coup de ce lugubre souvenir qui, je le vois bien, vous reviendrait malgré vous.

—Donc, mon cher ami, ajouta-t-il en posant familièrement la main sur l'épaule de Laurent, vous allez me faire le plaisir de préparer dès cet après-midi les malles de ces deux enfants-là, et des malles solides, les plus grandes aussi que vous aurez, car il est plus que probable que nous prendrons notre temps et que ce n'est pas avant quelques mois que nous reviendrons à Chaverny...

—Ainsi donc, mon brave Laurent, c'est bien compris? bien entendu?

—Oui, M. le duc, dès ce soir tout sera prêt, répondit le vieux soldat.

—Alors à demain, André... A demain, Blanche...

Et quelques secondes après, les deux jeunes gens restaient seuls au château.

Pendant un moment, ils marchèrent lentement côte à côte, André l'air profondément absorbé et semblant suivre on ne savait quelle secrète pensée...

Et comme Blanche finissait par s'étonner de cet étrange silence et lui demandait à quoi il songeait :

—A quoi je songe? répondit-il. A certaines paroles que tu as prononcées tout à l'heure et qui m'ont causé la plus vive surprise, le plus profond étonnement; à certaines paroles qui m'ont prouvé, ma chère Blanche, que tu pouvais avoir des secrets pour moi.

Et comme la jeune fille n'avait pu retenir un mouvement :

—Oh! ce n'est pas un reproche que je te fais, ajouta-t-il vivement; car, en me cachant ce secret-là, tu croyais bien faire et tu n'obéissais qu'à la grande amitié, qu'à la grande affection que tu as pour moi...

Mais ce que je voudrais savoir, ce que je voudrais que tu m'apprennes, c'est comment, en parlant du marquis de Ponsac, tu as pu tout à l'heure prononcer ces paroles-là :

—Oh! oui, cet homme était un misérable, car il avait insulté, calomnié, outragé notre mère, c'est-à-dire la plus noble et la plus honnête des femmes!

—Oui, ces paroles dans ta bouche m'ont d'autant plus surpris que je croyais être seul à connaître le nom du meurtrier de notre père, seul à savoir pour quelle cause celui-ci s'était battu, pour quelle cause il était mort...

Et, tout à coup, voilà que je m'aperçois que je n'ai plus rien à t'apprendre et que tu en sais aussi long... peut-être même plus long que moi!...

Oui, comment as-tu appris tout cela?... Explique moi ce mystère...

Puis, tirant une lettre de sa poche... la lettre qu'avant d'aller sur le terrain il avait écrite chez le duc, puis laissée, à tout événement, entre les mains de celui-ci, il reprit :

—J'avais bien, au moment d'aller me battre, écrit pour toi ce billet, ces quelques lignes qui contenaient, avec mes derniers adieux, tout ce que tu viens de me dire. Mais ce n'est pas par ce billet que tu n'as pas reçu et que M. de Ryon vient de me rendre que tu as été si bien instruite.

Alors qui est-ce donc?... Parle... Explique-moi ce qui me paraît inexplicable...

—Oh! ce qui te paraît inexplicable est pourtant bien simple à expliquer," répondit doucement Blanche.

Puis se retournant et montrant un banc derrière eux :

—Mais, d'abord, asseyons-nous," dit-elle.

Et quand ils se furent assis :

—En effet, reprit-elle doucement et la voix plus grave, depuis quelque temps déjà je connaissais le nom de l'homme qui nous avait fait orphelins... ce nom que tu avais demandé avec tant d'instance à M. de Ryon... ce nom que, sans cesse, tu cherchais à découvrir et à deviner... Et je sais aussi le motif de ce duel dans lequel avait si malheureusement succombé notre pauvre père...

Mais pour toi, pour moi, pour notre bonheur mon devoir n'était-il pas de me taire?

Mais pouvais-je parler sans qu'aussitôt tu ailles provoquer cet homme?... sans qu'aussitôt tu ailles à ton tour risquer ta vie?

Mais le respect que j'avais pour les dernières volontés de mon père... de mon père qui voulait que tu ne saches jamais rien, ne m'ordonnait-il pas également de garder ce secret-là pour moi?

Je crois que je n'ai pas besoin d'insister davantage pour que tu me comprennes et que tu ne m'accuses plus de manquer de franchise avec toi...

Et maintenant, puisque tu veux savoir comment j'ai pu être

bien instruite et apprendre toutes ces choses, je vais te le dire : c'est que le hasard m'a mieux favorisé que toi....

—Que veux-tu dire?

—Dans les premiers temps de la mort de notre père, n'as-tu pas cherché partout... n'as-tu pas fouillé dans tous ses papiers pour tâcher d'y découvrir le nom de son meurtrier?

—C'est vrai.

—Et je me souviens même qu'une fois tu m'as fait une assez belle peur!

—Moi!

—Oui, toi.

—Comment cela?

—C'était au milieu de la nuit... au milieu d'une de ces nuits que je passais pleine d'insomnie et de fièvre....

A demi soulevée sur mon lit et ma tête dans ma main, je faisais tout éveillée les rêves les plus sombres, les plus noirs, les plus tragiques....

C'était toi que je voyais comme j'avais vu notre père... C'était toi qu'on rapportait au château, la poitrine toute rouge et la face blanche comme un spectre....

Et, tout à coup, je me redresse toute pâle, toute saisie, pleine d'effroi....

Dans le profond silence qui m'entoure, silence qui a même quelque chose de lugubre, un bruit léger, un bruit étrange m'arrive...

C'est comme si quelqu'un rôdait sournoisement, furtivement, non loin de moi....

J'écoute, je cherche, et, soudain, je reste encore plus saisie en constatant que ce bruit vraiment singulier vient de la chambre où mon père a rendu le dernier soupir....

Et alors, je veux voir, je veux savoir....

A pas de loup, je monte, et, plus doucement encore, je m'avance dans le couloir, je regarde à travers la serrure, et c'est toi que je vois... toi dont les mains fouillent avec fièvre dans d'énormes tas de papiers étalés sur la table... toi donc le visage est si livide et le regard si sombre que j'en reste toute glacée, toute tremblante d'effroi....

Est-ce que tu ne te souviens pas de cette nuit-là?

—Si! si! fit vivement André. Et je me souviens même que je me sentais devenir fou de colère, fou de rage en voyant que toutes mes recherches restaient vaines....

—Eh bien, moi, je n'ai pas eu besoin de me donner tant de mal, de me donner tant de peine, dit Blanche en souriant.

C'était un après-midi, presque à la nuit tombante....

J'étais seule, et je sentais un ennui d'autant plus lourd me gagner que je ne savais plus que faire pour me distraire.

Lire encore? lire toujours?... Mais j'avais tant lu pendant les dernières semaines qui venaient de s'écouler que je savais presque par cœur tous mes livres.

Et je me demandais encore comment je pourrais tuer le temps jusqu'à ton retour, quand une idée de vint....

Puisque je ne pouvais plus trouver dans ma bibliothèque aucun livre qui pût m'intéresser, peut-être serais-je plus heureuse en cherchant dans celle de mon père....

Je montai donc dans son cabinet de travail, et pendant quelques minutes je cherchai, je fouillai parmi les volumes.

Mais il ne me tombait sous la main que des ouvrages trop sévères, trop arides et dont la lecture était loin de me tenter...

Aussi, allais-je me retirer toute déçue, quand, dans un dernier coup d'œil, j'aperçus un petit livre magnifiquement relié.

—Voilà peut-être ce que je cherche? me dis-je.

Je pris donc ce livre, et je ne l'avais pas plutôt dans la main que je ne pus retenir un cri de surprise joyeuse, car c'était le *Manfred* de lord Byron... ce chef-d'œuvre dont je ne connaissais alors que de courts fragments et que, depuis si longtemps, je désirais connaître tout entier.

Et, dans mon impatience, je venais déjà de me mettre à le feuilleter quand, tout à coup, je demeurai tout étonnée en voyant un papier s'en échapper.

—Une lettre?

—Je crus d'abord que c'était une lettre, mais comme je venais de le ramasser et d'y jeter les yeux, ma surprise redoubla quand je m'aperçus que ce papier, couvert de lignes écrites d'une main qui semblait avoir tremblé de colère, tremblé de fureur, était une de ces notes dans lesquelles notre père avait l'habitude de résumer presque chaque soir ce qui lui était arrivé dans la journée....

Or, à peine avais-je parcouru les trois ou quatre premières lignes de cette note, que je me redressai, toute pâle de saisissement.

Car sais-tu ce qu'elle disait, ce qu'elle contenait?... Car sais-tu ce que le hasard venait de me faire tout à coup découvrir?

Eh bien, tout simplement le secret que notre père avait voulu nous cacher... ce secret qu'il avait voulu emporter avec lui dans la tombe...

Oui, là, le nom de l'homme avec qui il allait se battre... le nom du marquis de Ponsac s'épandait en toute lettres... Oui, là, en phrases

qui ressemblaient à des rugissements de rage, se trouvait révélé le motif du duel...

— Mais, du reste, ajouta la jeune fille en se levant vivement, attends-moi quelques secondes... Le temps seulement d'aller dans ma chambre...

— Et, quelques secondes après, elle revenait en tenant un papier à la main.

— Tiens, dit-elle, voici cette note que le hasard avait fait tomber entre mes mains, et que j'avais eu bien soin de cacher de peur que, par un autre hasard, elle ne te tombe à ton tour sous les yeux...

— Et regarde... regarde si je me trompais quand je te disais tout à l'heure que ces lignes avaient été écrites d'une main tremblante de colère, tremblante de fureur!

— Et lis!... lis tout haut!

— Elle venait de se rasseoir à côté d'André, et celui-ci, le papier dans la main, le regardait, hochant doucement la tête.

— Oni, oui, fit-il, tu as raison... on voit que notre père, quand il a tracé ces lignes, devait être sous le coup de la plus violente, de la plus terrible émotion...

— Comme tout cela est lourd, heurté, écrit avec fièvre!...

— Et regarde à ton tour, Blanche, presque à chaque mot la plume a déchiré le papier!

— Puis, la voix très lente, très sourde, il se mit à lire la note laissée par le comte de Chaverny.

— Que viens-tu d'apprendre! avait écrit celui-ci.

— Cela est tellement atroce, tellement épouvantable que d'abord je n'ai pas voulu y croire, et qu'il y a encore des moments où il me semble que je sors de quelque rêve affreux, de quelque horrible cauchemar dont je garde encore le vertige...

— Et cependant, non, ce que l'on vient de me dire, ce que l'on vient de me raconter est bien vrai et il m'est impossible d'en douter.

— Un homme, un misérable que nous connaissions à peine, la comtesse de Chaverny et moi... un infâme que le hasard des relations mondaines ne nous avait fait rencontrer que deux ou trois fois à peine et dont nous avons même oublié le nom, oui, ce bandit n'a pas craint, par les propos les plus odieux, de chercher à salir la mémoire de celle que je pleure... de celle dont le souvenir me restera éternellement cher... éternellement sacré!

— Oui, cet homme ose essayer d'outrager, ose essayer de déshonorer celle qui a porté mon nom!

— Oui, c'est cette femme qui fut toujours l'épouse la plus irréprochable; c'est cette femme qui fut toujours la mère la plus dévouée; c'est cette femme qui n'eut jamais une faute à cacher; c'est cette femme pour qui tous éprouvaient le plus profond respect et que jamais la plus légère médisance n'avait osé effleurer; c'est cette femme que ce lâche accuse aujourd'hui d'avoir trompé mon amour, trahi ses serments.

— Oui, voilà ce que cet homme a dit!... ce que cet homme a osé dire!

— Oh! le misérable!... le misérable!... Oh! l'infâme!

— Oh! marquis de Ponsac, c'est tout ton sang qu'il me faut!... c'est tout ton sang que j'aurai!...

— Oui, demain, c'est-à-dire dans quelques heures, bandit, je te tue-rais sans pitié... je te tuerai comme un chien!

— Et ces derniers mots, par lesquels se terminait la note trouvée par Blanche, le comte de Chaverny avait dû les écrire tout frémissant d'une immense indignation, d'une folle colère, car une large déchirure se voyait au bout de la ligne comme si la plume se fût écrasée sous ses doigts.

— Alors comme, sa lecture achevée, André, tout pâle, restait tout silencieux et le regard fixe:

— A quoi penses-tu? demanda tout bas Blanche.

— A lui! répondit-il brusquement, l'œil traversé d'un sombre éclair.

— A lui?

— Oui, au marquis de Ponsac... à ce misérable que je viens d'avoir enfin la joie de punir... le bonheur de châtier!... Et à eux aussi... à mes deux chers morts qui peuvent enfin dormir en paix puisque je les ai vengés!... Et je pensais aussi à toi, ma chère petite Blanche...

— A moi, André?

— Oui, à toi, ma pauvre enfant, dit-il en lui prenant très tendrement la main, à toi qui as dû souffrir quand tu as lu ces lignes-là... à toi qui a dû bien souvent pleurer, j'en suis sûr, en songeant à l'horrible calomnie dont cet homme avait souillé la mémoire de notre mère.

— Oh! oui, c'est vrai, répondit la jeune fille avec un accent plein d'émotion, j'ai bien souvent pleuré en pensant à elle... j'ai bien souvent pleuré en la revoyant telle qu'elle était alors que la mort déjà la guettait... alors qu'elle n'avait plus que quelques jours à rester parmi nous!

— Te souviens-tu avec quelle douceur elle nous parlait!... Comme ses mains amaigries et toutes brûlantes de fièvre serraient longuement les nôtres!... comme son regard si profond, ce regard qu'ont

seuls ceux qui vont mourir, se voilait subitement de larmes quand il se levait sur nous!

— Et quand dans mon souvenir, je la revoyais ainsi, je ne pouvais m'empêcher de tressaillir à la pensée de ce qu'elle aurait souffert si elle avait pu connaître l'avenir, si elle avait pu savoir de quelle odieuse accusation cet être vil, qui s'appelait le marquis de Ponsac, cherchait un jour à ternir son honneur et à souiller sa mémoire!...

— Oh! quand cette pensée-là me venait... quand ce souvenir se réveillait en moi... quand, malgré moi, je relisais ces lignes que tu viens de lire... ces lignes dont chaque mot m'entraînait au cœur comme un coup de poignard, je n'avais pas seulement que des larmes, mais encore, bien souvent, des cris de colère, des cris de rage terrible...

— Aussi, si dans ces moments-là tu étais entré... si dans ces moments-là tu m'étais apparu, je crois bien que je n'aurais plus eu la force de me taire, je crois bien que ce secret qui me pesait si lourdement sur le cœur, je n'aurais plus eu la force de te le cacher, je crois bien que je me serais élancé d'un bond vers toi en te criant le nom que tu avais tant cherché, en te criant: "L'homme qui a tué notre père... le misérable qui a outragé notre mère, s'appelle le marquis de Ponsac!... Va, André... va le tuer à ton tour!"

— Mais ces moments de colère qui me jetaient hors de moi ne duraient que quelques secondes à peine, et presque aussitôt je me remettais à trembler et à frémir pour toi, comme il n'y a que quelques heures je me suis remise à frémir et à trembler quand tu n'étais pas là... quand, malgré tout, je ne pouvais me défendre de la pensée que cette visite que tu étais allé faire à M. le duc de Ryon devait cacher quelque chose de mystérieux et de menaçant...

— Oui, cette pensée-là m'obsédait et me torturait tellement qu'il y avait bien longtemps que je n'avais vécu dans une si profonde inquiétude, dans une si mortelle angoisse...

— J'aurais bien voulu me raisonner... j'aurais bien voulu me persuader que j'étais une enfant d'avoir peur ainsi pour rien, d'avoir ainsi sans cause ces sombres pressentiments qui me donnaient la fièvre, mais je ne le pouvais pas, et toujours je repensais à ces deux étrangers, à ces deux inconnus dont tu avais reçu la visite le matin et dont les allures en face de toi m'avaient paru si étranges et si singulières...

— Et ce n'était pas tout!

— Il me semblait que Laurent n'était plus non plus le même, et qu'il y avait chez lui comme le parti pris de m'éviter et de me fuir...

— Et de plus en plus le sinistre pressentiment que j'avais eu tout de suite de la vérité... le sinistre pressentiment que j'avais eu que tu avais enfin fini par apprendre le nom du marquis de Ponsac, et qu'à ce moment-là tu devais te battre avec lui, de plus en plus ce pressentiment me revenait et faisait courir dans mes veines des frissons d'épouvante.

— Et triste jusqu'au fond de l'âme, ne pouvant même parfois m'empêcher de pleurer, il y avait déjà longtemps que je restais accoudée à ma fenêtre, quand un bruit de pas se fit entendre au-dessous de moi.

— C'était Laurent qui passait.

— Je l'appelai pour l'interroger, pour lui faire part des craintes de plus en plus vives qui m'assaillaient, pour tâcher enfin de voir s'il ne lui échapperait pas un mot, un geste, un regard qui pourrait peut-être m'éclairer en trahissant chez lui la même angoisse que celle que j'éprouvais...

— Mais non, je ne pus rien lire sur son visage, rien deviner dans son attitude, et il sut même trouver, pour me dire que j'avais tort de m'alarmer, des paroles si persuasives et même si sévères que je finis par le croire, que je finis par me laisser tromper...

— Et c'est alors que je me rendis au cimetière... Et c'est alors que plus calme et plus apaisée j'allai, comme chaque jour, prier longuement sur la tombe de nos parents bien-aimés...

— Mais chose étrange! ce n'est pas seulement pour eux que je priais, mais encore, et presque à mon insu, pour toi aussi, mon cher André, pour toi dont le nom revenait sans cesse sur mes lèvres...

— Et je venais enfin de me relever... et j'allais enfin reprendre le chemin du château, quand tout à coup, le hasard se chargea de tout m'apprendre...

— Tout près de moi, dans le petit sentier qui longe le cimetière, deux voix venaient de s'élever... deux voix que je n'avais pu entendre sans tressaillir: celle du duc, puis la tienne... Et si je n'avais pas pu saisir toutes tes paroles, ce que j'en avais entendu avait pourtant suffi pour m'ôter tous mes doutes et pour me prouver combien j'avais eu raison d'avoir peur, combien j'avais eu raison de trembler!...

— Et c'est alors que folle, éperdue, le cerveau plein de vertige, je m'élançai sur cette porte que je croyais trouver ouverte... sur cette porte par laquelle je croyais pouvoir aller jusqu'à toi!...

— Et c'est alors que, désespérant de te rejoindre, je jetai ces cris si terribles et si déchirants qui firent accourir le père Lanthoine...

— Oui, voilà — car sans doute tu désirais le savoir — comment j'ai pu assister à ton duel avec le marquis de Ponsac...

— Oui, voilà comment, cachée derrière un fourré, j'ai pu suivre, le

front couvert d'une sueur d'agonie, toutes les péripéties de cette rencontre...

"Oui, voilà comment tu m'as vue tout à coup surgir devant toi, toute défaillante, devant toi, à demi morte et brisée par la plus violente, par la plus terrible émotion que l'on puisse connaître..."

"Mais, toi, André, ajouta vivement la jeune fille en s'emparant à son tour des mains de son frère, dis-moi tout aussi, raconte-moi tout aussi."

"Comment as-tu pu savoir..."

"—Le nom de ce misérable ? fit vivement André."

"—Oui, comment ? Le duc de Ryon a donc fini par se rendre à tes prières ? Le duc de Ryon a donc fini par parler ?

"—Non, non !

"—Ou bien peut-être est-ce le marquis ?

"—M. de Cerninge ?... Non, non, pas davantage. Le duc et le marquis n'auraient jamais violé le serment qu'ils avaient fait à mon père de me cacher toujours le nom de son meurtrier."

"Mais c'est le hasard qui, moi aussi, m'a servi..."

"—Le hasard ?

"—Oui, hier soir, chez le baron de Saint-Auban, à cette soirée où, au dernier moment, tu n'as pas pu m'accompagner..."

"Et il a suffi d'une conversation que j'ai pu surprendre entre le baron et cet homme... et ce marquis de Ponsac... pour qu'en quelques minutes j'en sache aussi long que toi... aussi long que ces lignes laissées par notre père avaient pu t'en apprendre..."

"Et te dire ce que j'ai ressenti alors... te dire ce qui s'est passé en moi à ce moment, ajouta avec plus de force le jeune homme, comment le pourrais-je ?

"Mais, tout à l'heure, tu as vu, là-bas, sur le terrain, cet homme que mon épée venait d'atteindre en pleine poitrine, tournoyer sur lui-même, puis s'abattre tout à coup lourdement, tout à coup comme une masse entre les bras du comte de Verdry et du vicomte de Barsanne, entre les bras de ses deux témoins..."

"—Oui ! oui ! fit vivement Blanche, la voix sourde."

"—Il était horriblement pâle, n'est-ce pas ?

"—Oh ! oui !

"—Pâle comme quelqu'un dont la vie s'éteint et qui n'a plus qu'un souffle."

"Eh bien ! à ce moment-là, au moment où j'ai pu percer enfin le mystère au milieu duquel j'avais jusqu'alors vécu, je devais être au moins aussi livide, aussi défait que lui..."

"Retenant mon souffle pour ne rien perdre de ce que ces deux hommes se disaient, les poings crispés, la gorge sèche, des éclairs me passant à chaque instant, à chaque seconde devant les yeux, je devais être effrayant à voir."

"—Lui !... Lui !... C'est lui me disais-je. Enfin, je te tiens donc !... Enfin je le trouve donc !... Enfin je suis donc certain maintenant qu'il ne m'échappera pas... qu'il ne pourra pas m'échapper !

"Et, s'il faut tout te dire, j'avais aussi, par instants, comme une fièvre, comme une soif de meurtre."

"Oui, moi, André de Chaverny... oui, moi, ton frère, il y avait des moments où la folie du crime me gagnait... des moments où je regrettais de ne pas avoir un couteau pour le lui planter dans la gorge !

"Et ce qui m'exaspérait encore... ce qui, parfois, me faisait grincer les dents de rage, c'est l'attitude pleine de bravade de cet homme... c'était l'accent dédaigneux et ironique avec lequel il parlait de moi... c'était de l'entendre me traiter comme un enfant qui ne compte pas... comme un enfant dont un homme comme lui pouvait mépriser la colère !

"Et le misérable haussait les épaules, ricanaît, m'insultait de plus en plus de son dédain et de sa pitié !..."

"Alors, d'un bond, je fus sur lui... d'un bond, je me dressai en face de lui."

"—Lâche !... lâche !" lui criai-je en pleine figure."

"Et comme, tout pâle, tout saisi, il ricana encore ; comme de plus en plus dédaigneux et méprisant il affectait toujours de me traiter comme un adversaire indigne de lui, brusquement son ricanement se changea en un rugissement de fureur, car, dans un mouvement plus rapide que l'éclair, plus rapide que la pensée, je venais, avec mon gant, de lui cingler le visage !

"—Et maintenant, drôle, te battras-tu ?" lui criai-je encore, tandis qu'à mon tour je le toisai avec un ricanement de défi."

"Et maintenant tu sais le reste, ajouta André. Et maintenant, ma chère Blanche, ne nous attardons pas plus longtemps à évoquer tous ces tristes, tous ces lugubres souvenirs... Jetons un voile sur le passé, et si nous voulons enfin être heureux, si nous voulons enfin nous sentir vivre, ne songeons plus qu'à l'avenir qui est encore plein pour nous des plus belles promesses et des plus radieuses espérances !"

"Mais ces dernières paroles de son frère, la jeune fille n'avait pas dû les entendre, car, depuis un instant déjà, non seulement toute son attention, mais encore toutes ses pensées semblaient s'être concentrées sur un point unique."

"Et ce qu'elle regardait ainsi de plus en plus fixement, ce qu'elle

regardait ainsi en ayant parfois, chose étrange, une immense tristesse dans les yeux, c'était, à une assez courte distance du château de Chaverny, un autre château qui se dressait, magnifique et somptueux, à mi-chemin d'une colline."

"Et comme elle restait toujours silencieuse :

"—Eh bien ! qu'est-ce donc ?... que regardes-tu donc qui t'absorbe ainsi ? demanda doucement André qui venait de suivre son regard."

"—Moi ? fit-elle avec un léger soubresaut. Mais rien..."

"—Rien ?

"—Ou plutôt je regardais là-bas, au hasard... là-bas, machinalement..."

"—Est-ce bien vrai, Blanche ? fit avec un sourire le jeune homme."

"Et comme Blanche venait de tressaillir :

"—Est-ce bien vrai ce que tu viens de me dire !... Est-bien vrai que tu ne me mens pas ? reprit-il."

"—André !

"—Non, non, ma chère enfant, tu ne regardais pas là-bas par hasard, tu ne regardais pas là-bas machinalement... mais ce qui t'absorbait au point que tu ne m'attendais plus, au point que tu ne me répondais plus, c'est le souvenir qu'éveille en toi ce château qui se dresse là-haut... le souvenir qu'éveille en toi le château d'Argelle..."

"—Que veux-tu dire ?

"—Tu me comprends bien !

"—Je te jure que non !

"—Alors pourquoi détournes-tu ton regard du mien comme si tu voulais me cacher ta pensée ?..."

"Alors pourquoi rougis-tu comme si tu avais quelque chose à te reprocher ?..."

"Alors pourquoi vois-je des larmes briller dans tes yeux comme si tu avais quelque chagrin, quelque tristesse, quelque souffrance que j'ignore ?

"Non, non, ne pleure pas, sœurlette, et n'aie pas ainsi le cœur si gros, le cœur si lourd... et ne dissimule pas avec moi qui, depuis longtemps, ai tout compris et tout deviné... qui, depuis longtemps, ai surpris le secret de ton cœur..."

"Mais, donne-moi ta main, Blanche... donne-moi ta main, mon enfant, ajouta André, la voix pleine d'une infinie tendresse, et laisse ton frère qui t'aime... ton frère, qui est désormais ton seul soutien, ton seul guide et ton seul conseiller dans la vie, te parler en toute franchise et en toute sincérité, comme c'est son devoir..."

"Il y eut un silence de quelques secondes, puis la voix de plus en plus douce, mais aussi de plus en plus grave, de plus en plus sérieuse, le jeune homme reprit :

"—Je te disais, tout à l'heure, que si tu t'oubliais, que si tu t'absorbais ainsi dans la contemplation de ce château qui se dresse en face de nous... dans la contemplation de ce château vers lequel encore malgré toi, ton regard se tourne, c'est qu'il éveillait en toi un souvenir..."

"Or, ce souvenir, ma chère Blanche, n'est-ce pas celui de l'être qui en est absent depuis si longtemps déjà ?... n'est-ce pas le souvenir de celui qui a été mon ami d'enfance et le tien ?... n'est-ce pas, enfin, le souvenir de Julien d'Argelle ?... que tu aimes !... de Julien d'Argelle que tu adores ?..."

"—André !... André ! s'écria la jeune fille, toute pâle, la voix et le geste suppliants."

"—Oui, tu aimes Julien ; il y avait longtemps, je te le répète, que j'avais surpris ce secret-là... ce secret que, peut-être même, tu n'aurais pas voulu, tu n'aurais pas osé t'avouer à toi-même."

"Car, en effet, combien de fois, alors que tu te croyais seule, ne t'ai-je pas surprise à ta fenêtre, les regards fixés là-bas, comme si tu le cherchais, comme si tu l'épiais ?

"Car, combien de fois, alors qu'il venait de passer de longues heures ici, de longues heures avec nous, ne t'ai-je pas vue tressaillir au seul bruit de ses pas... ne t'ai-je pas vue te troubler à son approche ?

"Combien de fois n'ai-je pas vu luire dans ses yeux un rayon de joie, un rayon de bonheur, quand il t'offrait son bras pour faire quelque courte promenade dans le parc."

"Car, combien de fois ne t'ai-je pas vue rougir et devenir toute tremblante quand seulement sa main effleurait la tienne ?

"Car, combien de fois ne t'ai-je pas vue toute triste et toute songeuse, quand l'heure le rappelait enfin au château d'Argelle... quand l'heure le forçait enfin à nous quitter ?

"Car, enfin, ne t'ai-je pas vue pleurer le jour où il est venu nous faire ses adieux, le jour où il est parti pour ce long voyage dont il ne revient pas ?... pour ce long voyage qui t'a laissé un si grand vide dans le cœur, un si grand vide dans l'âme ?..."

"Puis après un nouveau silence :

"—Voyons, ajouta André la voix de plus en plus douce, de plus en plus affectueuse, ne détourne plus la tête et ne reste plus ainsi toute rougissante et toute honteuse, mais causons, petite sœur, causons très sérieusement puisque cet amour est chose plus grave que je ne pensais..."

"—Oh ! oui, s'écria-t-elle comme malgré elle, cet amour est si sérieux et si profond qu'il me serait impossible de l'oublier..."

impossible de m'en guérir!... si sérieux et si profond qu'il va décider du bonheur ou du malheur de toute ma vie!... si sérieux et si profond que si Julien ne devait jamais y répondre, que si Julien ne devait pas aussi m'aimer un jour à son tour, je crois que j'en mourrais!...

"Et la jeune fille venait d'avoir un long soupir, tandis que le front d'André brusquement s'assombrissait.

"—Oh! j'ai bien longtemps lutté contre moi-même, continuait-elle de plus en plus vivement, j'ai bien longtemps voulu croire que je me trompais et que ce sentiment que j'éprouvais pour Julien n'était qu'une excessive amitié et non point de l'amour...

"N'avait-il pas été notre ami d'enfance?..."

"N'avait-il pas, pendant de longues années, partagé nos plaisirs et nos jeux?..."

"N'avait-il pas grandi côte à côte avec nous comme si nous avions été de la même famille?"

"Et c'était cette pensée-là, ces souvenirs-là qui me faisaient croire que je me trompais... que je devais l'aimer sans doute comme on aime un frère, comme je t'aime toi-même, mon cher André... que je devais l'aimer comme une sœur et non point comme une fiancée..."

"Et pourtant si, c'était bien ainsi que je l'aimais!... c'est bien ainsi que je l'aime!"

"Car, en effet, si ça n'avait pas été de l'amour, pourquoi ma pensée aurait-elle été constamment vers lui?... pourquoi aurais-je vécu constamment avec son image devant les yeux?... pourquoi aurais-je passé des heures entières à me rappeler ses moindres paroles et à évoquer tous les souvenirs qui me parlaient de lui?"

"Pourquoi, si je ne l'avais pas aimé, aurais-je été si triste quand je passais seulement un jour sans le voir?... pourquoi, au contraire, aurais-je senti mon cœur bondir de joie dès que de loin je le voyais, dès que de loin je l'apercevais?... pourquoi serais-je devenue toute pâle et toute frissonnante quand sa main serrait la mienne ou que ses lèvres effleuraient mon front?... enfin pourquoi m'aurait-il suffi de murmurer son nom pour qu'à travers les deux immenses douleurs qui nous ont accablés, je me sente plus courageuse et plus forte?"

"Oui, dans mon deuil, dans mon désespoir, dans ce coup de foudre de la mort si brusque de notre mère, de la mort si tragique de notre père, ce n'est pas seulement ton affection qui m'a soutenue, mon cher André, ce n'est pas seulement ton amitié qui m'a donné la force de vivre, mais c'est aussi ma pensée, mais c'est aussi la promesse que je me faisais d'un avenir meilleur, d'un avenir plus heureux avec lui!..."

"Oh! les beaux songes dont je me suis si souvent bercée!..."

"Oh! les beaux rêves que j'ai si souvent caressés!..."

"Comme j'étais heureuse de me dire que cet amour qu'il ignore, il finirait bien un jour par s'en apercevoir!..."

"Et alors pourquoi ne m'aimerait-il pas comme je l'aime?... Et alors quel obstacle pourrait-il y avoir entre nous?... Et alors pourquoi cet avenir de bonheur que je m'étais promis ne se réaliserait-il pas?"

"Et un sourire radieux venait d'éclairer le beau visage de la jeune fille, pendant que, chose singulière, le front d'André semblait devenir plus soucieux et plus sombre encore.

"—Aussi, reprit-elle au bout d'un instant, la voix un peu plus sourde, ai-je besoin de te dire quel a été mon chagrin, quelle a été ma tristesse, quand, il y a déjà si longtemps de cela! il est venu nous annoncer qu'il partait le lendemain matin avec son père, avec le comte d'Argelle, pour un long voyage à travers l'Europe?"

"Oh! oui, ça a été pour moi une surprise si douloureuse que je pense toujours à ce moment-là et que je revois toujours cette scène des adieux..."

"Tiens! c'était à peu près à cette heure-ci, et nous étions précisément assis tous les deux sur le même banc où nous sommes en ce moment.

"Tout à coup, un grand coup de cloche retentit, et je sens mon cœur qui tressaille.

"—C'est lui!" me dis-je.

"Et, en effet, deux secondes ne s'étaient pas écoulées que je vois accourir Laurent, qui nous crie:

"—C'est M. Julien!"

"Et les deux mains tendues, il s'avance d'un pas rapide, le visage heureux et l'air souriant. Puis, comme d'habitude, et pendant que je suis toute tremblante, il me met au front un long baiser..."

"Mais, soudain, je me sens devenir toute pâle, toute glacée, car il vient de nous apprendre la nouvelle... car il vient de nous apprendre la longue séparation qui va avoir lieu entre nous.

"Comment, à ce moment-là, ai-je eu la force de me taire... comment, à ce moment-là, ai-je pu garder ce secret qui me brûlait... comment, à ce moment-là, ai-je eu assez d'empire sur moi-même pour ne pas lui crier mon amour, c'est ce que je me suis toujours demandé, c'est ce que je me demande encore!"

"A peine était-il resté ici quelques minutes... à peine avait-il

échangé avec nous quelques paroles, que je le vois encore se lever brusquement et s'éloigner du même pas rapide, du même pas pressé.

"—Au revoir, André!... au revoir, Blanche!... Je vous écrirai bientôt..."

"Un geste encore de la main, encore un sourire, et ce fut tout.

"Il avait disparu.

"Nous restions seuls.

"Oh! si tu n'avais pas été là, près de moi, et si je n'avais pas eu peur de me trahir, comme j'aurais été heureuse de pleurer, de sangloter, de donner libre cours à l'immense douleur qui m'oppressait, qui m'étouffait!"

"Et combien furent douloureuses aussi pour moi les premières heures qui suivirent ce départ si inattendu, cette séparation si imprévue et si soudaine!"

"Jamais nuit ne me parut plus longue..."

"Jamais je ne connus peut-être une plus lourde angoisse!..."

"Ce départ de Julien, c'était comme un nouveau deuil qui me frappait... comme un vide de plus qui se faisait dans ma vie déjà si triste..."

"Mais il avait promis de nous écrire, d'écrire bientôt, et cela me consolait, me réconfortait un peu..."

"Bientôt!"

"Hélas! ses lettres ont été rares et bien courtes, et depuis de longs mois, c'est en vain que j'en attends une et que j'en espère une tous les jours!"

"Oui, tous les jours, à l'heure du courrier, malgré moi je cours à ma fenêtre, et aussi loin que mes regards peuvent porter je guette le passage du messager..."

"Et rien!... toujours rien!"

"Et puis, ajouta la jeune fille en montrant le château, cette demeure que j'interroge aussi à toute heure du jour et que je retrouve toujours telle qu'elle était le lendemain de son départ, c'est-à-dire toujours vide, toujours déserte, toujours silencieuse!... c'est-à-dire toujours avec ses portes fermées et ses fenêtres closes!"

"Et alors, parfois, en face de cette maison, muette comme une tombe, je ne puis m'empêcher de trembler et d'avoir peur... Et alors, en songeant à tous les malheurs qui me sont arrivés, je me demande, pleine d'effroi, si je ne vais pas tout à coup en apprendre un autre, si je ne vais pas tout à coup apprendre que je ne reverrai jamais Julien.

"Oh! je sais bien que j'ai tort d'avoir ces pensées-là... ces pensées si sombres, mais quand on aime comme je l'aime, on est si prompt à s'effrayer, si prompt à s'épouvanter!..."

"Mais, qu'as-tu donc s'écria vivement la jeune fille, légèrement saisie en s'apercevant de l'attitude d'André, et pourquoi regardes-tu donc avec cet air-là, avec cet air si étrange?"

"Est-ce que tu m'en voudrais de t'avoir, à mon tour, parlé en toute franchise et en toute sincérité?"

"Est-ce que tu m'en voudrais de t'avoir ouvert tout mon cœur et de t'avoir fait connaître mes plus intimes, mes plus secrètes pensées?"

"Est-ce que tu m'en voudrais d'aimer Julien et serais-tu jaloux de cet amour?"

"Oh! s'il en était ainsi, ajouta-t-elle en jetant ses bras au cou de son frère, et si tu pouvais prendre le moindre ombrage de ce que je viens de te dire, quelle peine tu me ferais et quelle injustice aussi tu commettrais, mon cher André, car tu sais bien que rien au monde... non, rien, pas même cet amour, ne pourrait porter atteinte à la profonde amitié, à l'immense tendresse que j'ai pour toi!..."

"Mais André, le visage de plus en plus grave, attachait toujours sur sa sœur un regard de plus en plus profond, un regard où l'on aurait pu lire une immense pitié, une immense compassion.

"—Jaloux de ton amour pour Julien? fit-il en hochant doucement la tête. Non, mon enfant, je ne le suis pas et je ne puis pas l'être, car cela reviendrait à dire que je pourrais être jaloux de ton bonheur, et cela tu ne le crois pas, tu ne peux pas le croire, n'est-ce pas?"

"—Oh! non, certes, André!"

"—Car pour te faire la vie heureuse et réaliser tous ces rêves, je serais prêt à tous les sacrifices qui dépendraient de moi, tu n'en doutes pas non plus?"

"—Non, non, André!"

"—Mais si cet amour que tu as pour Julien ne m'inspire aucune jalousie, je ne dois pas te cacher, dussé-je te faire souffrir, qu'il me cause, en revanche, la plus vive inquiétude..."

"—La plus vive inquiétude!"

"—Oui, oui!... Car, écoute-moi... écoute-moi bien! reprit vivement le jeune homme en s'apercevant que Blanche avait légèrement pâli. Je n'ai aucun parti pris contre Julien, mais je crois le connaître mieux que toi..."

"—Que veux-tu dire? fit-elle vivement en pâlisant davantage encore.

"—Je veux dire que la vieille amitié qui nous lie ne m'a pas empêché de le juger, et que, pour la sécurité de ton avenir, ce ne

serait peut-être pas le mari que je t'aurais choisi... ce ne serait peut-être pas l'époux que je t'aurais souhaité....

—André

—Oh ! tu souffres de m'entendre te dire cela, mais pourtant il faut bien que je te le dise, il faut bien que je te prévienne, il faut bien, puisque, malheureusement, comme je te le disais tout à l'heure, tu n'as plus dans la vie d'autre guide et d'autre conseiller que moi, que je t'ouvre les yeux et que je t'éclaire....

—Oh ! certes, Julien est un garçon charmant et dont la haute mine et les allures distinguées sont bien faites pour séduire et pour plaire....

—De plus, il a beaucoup de bonne humeur, beaucoup de gaieté, beaucoup d'esprit.

—Mais a-t-il autant de caractère, autant de sentiment, autant de cœur ?

—André !... André ! répliqua Blanche.

—Oh ! si on le calomnie, fit vivement le jeune homme avec un sourire légèrement ironique, je suis prêt à lui faire toutes mes excuses, mais je crois avoir assez d'expérience pour avoir bien pu l'apprécier, pour avoir bien pu le juger.

—C'est, sous des dehors brillants, un cœur sec, égoïste et indifférent....

—Oh ! tu ne veux pas me croire, je le vois bien, et cependant que disais-tu toi-même tout à l'heure ?....

—Moi ?

—Oui, toi ?... Ne l'accusais-tu pas de ne nous avoir écrit que des lettres trop courtes et trop rares ?... Ne me disais-tu pas avec quelle impatience tu attendais de ses nouvelles et combien tu souffrais de cet étrange silence qu'il gardait avec nous... de cet étrange silence qui te causait même une telle inquiétude que tu allais jusqu'à t'effrayer pour lui, jusqu'à avoir parfois la pensée qu'un malheur avait pu lui arriver ?

—Eh bien, non, ma pauvre Blanche, ne tremble pas pour lui... car dans cette absence de nouvelles, car dans ce long silence qui se prolonge et qui te remplit de tant de tristesse, moi je retrouve tout entier mon Julien avec son caractère insouciant et frivole, avec son cœur incapable de se fixer, incapable de s'attacher....

—Oh ! qu'il revienne demain et tu n'auras jamais vu pareilles effusions, pareil débordement d'amitié !... Mais, au fond, c'est bien quand il s'agit de lui qu'on peut dire : loin des yeux, loin du cœur !

—Aussi, n'est-ce pas sans appréhensions que j'ai cru m'apercevoir que tu l'aimais, et n'est-ce pas aussi sans un grand serrement de cœur que je viens de t'entendre m'en faire l'aveu.

—Tu l'aimes... Tu ne pourras jamais l'oublier... Cet amour c'est ta vie ! viens-tu de me dire.

—Ah ! ma pauvre enfant, ma pauvre enfant ! Si tu ne veux pas me croire, si tu n'as pas la force de te guérir de cet amour, que Dieu veuille que tu ne le maudisses pas un jour !... que Dieu veuille que tu n'en meures pas avec tous tes rêves de bonheur trompés, toutes tes illusions perdues !...

—Oh ! quelle peine... quel mal tu me fais ! murmura la jeune fille, qui éclata en sanglots, la tête dans ses mains.

—Mais déjà André, au moins aussi ému qu'elle, venait de la prendre dans ses bras, et, la pressant tendrement contre son cœur, la suppliait de lui pardonner.

—Je n'ai pas voulu te faire souffrir, tu le sais bien, lui dit-il la voix toute tremblante, mais il était de mon devoir de te faire connaître toute ma pensée... mais je ne pouvais me taire sans être parjure à notre amitié... mais peut-être toi-même m'aurais-tu accusé plus tard de m'être désintéressé de ton bonheur et d'avoir eu la lâcheté de me taire !...

—Et puis, ajouta-t-il plus doucement, qui sait si cet amour que tu crois si sérieux et si profond... si cet amour que tu crois que tu ne pourras jamais oublier ne s'éteindra pas plus tôt que tu ne penses...

—Jamais ! s'écria-t-elle avec force.

—Oh ! ne dis pas ce mot-là... ne dis pas jamais ! s'écria-t-il à son tour, car, pour mon propre bonheur et ma propre tranquillité, je veux garder encore cet espoir....

Puis l'embrassant encore très longuement :

—Et maintenant, petite sœur, reprit-il sur un ton plus gai, n'oublions pas que nous partons demain et que nous avons des préparatifs à faire...

—Allons, va, et encore une fois, pardonne-moi...

—Pauvre Blanche !

—Comme les paroles de son frère lui avaient fait, en effet, une peine inouïe, un mal atroce !

—Était-ce bien vrai tout ce qui lui avait dit André ?

—Était-ce bien vrai que Julien était incapable de tendresse ?

—Était-ce bien vrai que cet amour qui jusqu'alors avait fait sa joie pourrait peut-être un jour faire son malheur ?

—Et tout le reste de la journée, la jeune fille ne vécut plus qu'avec cette pensée-là... qu'avec cette pensée qui lui déchirait le cœur...

—Et toute la nuit aussi elle pleura, sanglota, évoquant encore pour se consoler et se raffermir la chère image de Julien... la chère

image de celui à qui, quoi qu'il pût arriver, elle le sentait bien, elle avait pour toujours donné toute son âme...

—Et le jour avait paru depuis longtemps déjà, quand enfin, brisée de fatigue et d'émotion, elle finit par s'endormir...

—Mais, tout à coup, une voix sonore et vibrante la réveilla en sursaut.

—C'était la voix du duc de Ryon, qui venait d'arriver avec le marquis de Cerninge... la voix du duc de Ryon qui joyeusement appelait, qui joyeusement criait :

—André !... Blanche !... Eh bien ! y sommes-nous ?

—Elle s'habilla à la hâte et descendit en courant...

—Mais elle était si pâle encore qu'en la voyant le duc recula.

—Eh bien, qu'est-ce donc ? s'écria-t-il. Encore souffrante ?

—Non, non, répondit-elle vivement en lui tendant ses deux mains. Un peu d'insomnie, voilà tout...

—A la bonne heure ! dit l'excellent homme. Mais dépêchons, dépêchons, s'il vous plaît ! Laurent vient de charger les malles et nous avons juste le temps d'arriver à la gare si nous ne voulons pas manquer le train...

—Eh vite, vite, André !... Que faites-vous donc, trainard ?

—Je suis prêt ! dit le jeune homme en accourant, une petite valise à la main.

—En route, alors ! fit vivement M. de Cerninge qui, ainsi que le duc, paraissait rajeuni de vingt ans.

—Au revoir, Laurent ! crièrent ensemble Blanche et André.

—Et quelques secondes après, le vieux soldat, l'œil mouillé d'une larme, errait mélancoliquement à travers les allées désertes du château de Chaverny.

—Trois mois s'étaient écoulés.

—Nos voyageurs étaient depuis quelques jours à Naples.

—André de Chaverny qui, dans les premiers temps, n'avait pu s'empêcher de garder une sourde inquiétude de l'aveu que lui avait fait sa sœur, André de Chaverny commençait à se rassurer et à se tranquiliser un peu...

—Comme, sans qu'elle s'en doutât, il n'avait cessé d'étudier et d'observer très attentivement la jeune fille, il avait fini par croire, en la voyant chaque jour plus gaie, que déjà son espoir se réalisait, déjà Blanche oubliait Julien, que déjà cet amour qu'elle avait cru éternel s'éteignait, s'évanouissait.

—Et le jeune homme pouvait d'autant plus avoir cette pensée-là, que depuis leur départ du château de Chaverny un tel changement s'était opéré chez Blanche qu'elle n'était plus reconnaissable.

—Le front maintenant sans nuage, le regard rayonnant, le front radieux, heureuse de vivre, Blanche n'était plus la pâle enfant que nous avons connue... la pâle enfant à l'air si triste, au cœur si désolé...

—Mais chaque jour sa beauté semblait devenir plus éclatante, s'épanouir davantage encore.

—Aussi le duc de Ryon dit-il un jour à son ami le marquis de Cerninge, en lui montrant la jeune fille :

—Marquis, regardez donc Mlle de Chaverny... regardez donc notre petite Blanche, et dites-moi ce que vous en pensez...

—Ce que j'en pense ? répondit le marquis en souriant. Eh ! parbleu, que voulez-vous que j'en pense sinon ce que vous en pensez très probablement vous-même, ce que d'ailleurs tous ceux qui la voient en pensent : c'est qu'elle est une des plus jolies, une des plus belles, une des plus adorables créatures que l'on puisse rencontrer.

—Oui, marquis... Mais, ce que je voulais dire, c'est que je ne la reconnais plus... Non, ma parole, je ne la reconnais plus, et il y a des moments où je me demande si je ne rêve pas et si c'est bien elle que je vois, si c'est bien à elle que je parle...

—Car rappelez-vous, marquis, rappelez-vous ce qu'elle était autrefois !...

—Oh ! autrefois... une ombre !... un spectre !... un fantôme !...

—Oui, un fantôme !... Oui, avec son allure pleine d'accablement, son visage d'une pâleur de marbre et son regard où se lisaient une si grande douleur et un si profond désespoir, voilà l'effet qu'elle vous faisait quand on la voyait errer, la tête penchée et les joues souvent humides de larmes, à travers les larges allées de leur château.

—Aussi, quand j'allais passer d'assez longues heures auprès d'elle et d'André... d'assez longues heures à Chaverny afin de tâcher de les distraire un peu et de leur donner, au moins pour quelques instants, un peu d'oubli, combien de fois ne suis-je pas revenu chez moi le cœur navré, et plein des plus sombres appréhensions, plein des plus lugubres pressentiments en songeant à elle !... combien de fois n'ai-je pas eu la sinistre pensée que mon pauvre André n'était peut-être pas encore au bout de ses chagrins et de ses douleurs et que le château de Chaverny pourrait peut-être bien avant peu se voiler encore de draperies de deuil !...

—Oui, j'étais réellement effrayé pour cette enfant, et voilà pourquoi le jour du duel d'André... le jour où elle nous est restée dans les bras et où nous avons été obligés de la transporter dans la maison

du père Lanthoine, j'ai eu l'idée que nous réalisons aujourd'hui... l'idée d'entreprendre dès le lendemain même ce long voyage.

"Et vous voyez que mon idée était bonne, puisque nous avons la joie d'assister à un tel changement, à une telle métamorphose... je dirais presque à une telle résurrection!"

"—Oh! vous pouvez le dire, car c'est le mot juste, fit vivement M. de Cerninge, car c'est bien, en effet, une véritable résurrection..."

"Mais avez-vous remarqué mon cher duc, une chose qui m'a très vivement frappé et qui, je vous l'avoue, m'intrigue même quand j'y pense?"

"—Quelle chose, mon cher marquis?"

"—Oh! ce n'est peut-être qu'une idée que je me fais..."

"—N'importe! dites toujours!"

"—Eh bien, il me semble que c'est surtout depuis quelques jours, que c'est surtout depuis que nous sommes à Naples que Blanche n'est plus la même et que s'est accompli chez elle cette métamorphose qui nous cause à tous deux tant de plaisir..."

"—Pourtant..."

"—Oh! oui, je sais ce que vous allez me dire, je devine l'objection que vous allez me faire, interrompit plus vivement encore M. de Cerninge. Vous allez me dire que si elle était encore un peu pâlotte, encore un peu mélancolique pendant les deux ou trois premiers jours de notre voyage, elle n'a cependant pas attendu d'être



Mais le duc lui mettait une épée dans la main.

à Naples pour nous étonner déjà par ses allures plus vives et plus gaies...

"—Mais oui, mon cher marquis, voilà en effet ce que j'allais vous répondre..."

"—Et vous alliez sans doute aussi me rappeler notre séjour en Suisse où tout l'étonnait et la charmait, où presque à chaque instant elle avait des cris de si vif contentement et de si naïve admiration que nous ne pouvions nous empêcher de sourire."

"—Oui, là-dessus, nous sommes d'accord, mais, moi, ce que je voulais dire... mais, moi, ce que j'ai cru remarquer, c'est que ce n'est plus seulement de la surprise, c'est que ce n'est plus seulement de l'admiration et de l'enthousiasme que l'on semble lire dans le regard de Blanche depuis que nous sommes ici, mais autre chose encore... autre chose que je ne saurais comment traduire, comment expliquer."

"—Essayez tout de même."

"—C'est comme si elle était dans l'attente de quelque grand événement... dans l'attente de je ne sais quelle joie qui doit lui arriver et qui augmente encore pour elle le bonheur de vivre... Et voilà pourquoi vous la voyez de plus en plus rayonnante, de plus en plus radieuse."

"—Mais tout cela entre nous, n'est-ce pas? ajouta vivement le marquis."

"—Bien entendu!"

"—Pas un traître mot à André de ce que je viens de vous dire..."

"—Soyez tranquille."

"—D'autant plus que ce n'est là qu'une impression... qu'une pure supposition, comme je vous l'ai déjà dit..."

"—Oui, oui!"

"—Mais, de votre côté, donnez-vous la peine d'observer un peu plus attentivement Blanche et je suis persuadé que vous ne tarderez pas à découvrir dans sa façon d'être certains détails qui vous étonneront et vous frapperont comme moi..."

"Et le duc de Ryon qui, très intrigué par les paroles du marquis de Cerninge, s'était mis en effet à mieux observer la jeune fille, le duc de Ryon ne tarda pas à remarquer à son tour que celui-ci ne s'était point trompé et qu'il devait certainement se passer dans l'esprit de la sœur d'André quelque chose que tout le monde ignorait."

"Et ce qui d'abord avait très étonné le vieil ami du comte de Chaverny, c'était l'étrange désir plein d'impatience, l'étrange désir plein de fièvre, que Blanche, jamais lasse, avait chaque jour de recommencer les mêmes longues promenades à travers tous les quartiers de la ville qu'ils avaient pourtant déjà plus de vingt fois, plus de cent fois explorés..."

"Et ce qui le surprenait aussi beaucoup et ce qui faisait qu'il était de plus en plus intrigué, c'est qu'après chacun de ces interminables voyages aux quatre coins de Naples, la jeune fille avait beau affecter de se montrer toujours insouciant, toujours très gaie même, on sentait dans le son de sa voix, dans l'expression de son regard et dans l'accablement de son attitude, comme un regret qu'elle n'avait pas, comme une déception dont elle gardait le secret."

"—Mais ce n'était pas tout."

"Tout en semblant s'abîmer dans la contemplation de l'admirable spectacle qu'elle avait sous les yeux, tout en feignant très vivement s'intéresser au merveilleux décor dans lequel elle vivait, Blanche ne pouvait s'empêcher de jeter à chaque instant de rapides et furtifs coups d'œil autour d'elle, comme si sa pensée revenait toujours malgré elle vers les passants qui la croisaient, vers la foule au milieu de laquelle elle se mouvait..."

"Le beau golfe tout étincelant de soleil, le Vésuve qui vomissait des flammes, le grandiose et magique horizon qui, à chaque seconde se déroulait et changeait devant elle, elle semblait bien les voir, mais, en réalité, elle ne les voyait pas... mais, en réalité, elle était bien loin de là!"

"Enfin, il y avait d'autres faits encore que le duc, dont la curiosité de plus en plus s'éveillait, n'avait pu remarquer aussi sans en être également très vivement frappé."

"C'était ainsi que plusieurs fois déjà, comme leur séjour finissait par trop se prolonger, André avait parlé de quitter Naples et de partir pour Rome... pour Rome qui était pour lui le vrai but de leur voyage et dont il avait depuis très longtemps le plus ardent désir de connaître et d'admirer les chefs-d'œuvre..."

"Mais, alors, soudain le front de Blanche se rembrunissait, et c'était toujours elle qui trouvait, qui inventait quelque prétexte pour retarder encore leur départ."

"Et le duc, qui cherchait à deviner ce que cela voulait dire, se demandait aussi pourquoi parfois, quand on lui parlait, la jeune fille était si profondément préoccupée qu'il était certain qu'elle n'entendait même pas ce qu'on lui disait, pourquoi, d'autres fois, quand elle était seule ou qu'elle se croyait seule, il l'avait surprise si pensive, si songeuse, si absorbée qu'elle n'avait même pas aperçu qu'il se rapprochait d'elle, qu'elle n'avait même pas relevé la tête au bruit de ses pas."

"—Décidément, se disait-il, ce diable de Cerninge y avait vu plus clair que moi... Mais quelle peut être la pensée qui hante ainsi constamment cette enfant!... Mais quel peut-être le rêve dans lequel elle s'oublie ainsi à tout moment?... Mais, en effet, pourquoi n'est-elle plus ce qu'elle était dans les premiers jours de notre voyage? ce qu'elle était quelques jours après notre départ de Chaverny?"

"Non, non, ajouta-t-il, tout pensif, j'ai beau réfléchir, j'ai beau chercher, je ne vois pas, je ne comprends pas, je ne devine pas..."

"Et cependant il y a quelque chose, c'est certain... si certain que j'en mettrais la main au feu... Mais quoi?... Voilà l'énigme!... voilà le mystère!..."

"Et, en effet, comment le duc de Ryon, comment le marquis de Cerninge qui, de son côté, continuait à s'étonner de plus en plus de ce qu'il croyait trouver d'étrange dans les allures de la jeune fille, auraient-ils pu deviner cette énigme et découvrir ce mystère sans lire dans son cœur, sans lire dans l'âme de Blanche?"

"Et ce qui se passait dans son cœur, ce qui se passait dans son âme, c'est que loin d'avoir senti faiblir son amour pour Julien d'Argolle, comme un moment André avait pu le croire, la jeune fille n'avait plus une pensée qui n'allât vers lui... qui n'allât vers celui à qui, en dépit de tous les conseils que son frère lui avait donnés, en dépit de tout ce qu'il avait pu lui faire entrevoir, elle s'obstinait à vouloir lier sa destinée..."

“ Et c'était là tout le secret, tout le mystère de ces allures qui étonnaient si profondément le duc, si profondément le marquis.

“ D'abord un peu triste au début de leur voyage, car elle restait encore sous le coup de son entretien avec son frère, sous le coup des paroles avec lesquelles celui-ci avait cherché à la détourner de cet amour qu'il trouvait dangereux, si, bientôt, elle avait semblé renaître... si, bientôt, elle était devenue aussi gaie qu'auparavant elle était mélancolique et presque sombre, ce n'était point pour le motif qu'on aurait pu croire, pour la raison qu'on aurait pu supposer... ”

“ Oh ! certes, Blanche était bien une créature trop délicate et une intelligence trop distinguée pour rester insensible à la beauté des paysages et à la poésie des sites en face desquels elle s'était trouvée... ”

“ Les gorges, les glaciers, les torrents, les montagnes de la Suisse, tous ces merveilleux et grandioses panoramas qui se déroulaient devant elle l'avaient plus d'une fois remplie d'admiration, soulevée d'enthousiasme.

“ Plus d'une fois, elle n'avait pu s'empêcher de joindre les mains, et toute pâle, toute saisie, de rester comme en extase en face d'un spectacle où il y avait tant de splendeur et tant de poésie.

“ Mais ce n'était point pourtant cette nouvelle vie, cette nouvelle existence, ni toutes les surprises ni tous les enchantements du voyage qui avaient opéré en elle ce subit changement, cette soudaine métamorphose qui avait fait la joie d'André et la joie aussi de l'excellent duc de Ryon et du bon marquis de Cerninge, ces deux amis si bons et si dévoués... ”

“ Non, non, cette résurrection, comme disait le duc, ce miracle avait une autre cause !... ”

“ Et cette cause, avons-nous besoin de la dire et ne l'a-t-on pas devinée ? ”

“ Cette cause, c'est qu'un jour qu'elle pensait encore à son amour, c'est qu'un jour qu'elle pensait encore à Julien — comme elle y pensait sans cesse, comme elle y pensait toujours — elle avait eu tout à coup comme un espoir, comme un pressentiment qui l'avait remplie d'une joie immense, d'une joie qu'il aurait été impossible de cacher et qui avait mis sur son front et dans son regard tout cet éclat et tout ce rayonnement qui l'avaient transfigurée.

“ Et cet espoir, ce pressentiment qui lui revenaient à tout instant, c'est que le moment n'était pas éloigné où elle reverrait Julien... c'est que le moment était proche où elle allait avoir enfin, après une si longue séparation, après une si longue absence, le bonheur sans bornes de le voir surgir devant elle.

“ Oui, elle en était sûre, d'un jour à l'autre, d'une heure à l'autre, le hasard allait les faire se rencontrer.

“ Et, dès lors, la jeune fille, n'avait plus vécu que dans cette attente, que dans cette joie... ”

“ Et, dès lors, chaque matin, elle s'était levée en disant :

“ — C'est peut-être aujourd'hui que je vais le revoir !... C'est peut-être aujourd'hui que mon espoir va se réaliser ! ”

“ Et cependant, après plus de deux grands mois employés à traverser bien des villes et à sillonner bien des pays, elle en était encore à attendre, elle en était encore à espérer.

“ Mais c'était chez elle une conviction si profonde que cela ne la décourageait pas.

“ Ce sera peut-être pour demain ! ” se disait-elle chaque soir en se couchant.

“ Et le nom du bien-aimé sur les lèvres, elle s'endormait, souriante, bercée par les songes les plus doux, par les rêves les plus heureux.

“ Mais chose étrange, chose qui fournissait une preuve de plus que nos pressentiments sont très souvent comme une prescience, une vague vision de l'avenir, jamais elle n'avait senti cet espoir qui faisait toute sa joie, tout son bonheur, se réveiller avec autant de force, avec autant de persistance en elle que le soir où elle débarqua à Naples... ”

“ Les rues étaient déjà silencieuses et désertes, et tandis que la voiture qui les emportait vers l'hôtel où ils devaient descendre roulait très rapidement, elle ne pouvait parfois s'empêcher de tréssaillir, de plus en plus pleine de cette pensée qui ne la quittait pas que Julien devait être tout près d'elle, et que c'était là, dans cette ville, que, tout à coup, elle allait le voir... que, tout à coup, elle allait le reconnaître au milieu de la foule... ”

“ Aussi, quelques heures plus tard et malgré la fatigue du voyage, était-elle déjà debout avec l'aube... ”

“ Accoudée à sa fenêtre, elle laissa d'abord son regard errer au hasard... ”

“ Naples dormait encore, et comme la veille quand elle était arrivée, les rues restaient désertes et solitaires... ”

“ Seuls quelques rares passants les traversaient... quelques rares passants dont le bruit des pas résonnait de temps à autre, puis s'éteignait bientôt... ”

Alors la jeune fille reporta son regard en face d'elle, et, brusquement, se redressa, toute pâle de saisissement, toute frémissante d'admiration.

“ — Oh ! que c'est beau ! oh ! que c'est beau ! ” murmura-t-elle, joignant encore les mains, restant encore en extase.

“ Car, en face d'elle, c'était le golfe, cette merveille... le golfe où déjà glissaient quelques barques de pêcheurs dont le premier rayon du soleil dorait les voiles... là-bas, c'était la masse imposante du Vésuve... puis, aussi loin que sa vue pouvait s'étendre, aussi loin que son regard pouvait porter, un horizon d'une telle grandeur et d'une telle beauté qu'elle en demeurait éblouie.

“ — Oh ! que c'est beau !... oh ! que c'est beau ! ” ne pouvait-elle s'empêcher de murmurer encore.

“ Et longtemps elle resta là, s'oubliant, rêvant, admirant... ”

“ Quand enfin elle revint à elle et qu'elle put s'arracher à cette contemplation qui s'était si longtemps prolongée, depuis assez longtemps la ville était enfin réveillée, et de plus en plus les rues s'animaient, la foule des passants grossissait... ”

“ Mais, dans cette foule, que des indifférents, que des inconnus ! ”

“ En vain, elle y avait cherché Julien : Julien se faisait toujours attendre... Julien se faisait toujours désirer... ”

“ Alors, tout à coup, elle eut un sourire :

“ — Je suis folle, se dit-elle, et comme on se moquerait de moi si l'on me voyait... si l'on savait pourquoi je suis là ! ”

“ Est-ce que je n'allais pas me figurer que je n'aurais qu'à ouvrir cette fenêtre... que je n'aurais qu'à jeter un coup d'œil dans la rue pour qu'aussitôt il m'apparaisse !... ”

“ Oh ! oui, c'est de la folie que s'imaginer pareille chose et que de compter sur un hasard vraiment aussi prodigieux, vraiment aussi miraculeux ! ”

“ Mais il est ici !... il est ici !... Tout me le dit... tout m'en avertit... tout me le crie !... Oui, il est ici !... il est ici !... ”

“ Et toute pâle, toute saisie !... ”

“ — Ici tout près de moi !... Ici, respirant le même air que moi !... Oh ! comme à cette pensée-là je sens mon cœur trembler ! murmura-t-elle en mettant sa main sur sa poitrine. Oh ! comme à la pensée de le revoir bientôt je me sens toute frissonnante, toute éperdue de joie !... ”

Et plus bas encore, dans un souffle :

“ — C'est que je l'aime tant ! ” ajouta-t-elle.

“ Puis, un léger nuage passant sur son front :

“ — Que m'a donc dit l'autre jour André ? reprit-elle... Pourquoi m'a-t-il donc tant suppliée d'oublier cet amour et de renoncer à Julien ? Pourquoi m'a-t-il donc dépeint l'avenir sous des couleurs si tristes, sous des couleurs si sombres, si je ne voulais pas le croire ? Pourquoi m'a-t-il donc dit que je pourrais peut-être un jour maudire cet amour dont je suis si heureuse... que je pourrais peut-être un jour non seulement le maudire, mais peut-être même en mourir ? Pourquoi m'a-t-il donc dit des paroles qui m'ont fait tant de peine et tant de mal ?... Pourquoi donc m'a-t-il tenu ce langage qui m'a causé une si profonde douleur et qui m'a tant fait pleurer ?... Pourquoi donc, enfin, s'est-il montré si injuste envers Julien en essayant de me faire croire qu'il était incapable de me comprendre, incapable de m'aimer ? ”

“ Incapable de me comprendre !... Incapable de tendresse !... Incapable de m'aimer !... lui !... Julien !... s'écria-t-elle. Oh ! non ! c'est moi qui ne veux pas croire, c'est moi qui ne crois pas André... car André se trompe... car André sera bien obligé de reconnaître un jour combien ses craintes étaient mal fondées et combien étaient injustes les préventions qu'il avait contre celui qui sera mon époux... ”

“ Mon époux !... Julien !... ”

“ Un long frisson secoua Blanche, puis, se laissant tomber lourdement devant la table, elle resta les coudes repliés, le front caché dans ses mains... ”

“ Par la fenêtre qu'elle avait laissée ouverte, les mille bruits, les mille remous du dehors ne cessaient de lui arriver, mais elle n'entendait plus rien.

“ Et, de plus en plus émue, elle poursuivait son rêve... le rêve si beau, si brillant et si riche de promesses que se font toutes les jeunes filles qui aiment... le rêve qu'elle avait déjà fait tant de fois ! ”

“ Et alors elle n'était plus à Naples et dans une vulgaire chambre d'hôtel, mais là-bas, dans la vieille maison où s'était écoulée toute sa vie et toute pleine de ses souvenirs... mais là-bas, dans le vieux château de Chaverny... ”

“ Et là, c'étaient tous ceux qui l'aimaient qui l'entouraient... tous ceux qui l'aimaient qui lui faisaient cortège pour aller à l'église... ”

“ Oh ! quel moment plein d'ivresse !... quelle minute inoubliable !... Comme son front rayonnait... comme son cœur battait tandis qu'elle s'avavançait lentement au bras de l'époux qu'elle s'était choisi... au bras de celui dont elle allait désormais vivre de la même vie, de la même destinée !... ”

“ Et dans ce rêve qui si délicieusement la berçait... dans ce rêve qui la rendait toute pâle, toute tremblante de la plus douce en même temps que de la plus immense émotion, ce qu'elle voyait encore, ce qu'elle évoquait encore, c'était tout un long avenir radieux, tout un long avenir de bonheur sans nuage... ”

“ Oh ! comme les jours de tristesse, les jours de douleur et de souffrance maintenant étaient loin !... ”

“ Comme elles étaient loin, les heures terribles où elle n'avait vécu que dans les larmes et le désespoir !... ”

“ Comme dans cette existence nouvelle, toute remplie par l'amour qu'elle avait pour Julien, le sombre passé s'était vite évanoui, ne lui laissant que le pieux souvenir des deux êtres qui l'avait trop tôt quittée... des deux êtres qui dormaient, là-bas, dans le petit cimetière de Chaverny ! ”

“ Et toujours le front dans ses mains, de plus en plus elle s'oubliait dans le songe éblouissant, quand, brusquement, elle tressaillit. ”

“ Un bruit de grosse cloche venait de se faire entendre... la cloche de l'hôtel qui carillonnait à grande volée... ”

“ Car le temps s'était écoulé si rapide que c'était déjà l'heure de déjeuner. ”

“ Et la jeune femme venait à peine de se ressaisir, à peine de se remettre, lorsqu'elle eut un nouveau tressaillement. ”

“ On venait de frapper à sa porte et une voix l'appelait. ”

“ C'était la voix d'André. ”

“ — Eh bien, Blanche... eh bien, paresseuse, criait gaiement le jeune homme, est-ce que tu dors encore ?... Il est bientôt midi. ”

“ — Non, non, je descends ! répondit-elle vivement, très troublée, comme s'il la prenait en faute. ”

“ — Alors dépêche-toi !... M. de Ryon a une faim de loup... ”

“ Et, d'un pas rapide, André s'éloigna. ”

“ Blanche venait de se lever, un peu lasse et la tête un peu lourde, comme quelqu'un qui vient de s'éveiller. ”

“ Et debout, elle restait encore les deux mains appuyées sur la table, quand, soudain, elle ne put retenir un cri... ”

“ Sur cette table, plusieurs journaux s'étaient étalés, dont quelques-uns à demi dépliés, et le regard de Blanche s'étant porté par hasard sur un de ces journaux, elle n'avait pu s'empêcher de se redresser brusquement, toute saisie. ”

“ — Son nom !... Le nom de Julien ! ” s'écria-t-elle. ”

“ Elle crut d'abord qu'elle se trompait... qu'elle avait mal lu... mais comme elle venait de se jeter sur le journal, elle resta plus saisie encore. ”

“ Non, non, elle ne se trompait pas, et c'était bien le nom de Julien qu'elle pouvait lire en toutes lettres... le nom de Julien parmi tous ceux des voyageurs de distinction qui, dans les derniers jours, étaient arrivés à Naples... ”

“ — M. le comte Julien d'Argelle, relisait-elle ; M. le comte Julien d'Argelle... ”

“ Et son cœur venait de se mettre à battre si fort que le souffle lui manquait. ”

“ — Julien ici !... Julien à Naples !... Oh ! je le savais bien ! ” murmura-t-elle, l'œil étincelant de joie. ”

“ Et les quelques lignes de ce journal lues et relues vingt fois, elle se jeta sur les autres, les parcourut avidement à leur tour. ”

“ Tous annonçaient également l'arrivée à Naples du comte Julien d'Argelle, mais aucun ne contenait le renseignement que Blanche cherchait, c'est-à-dire aucun ne lui apprenait dans quel hôtel le jeune homme était descendu. ”

“ Mais qu'importait ! ”

“ L'essentiel n'était-il pas qu'elle sût que ses pressentiments ne l'avaient point trompée et que sa bonne étoile venait enfin de l'amener vers lui ?... l'essentiel n'était-il pas qu'elle fût bien sûre de le revoir bientôt ? ”

“ — Demain ?... Aujourd'hui peut-être ?... Qui sait ? ” se disait-elle, éperdue de bonheur. ”

“ Et ce fut alors à partir de ce moment-là qu'elle ne vécut plus qu'au dehors, inventant chaque jour quelque nouveau prétexte pour sortir ; à partir de ce moment-là que, toujours inlassable, elle voulut entreprendre à travers la ville des courses et des promenades interminables ; à partir de ce moment-là que le marquis de Cerninge, de plus en plus étonné, remarqua ses allures bizarres, c'est-à-dire avec quelle impatience, qu'il lui était impossible de réprimer, avec quelle fièvre dont on voyait l'éclat dans ses yeux, elle ne cessait de chercher parmi les flots pressés de la foule, de fouiller à chaque pas qu'elle faisait dans la cohue des passants... ”

“ Et ce fut enfin à partir de ce moment-là qu'elle affecta de plus en plus une profonde admiration pour Naples, trouvant, chaque fois qu'André parlait de partir, quelque nouveau motif pour prolonger leur séjour. ”

“ Plusieurs semaines s'étaient écoulées, mais, hélas ! c'était en vain que la jeune fille avait cru chaque jour voir se réaliser son espérance... ”

“ Aucune nouvelle, aucune trace de Julien ! ”

“ Et de plus en plus, il était impossible maintenant de retenir plus longtemps André, impossible de différer plus longtemps leur départ pour Rome. ”

“ Car non seulement son frère de plus en plus la pressait, mais le duc et le marquis s'en mêlaient aussi. ”

“ — Je crois bien, ma chère enfant, que nous avons vu ici tout ce ”

qu'il y avait à voir, lui disait M. de Ryon. Quant à moi, je ne vous cache pas que c'est avec le plus vif plaisir que je continuerais notre voyage... ”

“ Quand partons-nous ?... quand allons-nous admirer ailleurs d'autres merveilles ? ”

“ Et il fallut bien qu'elle se rendit... et il fallut bien qu'elle consentit enfin à partir... ”

“ Mais avec quel regret... avec quelle tristesse elle s'éloigna !... ”

“ Et, cependant, si elle avait pu connaître l'avenir... si elle avait pu savoir quelle surprise bientôt l'attendait, avec quelle joie, avec quel bonheur, au contraire, elle se fût mise en route ! ”

“ Car, en effet, c'était à Rome qu'elle allait faire enfin cette rencontre qu'elle avait tant cherchée... cette rencontre qu'elle avait tant espérée... car c'était à Rome qu'elle allait enfin revoir et retrouver Julien !... ”

“ En effet, il n'y avait que trois jours qu'ils y étaient arrivés, quand un matin André et leur deux amis la quittèrent pour aller faire une assez longue excursion hors de la ville. ”

“ Restée seule à l'hôtellerie où ils étaient descendus, Blanche sentit au bout de quelques instants un pesant ennui la gagner. ”

“ Pour se distraire, elle sortit à son tour. ”

“ Et elle errait au hasard, ne sachant guère où diriger ses pas, quand elle se trouva tout à coup devant la basilique de St-Pierre... ”

“ Elle y entra. ”

“ L'immense église était déserte et Blanche s'y avança à petits pas, de plus en plus saisie d'admiration en face de tant de grandeur, en face d'une pareille merveille... ”

“ Tout cet or, tous ces chefs-d'œuvre, toutes ces richesses l'éblouissaient, l'aveuglaient... ”

“ Pourtant, comme elle arrivait près d'un pilier, elle se laissa tomber à genoux, et il y avait déjà un long moment qu'elle restait la tête baissée et les mains jointes, priant, songeant, quand, tout à coup, il lui sembla qu'elle n'était plus seule et que le bruit d'un pas léger venait de résonner sur les dalles non loin d'elle... ”

“ Cependant, elle ne releva pas la tête, elle ne bougea pas. ”

“ Le bruit des pas continuait, tantôt se rapprochant, tantôt s'éloignant... ”

“ Elle pensa que c'était quelque voyageur comme elle qui était entré dans l'église... quelque curieux qui venait à son tour admirer la célèbre basilique... ”

“ Mais, tout à coup, elle devint toute pâle, puis se releva d'un bond en poussant un grand cri qui trouva un long écho sous les voûtes. ”

“ Derrière elle, une voix venait de lui dire très doucement son nom : ”

“ — Blanche ! ”

“ Et c'était lui ! c'était Julien ! ”

“ Elle ne le vit qu'une seconde, car la nuit se fit brusquement autour d'elle, et, comme une masse, elle s'abattit dans les bras du jeune homme... ”

“ Quand, enfin elle reprit ses sens, elle resta d'abord la tête un peu vide, un peu lourde, pleine encore de stupeur... ”

“ Puis, enfin, comme elle se remettait peu à peu, elle regarda autour d'elle avec étonnement. ”

“ Où donc était-elle ? ”

“ Quelle était donc cette demeure qu'elle ne connaissait pas ? ”

“ C'était une maison de très pauvre apparence, mais très propre. ”

“ Par l'unique fenêtre qui l'éclairait et qui était large ouverte, Blanche apercevait une sorte de cour, ou plutôt un petit enclos plein de soleil. ”

“ Et tandis qu'elle continuait à promener autour d'elle des regards un peu vagues, des regards encore un peu obscurcis, debout à quelques pas, Julien, qu'elle ne voyait pas, la contemplant, le visage empreint de la plus profonde émotion. ”

“ Et, comme enfin elle venait de l'apercevoir... comme enfin elle venait de se rappeler, d'un bond il fut à ses pieds. ”

“ Il lui avait pris les mains, puis, les portant longuement à ses lèvres : ”

“ — Blanche, dit-il la voix toute tremblante, ai-je bien entendu, ai-je bien compris, et ne suis-je pas le jouet d'une hallucination, le jouet d'un rêve ? ”

“ Blanche, est-ce vrai que vous m'aimez ? ”

“ Et comme elle le regardait, toute rougissante et pleine de surprise : ”

“ — Car tout à l'heure vous l'avez dit, reprit-il ; oui, vous l'avez dit ! ”

“ — Tout à l'heure ? ”

“ — Oui, tout à l'heure, quand vous parliez comme on parle dans un songe... tout à l'heure, quand vous disiez malgré vous le secret de votre cœur, le secret de votre âme !... ”

“ Oui, vous avez dit : “ Julien, je vous aime ! ” ”

“ Est-ce vrai ?... Est-ce vrai ? ajouta-t-il, la voix de plus en plus douce, de plus en plus tremblante. ”

“ — Oui, c'est vrai, répondit-elle alors sans embarras ni fausse honte ; oui, Julien, je vous aime ! ”

“ — Blanche ! ”

—Où, je vous aime depuis longtemps... depuis que j'ai pu connaître l'amour...

—Je vous aime ! et mon grand chagrin, ma grande tristesse, c'était de me dire que vous ne le compreniez pas, que vous ne le devinez pas !

—Aussi combien ai-je souffert depuis le jour où vous êtes venu nous faire vos adieux au château de Chaverny !

—Combien, loin de vous les heures me paraissaient lourdes, le temps me semblait long !

—Combien il me semblait que le vide immense qui s'était fait autour de nous... que le vide immense qui s'était fait dans notre maison était plus grand, plus affreux encore !

—Chaque jour je me berçais de l'espoir que vous alliez revenir... que j'allais enfin vous revoir... et chaque jour aussi je devenais plus triste encore en voyant que c'était vainement que je vous avais attendu, vainement que je vous avais espéré !...

—Oh ! oui, je vous aime, reprit-elle après quelques secondes de silence, je vous aime tant que ma seule joie était de penser à vous ! Je vous aime tant que je ne m'endormais jamais sans évoquer votre souvenir et sans murmurer votre nom !

—Blanche !... Chère Blanche ! murmura le jeune homme de plus en plus ému.

—Et puis, continua plus vivement la jeune fille dont les yeux s'emplirent de larmes, il me semblait aussi que si vous aviez été là, que si vous aviez été près de moi, j'aurais été plus forte et plus courageuse pour supporter les coups terribles qui nous ont frappés, pour supporter toutes les angoisses que j'ai eu à traverser...

—C'est d'abord la mort de ma mère, si rapidement et si brusquement enlevée à notre tendresse...

—C'est ensuite la fin si tragique de notre père...

—Hélas ! fit, la voix sourde, Julien.

—Puis, enfin, c'est pour mon frère... c'est pour André que, plus tard, je fus obligée de trembler !

—Pour André ?

—Oui, pour André qui ne vivait plus qu'avec la pensée de nous venger... qu'avec la pensée d'aller tuer à son tour le meurtrier de notre père...

—Et un beau jour, moi que cette seule pensée affolait, j'apprends qu'André se bat avec le marquis de Ponsac... Que dis-je ! non seulement j'apprends cette nouvelle qui m'épouvante, cette nouvelle qui me glace d'effroi, mais encore, à demi défaillante, j'assiste à toutes les scènes, à toutes les péripéties de ce duel... mais encore je vois tomber le marquis la poitrine toute rouge, toute sanglante !

—Vous, Blanche !

—Oui, moi !... oui, j'étais là... oui, j'ai vu cela !

—Est-ce possible !... Mais comment cela a-t-il pu se faire ?... comment cela a-t-il pu arriver ?

—Oh ! il serait beaucoup trop long de tout vous dire... beaucoup trop long de tout vous raconter...

—Mais enfin, j'ai vu cela, et je pourrais même dire que je le vois encore, car j'ai toujours devant les yeux cet homme qu'André venait de tuer... cet homme avec sa face horriblement livide et son dernier regard... ce regard où il n'y avait pas seulement le désespoir de mourir, mais dans lequel se lisait encore la haine la plus atroce, la plus implacable...

—Et quand, vaincue, brisée par cette terrible émotion, dont le souvenir seul me fait frissonner encore, je rejoignis André, je fus prise d'une telle faiblesse que je crus bien que j'allais mourir aussi...

—Et voilà pourquoi, Julien, nous avons quitté, mon frère et moi, notre vieux château de Chaverny... Et voilà pourquoi, tout à l'heure, vous avez eu la profonde, l'immense surprise de me retrouver tout à coup en face de vous, dans cette église où, tout en essayant de prier, je ne pouvais m'empêcher de penser encore, de penser toujours à vous...

—Oui, c'est M. le duc de Ryon, que vous connaissez...

—Oh ! depuis de longues années !...

—Et c'est aussi M. le marquis de Cerninge...

—Le meilleur des hommes et l'un des amis les plus dévoués de votre père, avec le duc, interrompit vivement Julien.

—Ce sont eux qui, le lendemain même du duel d'André, nous ont emmenés de Chaverny... Ce sont eux — le duc surtout — qui ont eu l'idée de tâcher de nous distraire, de tâcher de nous arracher à nous-mêmes en nous faisant voyager...

—Mais si je vous disais, Julien, que cette idée, que j'aurais dû, vous semblera-t-il, accueillir avec beaucoup d'empressement, avec beaucoup de plaisir, ne fut, au contraire, pour moi tout d'abord qu'un chagrin et une tristesse de plus...

—Et pourquoi, Blanche ?

—Pourquoi ?... Parce que, précisément, je vous aimais trop... Parce que, précisément, je vivais trop absorbée dans cet amour que vous ne soupçonniez même pas... Parce que, m'éloignant de Chaverny, il me semblait que j'allais m'éloigner d'avantage encore de vous...

—Chère Blanche !... chère enfant ! s'écria Julien en couvrant de nouveaux baisers les mains de la jeune fille.

—Car là-bas, du moins, tout me parlait de vous... N'avais-je pas en face de moi votre château... le château d'Argelle où tant de fois je vous ai cherché... où tant de fois, accoudée à ma fenêtre j'ai guetté votre retour ?... N'avais-je pas aussi le château de Chaverny où pour moi, tout aussi évoquait votre pensée, tout aussi réveillait votre souvenir ?

—Oui, à chaque pas que je faisais dans notre maison... à chaque pas que je faisais à travers notre parc... ce parc immense que nous avions si souvent parcouru ensemble, je croyais vous voir vous dresser en face de moi...

—Chaque allée, chaque sentier, chaque banc me rappelait des heures heureuses... les heures où nous avions grandi, où nous avions vécu dans une si douce, une si profonde intimité.

—Aussi comment vous dire, comment vous faire comprendre l'étrange impression que je ressentis quand je dus suivre le duc de Ryon et le marquis de Cerninge ?

—C'était comme si l'on m'avait condamnée à un exil plus ou moins long, et comme si un vide encore plus grand venait de se faire tout à coup dans ma vie...

—Puis, au bout de quelques jours, une idée me vint... une idée étrange qui fit s'évanouir comme par enchantement la lourde angoisse qui m'opressait...

—Oh ! je sais bien que cette idée ferait sourire bien des gens et que, peut-être, elle vous fera sourire vous-même, Julien...

—Mais, si folle, si bizarre et si singulière qu'elle puisse paraître, j'y croyais si fermement que j'avais à présent autant de joie de m'être éloignée de Chaverny que j'avais eu d'abord un vif regret de le quitter...

—Car il me semblait maintenant que j'allais vers vous...

—Car il me semblait maintenant que chaque pas que nous faisons me rapprochait de vous...

—Car j'étais de plus en plus convaincue, de plus en plus persuadée, de plus en plus certaine, sans pouvoir dire pourquoi, que d'un moment à l'autre le hasard abrègerait enfin cette longue séparation dont je souffrais tant, que d'un instant à l'autre le hasard nous ferait nous rencontrer sur le même chemin...

—Oh ! vous pensez bien que je gardais cette pensée-là pour moi et que je n'aurais pas osé en souffler un mot à personne...

—Non, non... Ni M. de Ryon, ni M. de Cerninge, pour qui cependant je n'avais guère de secret, ni André lui-même que j'aime d'une si tendre et si profonde affection, n'ont jamais rien su...

—Et pourtant combien de fois ne se sont-ils pas montrés très surpris, très étonnés de voir le soudain changement qui s'était fait en moi sans qu'ils pussent en deviner la cause !

—Et je vivais ainsi, de plus en plus hantée par ce pressentiment, de plus en plus en proie à cette idée fixe que je ne pouvais manquer de vous revoir bientôt, quand dernièrement, à Naples, j'éprouvais une émotion dont je me souviendrai toute ma vie...

—C'était à l'hôtel, le lendemain de notre arrivée...

—Après être restée longtemps penchée à ma fenêtre, d'où malgré moi, je vous cherchais encore parmi la foule qui défilait sous mes yeux, je venais de revenir dans ma chambre, et là, après une très longue rêverie, je venais enfin de me ressaisir et de jeter un coup d'œil machinal sur la table sur laquelle je m'étais appuyée, lorsque, soudain, je ne pus retenir un cri de surprise, un cri de folle joie...

—Car dans un journal qui se trouvait ouvert devant moi, je venais de lire ces mots qui m'avaient fait tressaillir... ces trois mots qui m'avaient donné un éblouissement : "Conte Julien d'Argelle !"

—Votre nom !... c'était votre nom que je retrouvais là !... C'est-à-dire que mes pressentiments ne m'avaient point trompée !... c'est-à-dire que le hasard providentiel sur lequel j'avais compté avec tant de foi nous rapprochait enfin de l'un l'autre !... c'est-à-dire que bientôt, que dans quelques heures peut-être j'allais avoir l'immense joie de vous revoir, l'immense bonheur de sentir encore votre main presser doucement la mienne !...

—Mais, hélas ! après cette grande joie, quelle amère déception m'attendait !

—Car, en effet, j'eus beau, pendant des journées et des journées, vous chercher partout, courir partout, fouler partout, impossible de retrouver vos traces, impossible aussi de savoir ce que vous étiez devenu !

(A suivre)

LE GAGNANT DU LOT DE \$5,000

Au dernier tirage de la "Canadian Royal Art Union" tenu aux numéros 238 et 240 rue St-Jacques, Montréal, mardi, le 31 janvier, M. Charles B. Pigeon, forgeron, 222½ rue des Seigneurs, Montréal, a gagné le lot de \$5,000, étant l'heureux acheteur d'un demi billet qui a gagné \$10,000.

Pour la **DYSPEPSIE**, au lieu de Thé et Café, Buvez le **CAFÉSANTÉ FORTIER**

TURC

S'il vous arrivait de rencontrer Turc, soit par les rues de la ville, soit dans les champs, vous remarqueriez tout de suite sa taille peu commune et la belle apparence que lui donne son pelage gris argent ; s'il vous arrivait de le voir attelé à la petite voiture à quatre roues faite exprès pour lui, traînant une nichée d'enfants de l'air de ne pas y toucher, vous vous écrieriez immédiatement : " Dieu ! que ce chien est fort ! "

Et s'il vous arrivait de l'entendre appeler " Turc ! " vous penseriez aussitôt que ce nom lui fut donné à cause de cette force peu ordinaire dont il use avec la suprême indifférence d'un pacha !

Et voilà tout ce que vous sauriez de lui.

Pourtant, il mérite bien qu'on le connaisse davantage, car c'est un personnage, vraiment.

Turc, comme vous le voyez, est un danois de la plus belle taille, qui appartient au meunier des " Trois Moulins ", M. Piquet. On ne le trouve jamais seul par les chemins, mais toujours accompagné de son maître ou des enfants auxquels il est soumis comme le premier toutou venu. On craint que sa présence n'effraie les tout petits dans les rues ou qu'il ne s'abaisse à lier conversation avec quelque roquet de mince lignage ou quelque chien de forme de plébienne origine. C'est la seule raison qui le fasse surveiller de près car sa réputation de bonne bête lui attire la confiance.

Si vous aviez été admis dans l'intimité des habitants des " Trois Moulins ", vous eussiez vu quelle place importante Turc avait su prendre dans la maison. Ce n'était pas un vulgaire chien de garde comme le sont ordinairement ses pareils : il s'était élevé jusqu'au rôle de bonne d'enfants, car les " petits " ne manquaient pas chez ses maîtres. Jenny était bien une grande fille de dix ans déjà raisonnable ; mais Charles n'avait que sept ans et les deux derniers, deux jumeaux, un an et demi, et c'est très gênant deux jumeaux d'un an et demi dans un moulin où tout le monde doit travailler du matin au soir. Turc de lui-même sembla comprendre la situation et comme son instinct le portait vers les deux bébés comme vers des êtres qui se rapprochaient davantage de sa propre nature, il s'ingénia visiblement à les amuser. Il jouait autour d'eux avec des grâces plaisantes et une bonhomie, qui lui gagnèrent le cœur de maman Francine.

Cependant Jenny le taquinait souvent, Charles le tourmentait plus d'une fois ; mais il supportait tout avec une patience de philosophe, parce qu'il se savait aimé de ses bourreaux. Et quand il se voyait prêt à perdre patience, il faisait entendre un de ces aboiements formidables qui mettait aussitôt, et pour quelques instants, le cher ennemi en déroute.

Parmi les habitants de la ferme, il en était un qui ne vivait pas en très bonne intelligence avec Turc, Pierre, le garçon meunier, âgé de vingt ans, n'avait jamais donné au danois une bouchée de son pain, ni une tape amicale ; en revanche, à certaines heures, il lui mettait une grosse chaîne au cou et s'amusait à l'exciter de loin. Il riait de lui voir les yeux injectés de sang, la gueule ouverte et écumante, d'entendre ses abois furieux d'impuissante colère. Quand Pierre s'éloignait, Turc alors se couchait, et à lui voir la tête allongée sur ses pattes de devant, on eût pu croire qu'il dormait. Cependant le domestique venait-il à traverser la cour, son pas retentissait-il au seuil de l'étable, sa voix arrivait-elle du potager ou de l'intérieur de la maison, les oreilles du chien se dressaient, un frémissement courait à fleur de poil, et un rictus silencieux déconvenait ses dents blanches pendant que son regard flamboyait soudain et qu'un grondement sourd comme le roulement lointain du tonnerre révélait une agitation intérieure que personne à la ferme ne soupçonnait.

Il eût été intéressant cependant de chercher à se rendre compte de ce qui se passait dans ce cerveau de bête. Que peut penser un être indignement outragé et qui sait que d'un tour de rein il peut sauter aux épaules de son ennemi et d'un seul coup lui planter ses crocs en pleine gorge !... Mais Turc avait une telle réputation de bonté, de patience et de douceur qu'on ne pouvait supposer qu'il en pensât si long.

Un acte de dévouement qui lui attacha tous les cœurs mit bientôt le comble à sa réputation. Un jour d'été Jenny et Marton la servante eurent envie de se baigner dans la rivière à quelques mètres au-dessous du moulin. Il faisait si chaud et l'eau avait une mine si attirante ! L'Eure est dangereuse, car son lit est semé de longues herbes et, par places, de trous profonds dont rien à la surface ne révèle la présence. Jenny et Marton, comme deux enfants, s'ébattaient et se poursuivaient en s'éclaboussant d'eau, lorsque soudain la petite glissa et disparut dans uno de ces traîtresses excavations. La servante, affolée, cria aussitôt, n'osant faire un pas en avant dans la crainte de se noyer. Mais Turc qui n'était pas loin, avait vu. D'un bond il se jeta à la nage, plongea et ramena Jenny. On en fut quitte pour la peur.

On pense si le chien fut caressé et couronné de fleurs.

A quelques jours de là, notre bête se trouvait seule, gravement couchée dans l'herbe, sur les bords de l'Eure, en amont de l'écluse. Ici les profondeurs sont redoutables. Le chien allongé, les yeux mi clos, semblait guetter quelque chose. Il dressait une oreille, puis l'autre, soulevait la tête, la laissait retomber. Bientôt un bruit dans l'eau le mit debout et il vit un homme qui nageait. D'un air satisfait Turc remua la queue et se glissa dans la rivière.

Sur le pont du moulin le meunier se trouvait à passer quand il aperçut son chien et un homme qui paraissaient lutter au milieu du courant.

" Encore un imprudent ! s'écria Piquet, et voilà ce bon Turc en train de le repêcher ; mais un homme n'est pas un enfant, le sauvetage en est autrement difficile, volons à son secours. "

Promptement il détacha la barque et rama vers l'infortuné dans lequel il reconnut son garçon meunier. Pierre avait perdu connaissance et le

chien le tenait d'une si malheureuse façon qu'il lui enfonçait la tête sous l'eau. Piquet poussa un juron terrible.

" Ici, Turc, apporte ! " Mais Turc se laissait aller au courant et ne faisait que les mouvements nécessaires pour ne pas couler avec son fardeau.

" Pauvre bête ! Elle est à bout de forces, j'en suis sûr ! "

Et, en hâte, il les rejoignit.

Turc ne voulait pas lâcher sa proie ; jusqu'au bout il tonait à sauver son homme. Quand on le lui eut retiré, il regagna la rive en grognant.

En revenant à la vie, Pierre déclara, à la stupéfaction générale, que Turc avait voulu le noyer. Le chien lui avait, paraît-il, jeté ses pattes énormes sur la tête pour le faire enfoncer. Personne ne voulut ajouter foi à ce singulier récit, Turc était colonnié, méconnu. Mais Piquet se souvint de l'attitude de l'animal refusant de céder son fardeau et des soupçons levèrent en son esprit. Il ne devait pas tarder à les éclaircir.

Quelque temps après Pierre traversait la cour du moulin, un sac de farine sur le dos ; il buta si malencontreusement une pierre qu'il tomba. Turc, à ce moment, vaguait en liberté. A peine eut-il aperçu le garçon à terre qu'il lui courut sus et lui planta ses crocs formidables dans le bras. Pierre hurlait de douleur et le meunier, une seconde fois, vint à temps pour le sauver.

Mais quel scandale aux " Trois Moulins ". Turc, le bon, le patient, le doux, une pareille conduite ! Que croire ! L'idée que la pauvre bête était atteinte de la terrible maladie de la rage s'empara de tous les esprits. Mis immédiatement à la chaîne, défense fut faite aux enfants de l'approcher.

On lui jetait sa nourriture de loin, on le gardait à vue. Cependant Turc restait calme. Il mangeait de bon appétit et semblait dormir du sommeil du juste. Quand Jenny ou son frère passait près de sa niche, il courait à eux de toute la longueur de son attache, se battait les flancs de sa queue et appelait avec de petits cris plaintifs qui mendaient une caresse.

" Pauvre Turc ! " disait Jenny de sa douce voix.

Et Turc fléchissait les pattes, se traînait par terre devant sa petite maîtresse, redoublait sa prière qui tournait au sanglot.

Il devenait évident pour tous que Turc n'était point malade ; cependant Pierre réclamait sa mort. Il s'offrait même à exécuter la sentence et il disait partout que si le patron ne se décidait pas, il déposerait sa plainte chez M. le maire.

Le meunier soucieux, perplexe, lui parla ainsi :

" Pierre, si tu persistes à demander la mort de notre chien, nous serons forcés de le tuer ; mais mon garçon, permets-moi de te rappeler que tu as eu les premiers torts. "

— Des torts envers un chien !

— Oui, Pierre, tu l'as souvent maltraité sans raison, et, en vérité, l'on ne peut exiger plus d'un animal que d'un homme. Il a de la rancune, n'en as-tu jamais ressenti contre tes ennemis ?... "

— Mais, patron, je ne peux pourtant pas me laisser dévorer par cette bête ; un jour ou l'autre c'est ce qui m'attend... "

— Aussi mon intention n'est pas de t'y exposer plus longtemps. Dans quelques mois tu tireras au sort et tu seras obligé de partir. D'ici là, rentre dans ta famille, et je te paierai tes gages comme si tu travaillais pour moi. A ton retour je te trouverai une autre place chez un mounier de ma connaissance de l'autre côté de Chartres. "

Pierre ne répondit pas, car sa rancune était toaaco et il avait juré qu'il aurait la peau de ce maudit chien.

" Allons, reprit le meunier, renonce à ta vengeance, je t'en prie, et pour te remercier, voilà ce que Jenny te donne. "

Il lui mit un billet de cent francs dans la main. Pierre n'hésita plus.

" Merci, maître, je partirai dès ce soir si vous le voulez et je vous promets de ne rien tenter contre cette vilaino bête, mais c'est seulement par amitié pour votre Jenny ce que j'en fais. "

— A mon tour de te remercier, mon garçon, et de te féliciter de montrer des sentiments dignes d'un chrétien. J'ai beaucoup réfléchi à ce qui vient de se passer, et je me suis vu sur le point de tuer l'animal ; mais il a sauvé ma fille et nous a toujours bien servi. D'un autre côté, impossible de le raisonner, un chien suit son instinct, car c'est une erreur de croire que le chien rend le bien pour le mal. Quand il lèche la main qui le frappe, il ne le fait que pour la désarmer et parce qu'il se sent trop faible pour se révolter, vaincu à l'avance. Au contraire, celui-là n'oubliera jamais l'injure et cherchera toujours à se venger qui se sait le plus fort. Et on agissant ainsi il obéit à la loi naturelle. Pour les sauvages et les bêtes féroces, " la force prime le droit " ; les peuples primitifs et les animaux que nous avons en quelque sorte civilisés ont pour premier précepte " œil pour œil, dent pour dent ". Seul l'homme vraiment digne de ce nom, c'est-à-dire capable de se dominer et de s'élever au-dessus de ses passions, sait pardonner. "

Le meunier, par ces mots, espérait éloigner de Pierre toute idée de vengeance secrète ; il est si facile d'empoisonner un chien sans se laisser deviner. Le garçon a tenu parole jusqu'à ce jour, et comme il ne reviendra pas aux " Trois Moulins ", on peut espérer qu'il ne se rencontrera plus avec Turc.

Mais depuis ces événements, la situation du chien a bien changé. Il a gagné en respect ce qu'il a perdu en liberté. Plus de joyeuses paroles, avec la charrette emplie de bébés, sous la conduite de Jenny. On le carresse moins, on le craint davantage. Des journées entières à l'attache, il s'est vu destituer de ses anciennes fonctions de bonne d'enfant, et ce n'est qu'à la tombée de la nuit qu'on lui permet de vaguer par la cour pour garder le moulin.

Jenny seule, la chère petite reconnaissante, est restée la même pour son sauveur, et s'efforce, par des caresses, d'adoucir sa disgrâce.

JEAN MAURICE.

CONCOURS DE BÉBÉS

\$100 DE PRIMES

CONDITIONS DU CONCOURS: 1ère Prime, \$50; 2ème Prime, \$25; 3ème Prime, \$15; 4ème Prime \$10.

Ce concours est ouvert entre tous les bébés de nos lecteurs et abonnés. Les bébés devront avoir au moins trois mois et pas plus de deux ans.

Le concours durera 13 semaines, du 25 mars au 17 juin.

Les personnes désirant faire participer leurs bébés au concours devront nous faire parvenir une photographie (pas sur zinc) sous enveloppe avec la mention "Concours de Bébés". Ces photographies doivent porter au dos: les prénoms et âge de l'enfant, nom et adresse des parents et devront nous parvenir d'ici au 3 juin prochain. Aucune ne sera acceptée après cette date.

Les photographies paraîtront successivement dans chacun de nos numéros d'ici au 17 juin prochain; elles porteront le numéro d'ordre à elles affectées au fur et à mesure de leur réception à nos bureaux.

Les noms des bébés ne seront pas publiés.

Dans chaque numéro du SAMEDI est inséré un coupon de vote.

Les lecteurs et abonnés du journal sont priés de découper ce coupon et de le conserver jusqu'au 1er juillet prochain afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix.

Les lecteurs et abonnés pourront envoyer autant qu'il leur plaira de "coupons de vote" de n'importe quelle semaine, ayant paru ou à paraître, d'ici au 1er juillet, en faveur du bébé de leur choix.

Le vote ne sera pris qu'après que toutes les photographies auront été publiées dans le journal; les dernières paraîtront dans le numéro du 17 juin prochain.

Il sera publié en tout 15 coupons de vote: le premier ayant été inséré le 25 mars dernier et le dernier devant paraître dans le journal en date du 1er juillet prochain.

Tous nos lecteurs devront voter entre le 1er et le 8 juillet et les portraits des lauréats seront reproduits dans un des numéros suivants.

Les personnes qui ont l'intention de faire concourir leurs bébés doivent conserver les coupons de votes qui ont déjà paru ainsi que ceux à paraître.

Trois personnes éminentes choisies parmi les citoyens de Montréal seront appointées pour compter les bulletins de votes.

Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote, aura la 1ère prime de \$50; le second \$25; le troisième \$15; le quatrième \$10.

Nous recommandons instamment à tous nos lecteurs, lectrices et abonnés de bien vouloir découper le coupon de vote qui a paru et paraîtra chaque semaine et de le conserver jusqu'au 1er juillet; de faire un choix entre tous les bébés dont les portraits auront figuré dans le "concours" et ensuite de nous faire parvenir, sous enveloppe fermée, tous les coupons qu'ils auront conservés avec la suscription: "Concours de Bébés", en faveur du bébé de leur choix.

☞ Découpez votre "Coupon de Vote" dans la page 30.

GRAPHOLOGIE

Réponses aux Correspondants

AVIS.—Chaque correspondant recevra, à son tour, la réponse à sa demande. L'abondance des matières nous empêche seule de publier plus de réponses dans un seul numéro.

Il n'est fait réponse qu'aux lettres contenant le coupon de la semaine et une seule réponse par coupon.

Blanchette de Maguel.—Délicatesse de sentiments. Caractère ferme et même quelque peu obstiné. Sensibilité peu apparente.

J'aime Blondine de S.—Insouciance, franchise et désintéressement. Bon courage physique et intempérance. Indépendance de caractère.

Manchester.—Beaucoup d'imagination. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Dispositions amoureuses.

Thy déformée.—Nature ardente. Tempérament exalté et passionné. Tendance à la mélancolie. Imagination romantique.

Maninette la Blonde.—Tendances artistiques. Nature vive et primesautière. Coquetterie et frivolité. Bon fond de sensibilité.

Fleur Perdue.—Finesse d'intuition, impressionnabilité et enthousiasme. Caractère vif et impétueux, et pourtant changeant. Tendance à l'exagération des moindres sentiments.

A. M. Beauté.—Ce spécimen démontre un tempérament pacifique et conciliant, une nature peu ambitieuse et tout à fait solitaire.

Frioleuse.—Sens littéraire, imagination ardente et active. Caractère entreprenant. Bonté, douceur et sensibilité.

Pierre Sanspareil.—Nature aimante, passionnée, ardente. Caractère bienveillant, tendre et enthousiaste. Sensibilité et générosité.

Hazard.—Insouciance et paresse. Caractère calme, difficile à émouvoir. Nature peu sensible et peu disposée à l'amour.

Mastai.—Impressionnabilité. Caractère vif primesautier et entreprenant; constance et sincérité dans l'affection.

Ah! que n'ai-je vingt ans.—Tendances à l'affectation. Esprit d'ordre. Orgueil, ambition et amour propre. Quelques aptitudes musicales.

Aubépine.—Nature droite et franche. Amour de l'ordre, économie et sens pratique. Une seule analyse pour un seul coupon.

Picolé 18 ans.—Caractère indépendant, un peu irrégulier. Esprit d'initiative. Imagination ardente. Amour des voyages et du sport.

Amour parfait.—Nature ferme, prudente et discrète. Volonté tonique et positive. Esprit d'initiative et de progrès.

Noël la Broche.—Vous pouvez parfaitement être sceptique et amoureux en même temps. Votre écriture révèle de la franchise, de la bonté et de la générosité.

Sweet No 30.—Economie, activité, amour du travail. Nature quelque peu superficielle et légère. Beaucoup d'imagination.

Rita Antoinette.—Vous êtes d'une nature impressionnable et romantique, ressentant très vivement toutes choses, mais conservant peu la première impression.

J'aime un baiser M. J.—Ambition, enthousiasme, impétuosité et intensité de sentiments. Délicatesse de goût. Sensibilité.

J'aime beaucoup Montréal.—Caractère déterminé et très indépendant. Bon talent pour la musique. Disposition à l'amour et constance.

Arthurette.—Caractère doux, conciliant, de peu d'ambition. Volonté faible, nature peu courageuse. Assez bonne sensibilité.

That you may call it.—Orgueil et ambition, audace et courage. Volonté de fer, triomphera de tous les obstacles. Peu de sensibilité.

Incrédule.—Indépendance de caractère, franchise et loyauté. Grande constance dans l'affection. Aptitudes musicales.

Suis-je aimée.—Empire sur soi-même, volonté, besoin inné de dominer les autres. Caractère entreprenant et indépendant.

Daisy Bell.—Vous êtes d'une nature calme, sérieuse, peu romantique. Vous avez de la fermeté dans les résolutions que vous prenez. Manque d'imagination.

A. T. M. N.—Economie domestique, nature conciliante, sens pratique, activité et amour de l'ordre.

Amie d'un futur prêtre.—Caractère fantas-

que, manque de réflexion, agit beaucoup trop poussé par le cœur. Beaucoup de dispositions artistiques.

Froufrou.—Manque de volonté et d'énergie. Peu d'imagination. Sens commercial et très pratique. Ne doit pas aimer la poésie.

M. A. C.—Spirituelle, mordante, parfois un peu acerbe. Manque de constance et d'énergie. Bonnes aptitudes musicales.

J. B. Infelice.—Vous aimez la raillerie. Caractère curieux, fantasque et peu agréable. Volonté assez énergique mais, hélas! peu persévérante.

Vieux Canayen.—Nature assez fine, mais manque de développement pour arriver à son allité la plus complète. Caractère très tendre agissant toujours d'après l'impression du moment.

Oswald C.—Caractère froid, très réfléchi. Se laisse guider par la raison plus que par le cœur. Absence de sens pratique.

L'oiseau bleu.—Economie, activité et amour du travail. Manque d'énergie, de persévérance et de discrétion. Inconstance.

Berthe aux grands pieds.—Froid, énergie, tenacité. Sens artistique assez développé, aime la musique. Imagination assez active.

A. It.—Intelligence mercantile, peu d'imagination, ordre, économie. Bonnes dispositions à l'amour et constance.

On n'en parle pas.—Sens artistique quoique doué d'une grande prudence. Aptitudes pour le commerce. Ambition et activité.

Libéral.—Sens littéraire, imagination ardente. Caractère entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Bienveillant.

Mousquetaire.—Caractère romantique. S'emballe facilement pour quelque chose, mais se décourage au premier obstacle.

(Suite à la page 30)

Deux anciens camarades de collège se retrouvent après vingt ans de séparation. L'un est un haut fonctionnaire, l'autre est un auteur célèbre.

Le premier félicite l'autre d'un ton protecteur.

—Je savais bien, dit-il, que tous deux nous deviendrions quelque chose.

—Pardon, rectifie l'autre; tu es devenu quelque chose. Moi je suis devenu quelqu'un.

—Comment, mon petit ami, tu ne sais pas comment tu t'appelles?

—Non, monsieur, je suis jumeau et mon autre frère jumeau est mort. On nous appelait Jean et Jacques. Maintenant, si c'est Jean qui est mort, c'est moi qui suis Jacques, et si c'est Jacques qui est mort, c'est moi qui suis Jean.

POUR L'ENFANT

L'enfant qui tousse prendra du Baume Rhumal et sera guéri. 71

50 ANS EN USAGE!

DONNEZ AUX ENFANTS SIROP DU D^R CODERRE

PILULES DE NOIX LONGUES (Composées) De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Un officier se vantait devant l'illustre maréchal de Turenne de n'avoir jamais eu peur devant le feu.

—Peste! Monsieur, dit le maréchal, on voit bien que vous n'avez jamais mouché la chandelle avec vos doigts.

Poudre Dentifrice au Quinquina De MOUNT

Excellent préparation pour Nettoyer les Dents, en Arrêter la Carie et donner aux Gencives et aux Lèvres une couleur saine ainsi qu'une odeur agréable à l'haleine.

15 centims la boîte

Dépot à la pharmacie Levesque, coin des rues St-Denis et Dorchester.



PLUS DE MAUX DE DENTS! PAR L'EMPLOI DES DENTIFRICES!

Élixir, Poudre et Pâte

DES BÉNÉDICTINS del Abbaye de Souillac

Dom MAGUELONNE, Prieur

Inventé en l'an 1373 par le Prieur P. BOURSAUD

VENTE EN GROS: SEGUIN, BORDEAUX MAISON FONDÉE EN 1807.

VENTE dans toutes les BONNES PARFUMERIES PHARMACIES et DROGUERIES.

MAISON à PARIS, 26, Rue d'Enghien.

Le flacon, 50 cents. — Il est offert un magnifique calendrier français à chaque acheteur d'un flacon.

ROYER & ROUGIER FRERES - 1597 Rue Notre-Dame, Montreal.

Poésie de PAUL VERLAINE
Musique de M. QUEF
MÉLODIE

Il pleure dans mon Cœur

CHANT

Allegretto
Il pleure dans mon cœur — comme il pleut — sur la ville — Le soleil est gai — Le jour — est — gai —
PIANO

Il pleure dans mon cœur — comme il pleut — sur terre et sur les toits — Pour ce qui est — de la pluie — j'en suis sûr — car j'en ai vu tomber —
pp

Il pleure dans mon cœur — comme il pleut — sur la ville — Le soleil est gai — Le jour — est — gai —
pp

Il pleure dans mon cœur — comme il pleut — sur la ville — Le soleil est gai — Le jour — est — gai —
pp

Il pleure dans mon cœur — comme il pleut — sur la ville — Le soleil est gai — Le jour — est — gai —
pp

Il pleure dans mon cœur — comme il pleut — sur la ville — Le soleil est gai — Le jour — est — gai —
pp

Il pleure dans mon cœur — comme il pleut — sur la ville — Le soleil est gai — Le jour — est — gai —
pp

Poésie de CH. GRANDMOUGIN
Musique de MAURICE CABS
MÉLODIE

La Bergère

CHANT

Allégretto
Plus ce vent, plus ce vent —
PIANO

Plus ce vent, plus ce vent —
pp

Plus ce vent, plus ce vent —
pp

Plus ce vent, plus ce vent —
pp

Plus ce vent, plus ce vent —
pp

Plus ce vent, plus ce vent —
pp

Plus ce vent, plus ce vent —
pp

LE SAMEDI

KOLOMEJKA

DANS LE PETITE-RUSSIE

Transcrite pour le piano

Par J.-C. HOFF (en 1881)

INTRODUCTION
Largo

PIANO

Musical notation for the beginning of the introduction, featuring piano dynamics and a Largo tempo.

Musical notation for the first system of the introduction, showing complex chordal textures.

Musical notation for the second system of the introduction, marked with "Allegro".

Musical notation for the third system of the introduction, continuing the complex textures.

Musical notation for the fourth system of the introduction, including "poco rall" and "Tempo di Marcia" markings.

Musical notation for the first system of the main piece, featuring a melodic line and accompaniment.

Musical notation for the second system of the main piece, showing rhythmic patterns.

Musical notation for the third system of the main piece, including "p" and "mf" dynamics.

Musical notation for the fourth system of the main piece, marked with "FIN".

Musical notation for the fifth system of the main piece, featuring a melodic line.

Musical notation for the sixth system of the main piece, including "mf" dynamics and a "3" marking.

HYMNE D'AMOUR

Bismi Allah elrahman elrahim.

O croyants, adorez le Tout Puissant, le Miséricordieux, admirez son œuvre.

Ne vous a-t-il pas donné toutes choses selon vos désirs ou vos besoins.

Ne vous a-t-il pas enseigné la bonne voie par la bouche du Prophète.

Ecoutez : la Terre vous appartient, elle est son œuvre, il vous l'a donnée.

Les femmes sont vos esclaves, les animaux sont vos esclaves. N'est ce pas son œuvre ? Oui. Il vous a comblés de tous ses biens.

Il est Celui qui remplit vos silos des récoltes abondantes. Celui qui vous a donné l'ombre des palmiers. Celui qui accumule les nuages et fait éclater les tempêtes qui versent l'onde bienfaisante.

Que vous a-t-il ménagé, qu'a-t-il demandé à votre cœur pour récompense de tant de biens ? La Prière.

Elle est dans le Livre sacré, le Fatahat, l'ultime soutien, la grande consolatrice.

O Fidèles, admirez son œuvre !...

Les brobillards qui s'élèvent des vallées montent vers Lui comme la fumée de l'encens, mais dans son amour infini Il les fait retomber sur vos champs en rosée bienfaisante.

A l'aurore, quand vous menez paître vos troupeaux, n'avez-vous jamais senti les joies si douces de la nature.

Les forêts, les buissons, les moissons endoyantes n'ont-ils point parlé, ne sont-ils point une sublime prière.

Ecoutez la voix de la Nature, le gazouillis des oiseaux, le frémissement des frondaisons aux brises matinales, le caquettement de l'œuf qui se glisse sous les roches éparses au milieu de son lit. Jouissez de l'Univers en fête, des monts vaporeux qui se dorment, des prairies verdoyantes, des horizons lointains qui s'échappent à l'infini dans des flots de lumière.

Prosternez-vous à l'Orient quand se lève le soleil, unissez vos prières à l'hymne d'universel amour.

E. DUCOT.

TRANSQUESTION

Jugeant, par suite de récents événements, de l'utilité d'un contre-examen, une jeune fille de nos amies s'ingénie à trouver le moyen de poser la même question sous le plus grand nombre possible d'aspects différents. Si cela se popularisait, les dames auraient certainement une plus grande chance d'être admises à la pratique du droit. Ecoutez plutôt le dialogue :

— Êtes-vous sûr que vous m'aimez ?
— Naturellement, j'en suis sûr.
— Et m'aimerez-vous toujours ?
— Toujours !
— Mais vous pourrez changer quelque jour ?
— Comment le pourrais-je, puisque...
— Oh oui ! Vous pourriez rencontrer quelqu'un que vous aimeriez mieux ?

Elle se dégage elle-même de son étreinte et se résume :
— Vous n'en avez jamais aimé une autre que moi ?
— Jamais !
— Et vous n'en aimerez jamais, jamais une autre ?
— Jamais !
— Quelque jolie qu'elle puisse être ?
— Qui ? — Elle ?
— Oh ! quelque autre fille que vous pourriez rencontrer, vous savez...
— Mais, il n'y en aura jamais d'autres que vous !
— Oh ! vous dites cela maintenant. Mais comment savez-vous que vous m'aimerez toujours ; seulement moi ?
— J'en suis sûr. Je ne pourrais...
— Oh ! vous ne pourriez maintenant. Supposons que vous ne m'ayiez jamais rencontrée ?
— Mais je vous ai rencontrée !
— Et vous êtes devenu amoureux de moi très facilement. Comment savez-vous que vous ne deviendrez pas amoureux d'une autre fille tout aussi facilement ?
— Cette autre fille ne serait pas vous !
— Elle pourrait être plus jolie que moi !
— Elle ne pourrait pas être plus jolie.
— Vous pensez cela maintenant, mais penserez-vous toujours ainsi ?
— Toujours.
— Et vous ne trouverez jamais personne plus jolie que moi ?



Mme Vieillefeuille. — Ce n'est sûrement pas de nous que rient ces hommes.
Mme Grosbuton. — De quoi riraient-ils ? Nous n'avons rien de ridicule sur nous !

— Jamais !
— Alors vous m'aimez réellement beaucoup, beaucoup ?
— Plus que tout !
Et ainsi de suite jusqu'à ce que le papa fasse comprendre à l'amoureux, par des allusions plus ou moins discrètes, qu'il est temps de se retirer.

PAS DE SOUCI DE CELA

Le maître (au fils de l'épicier) — Henri, un mensonge peut se faire aussi bien en action qu'en paroles. Aussi, si votre père mettait du sable dans le sacro et qu'il le vendit, il serait un menteur en action et ferait très mal.

Henri (six ans). — C'est ce que maman lui dit, mais il répond qu'il ne s'occupe pas de cela et il continua tout le temps.

MOINS RARE QU'ON NE CROIT

S'il est quelques hommes capables de prendre des meubles neufs et en un instant de leur donner l'apparence de meubles datant d'un siècle, ainsi peuvent également faire quelques enfants.

OUBLI IMPARDONNABLE

Albert, âgé de cinq ans, s'était fait photographe et, quand l'artiste envoya l'épreuve à la maison, la maman, en la faisant voir à son fils, lui demanda la raison pourquoi il était aussi sérieux : " Je souriais, répondit le gamin, mais je pense que l'homme a oublié de le mettre."

L'ESPOIR DE SON PÈRE



Rebecca.—Chacop, zi du afais un million de blasdres, gue verais-du afac ?
Jacob.—Che les verais azzurer bour teux millions !

Amusements et Sports

MONUMENT NATIONAL

Quatrième audition annuelle des élèves du Conservatoire de Musique

Mardi, un public choisi remplissait la Salle du Monument National, convié par l'habile directeur du Conservatoire, M. Ed. Hardy, qui y faisait entendre ses meilleurs élèves. Citons Mlle Marie Louise Drouin, très applaudie dans les vocalises de l'air d'Othello, qu'elle a chanté avec une exquisite souplesse de voix et dans un style très pur. Mlle Eva Malette avec Mlle Drouin, dans la superbe "Berceuse" de Rubinstein. Mlle Munnie Brophy dans "Printemps" de St-Saëns et "Une Chanson" du même auteur.

Le petit prodige Mary Getz qui exécute sur le violon une fantaisie d'Adam ; Depas et le jeune Arnoldi, déjà tant acclamés les précédents concours, qui l'est encore plus, si possible, après l'exécution de la "Fantaisie Caprice" de Vieuxtemps ; Mlles Brazeau, Richie et Parent, jouant avec ensemble "La Cavatine de Balf".

Dans la classe de piano, distinguons Mlle Adeline Marier, dans une exécution savante d'un morceau de Beethoven et "Chanson Bretonne" de Chaminade.

Mlle Bernadette Renoi, "Rondo en Ut" de Beethoven ; Mlles Gilberte Prévost, Ida Laforest, Péard ont droit à tous les encouragements du public.

Les élèves du cours de Solfège ont chanté deux chœurs : "Nos Pères" de Bourgeault Ducoudray et "No. 1 Hongroise" de Chaminade, avec solo par Mlle Malette.

Les accompagnateurs étaient : Mlle Blanche Hardy, fille du très sympathique directeur et M. Romain Polletier.

Rappelons que l'œuvre du Conservatoire de Musique est fondée depuis plus de quatre années et que l'infatigable dévouement de M. Ed. Hardy, ainsi que de ses collaborateurs MM. Charles Labelle (solfège) ; Ach. Fortier (chant) ; Oscar Martel (violon) ; Arthur Letordal (piano) ; a pu seul en assurer le succès.

C'est là œuvre patriotique s'il en fut et que tous devront encourager, car il s'agit d'une pépinière de jeunes talents lesquels ne peuvent qu'augmenter le lustre de la métropole montréalaise et, qui, sans l'enseignement du Conservatoire, seraient restés sous le boisseau.

PARC SOHMER

Les artistes engagés au Parc Sohmer obtiennent tous le succès que mérite leur beau talent.

La semaine écoulée a vu M. Darnaud, soutenu par les chœurs, dans le grand air de la Bénédiction des Poignards ; Mlle Marochetti et M. Carbonas, dans l'air de la Favorite ; M. Juste, dans "Elle ne savait pas", de Mignon ; Mme d'Artigny, avec "la Grosse Caisse" de Mlle Nitouche. L'excellent orchestre de Lavigne et des attractions diverses.

On attend au Parc, un superbe "Corps de Ballet", un "Orchestre hon-

grois" destiné à jouer dans le jardin pendant les entr'actes et divers autres numéros de tout premier ordre.

Notre populaire place d'amusements est toujours à la tête des attractions qu'offre Montréal.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS

La semaine dernière "La Grâce de Dieu" et "Martyre" ont été joués avec beaucoup de succès au Théâtre des Variétés, et il y avait salle comble à chaque représentation. Cette semaine "Marie Jeanne ou la Femme du Peuple", grand drame à sensation, est joué de nouveau à cause de nombreuses demandes. C'est un drame émouvant qui tient le spectateur en haleine tout le temps de la représentation.

En somme, très bonne soirée à passer.

Notz qu'il y aura désormais deux matinées par semaine : le jeudi et le dimanche.

PATINOIR MONTAGNARD

Le dimanche 4 juin, le patinoir Montagnard ouvrait ses portes, métamorphosé, pour la saison d'été, en un Concert-Promenade où se trouvaient réunis : bonne musique sous la direction de Mr Hardy ; artistes chanteurs aimés du public et toute une série de petits bijoux musicaux, sous forme d'opérettes en costumes.

Un jardin gazonné et ombragé permit la promenade autour du vaste vaisseau de l'ex-patinoir, ouvert de tous côtés et dans lequel des travaux d'appropriation ont été intelligemment pratiqués.

Grande affluence du public ce qui prouve que cette tentative de décentralisation artistique, au profit d'un quartier bien peuplé et dans le bon air des champs, obtient un succès marqué, succès bien mérité par le sympathique organisateur des "Concerts d'été" Mr Hardy.

ELDORADO

Quand de joyeux convives, à l'issue d'un bon dîner, émettront l'idée d'aller terminer leur soirée au spectacle, il n'y aura qu'une voix parmi eux pour désigner l'Eldorado ; ce rendez-vous de prédilection du "high life" montréalais, des amateurs de bonne musique et, en général, de tous les gens de goût.

C'est qu'en effet, on est toujours certain d'assister à des représentations choisies, variées, attrayantes, qui constituent un délassement incomparable, une distraction unique à Montréal.

La semaine dernière fut marquée par le retentissant succès de "Coco Bileil", opérette de grande envergure et de haut style musical, supérieurement jouée par des comédiens accomplis.

Cette semaine on peut voir à l'affiche : "La Clairière des Amours" et "Cinq Contre Un", deux jolies pièces qui ne le céderont en rien aux précédentes comme attrait et comme drôlerie.

Mais le "great attraction" est le magnifique numéro présenté par Ch. Diamond et Miss Beatrice, deux virtuoses incomparables de la harpe et du saxophone soprano ; ils soulèvent, chaque jour, des tonnerres d'applaudissements bien mérités.

PALLADIO.

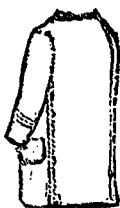
SOUHAIT RAISONNABLE



Mme Brown.—Ne pensez-vous pas qu'une femme devrait avoir au moins la moitié des biens de son mari après la mort de celui-ci ?

Mme Jones.—Certainement, à la condition qu'elle ait eu l'autre moitié pendant qu'il vivait.

MODES PARISIENNES



fermeture ; on peut doubler si l'on désire ; si elle est doublée il est bon de la raidir de 3 ou 4 pouces dans le bas.
 Il faut 3 verges $\frac{1}{2}$ en 44 pouces pour une enfant de 3 ans.
 No 582 est coupe pour enfants de 6 à 12 ans.

COMMENT SE PROCURER LE PATRON "UP TO DATE"

Toute personne désirant le patron ci-contre n'a qu'à remplir le coupon de la page 30 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes, argent ou timbres-postes. Ajoutons que le prix régulier de ce patron est de 40 centimes. Les personnes qui n'auraient pas reçu le patron dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer.

CE QU'ON ENTENDRA AU SIÈCLE PROCHAIN

Le père d'une jeune fille à marier. — Mon cher ami, je suis venu vous demander si vous voulez accepter la main de ma fille ?
Le jeune homme. — Vraiment ?
Le père. — Oui, monsieur. J'ai raison de croire qu'elle vous a remarqué et que vous saurez la rendre heureuse.
Le jeune homme. — Et quelles sont les espérances que vous pouvez donner ?
Le père. — J'ai soixante ans et j'ai la goutte, laquelle peut m'emporter d'un moment à l'autre. Je possède 300 actions dans la "Rosland Gold Company" et un nombre égal dans les petits Chars Urbains. Je suis riche de un quart de million. Avez vous confiance en moi ?
Le jeune homme. — Hum ! C'est très soudain, mais j'y penserai. Revenez donc mardi entre 10 et 10 $\frac{1}{2}$ heures et je vous donnerai ma réponse.
Le père. — Très bien, monsieur. Bonjour.
Le jeune homme. — Bonjour, monsieur.

UN MOYEN ROUBLARD

L'étudiant. — Comment me conseilleriez-vous de faire pour me former une bibliothèque ?
Le professeur. — Heu ! je vais vous dire comment je m'y suis pris : Quand j'étais jeune, j'achetais des livres et je les prêtai. Maintenant, j'emprunte des livres et je les garde.

UNE VUE SUPERBE

Taupin (au propriétaire de sa maison de campagne). — Je pensais que vous m'aviez dit qu'on avait une vue superbe par les fenêtres de devant et on ne voit que des maisons ?
Le propriétaire. — C'est tout de même une vue superbe. Dans la maison d'en face habite une délicieuse veuve qui se tient constamment à sa fenêtre.

ERREUR DE PERSONNE

Un certain monsieur avait un frère lequel avait l'oreille un peu dure, tandis que lui avait un nez énorme. Un soir qu'il était à dîner dans une maison amie il se trouva placé entre deux dames qui lui parlaient à voix très haute croyant que c'était lui qui entendait difficilement. Finalement l'une d'elle s'adressant à l'autre dit à voix basse : "Avez vous déjà vu un tel nez ?"
 Alors lui : "Pardonnez moi, mesdames, c'est mon frère qui est sourd."

UN HEUREUX COUPLE



Lui. — C'est un bien heureux couple !
Elle. — Comment pouvez-vous dire cela ? il est aveugle et elle est sourde-muette.
Lui. — C'est bien pour cela ! il ne peut pas la voir quand elle lui fait des reproches.

PARDESSUS POUR GARÇONNET, en drap mastice garni de piqûres. Le dos est sans couture. Le devant, croisé, est orné de deux rangs de boutons de corozzo. Col rabattu avec revers. Matériaux : 1 verge $\frac{1}{2}$ de drap.



PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

No 556. — Cette blouse, très simple, est pour la maison ; on peut la doubler à volonté ; on peut faire les pincés rien que sur le dessus ou avec la doublure ; le dos peut avoir une couture ou pas avec de légères fronces à la taille ; un col droit finit le cou et une ceinture est autour de la taille. Les manches ont deux coutures avec peu de fronces dans le haut ; le devant est avec boutons et boutonnières ou agrafes. Cette blouse est pour être faite spécialement en calicot, percale ou gingham.
 Il faut 2 verges en 36 pouces pour une personne de grosseur moyenne. No 556 est coupé de 32 à 42 pouces, mesure de buste.

No 582.—Costume pour fillette



NO. 582 GIRLS' COSTUME.

No 556—Blouse pour dame



NO. 556 LADIES' WAIST.

No 582 — Cette petite robe est très gracieuse pour petite fille, elle est en challis blanc-crème et vert tendre et garnie de velours vert foncé avec dépassant de satin blanc. Le dos est uni et se ferme par des boutons ; le devant est froncé et a un empiècement pointu et froncé dans la ceinture ; le devant a un petit boléro qui revient sur les fronces. Au cou, une bande droite. Les manches ont deux coutures et sont très ajustées. La jupe a 5 lés et l'ampleur est arrangée par fronces ou plis tout à fait derrière à la

DIFFICILE

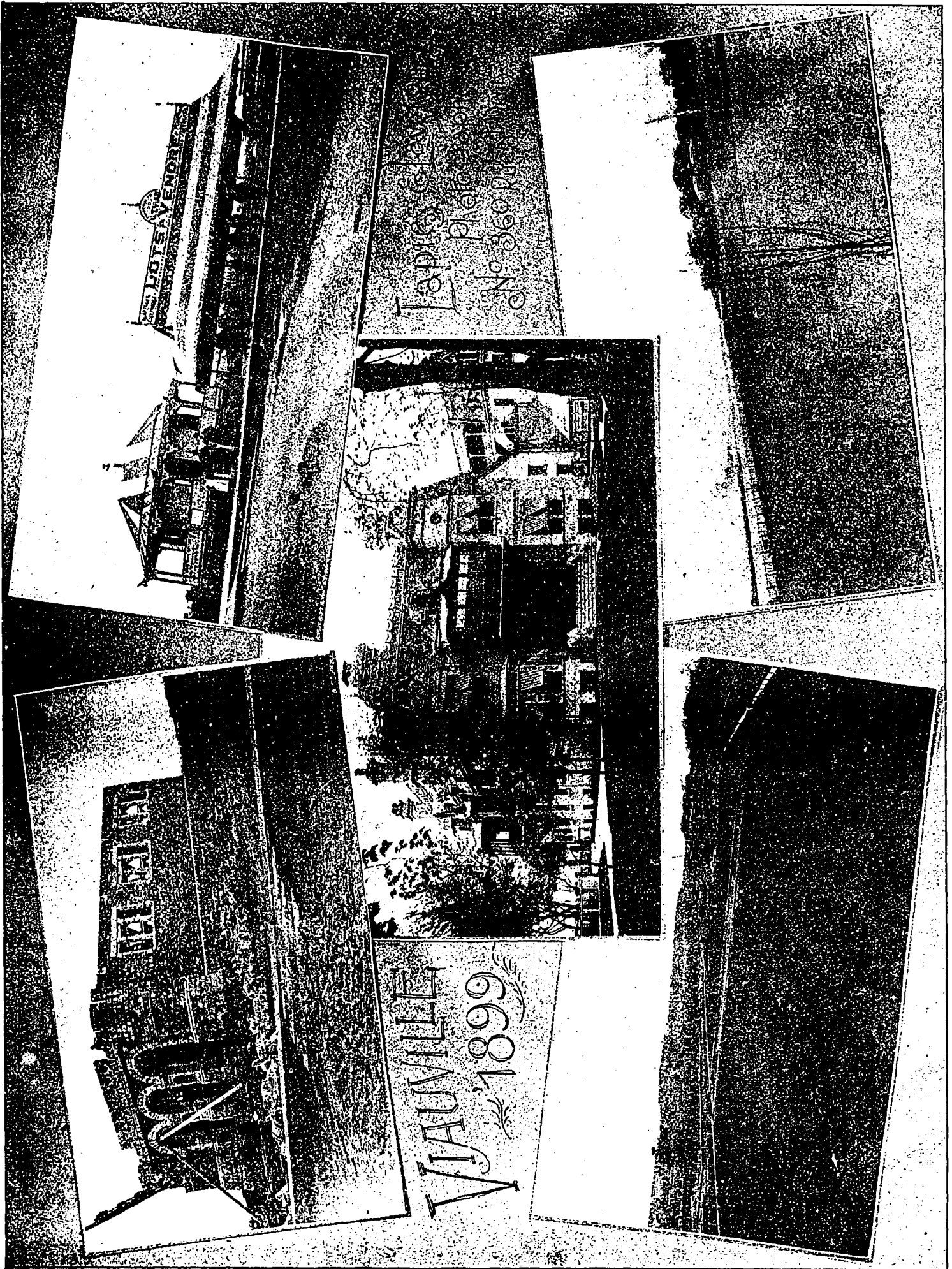
Mike. — Hello, Pat ! combien as-tu payé ton chapeau ?
Pat. — Je ne pourrais pas le dire, ma foi. Il n'y avait personne dans le magasin quand je l'ai acheté.

CONFUSION

Berthe. — J'ai une lettre de Claire. Elle est à Londres et elle me dit qu'elle doit être présentée à la cour.
Blanche. — J'espère que la pauvre fille sera acquittée.

PENSÉE

Quand vous allez collecter un compte, l'homme qui est en arrière du comptoir est moins prompt à s'informer de la santé de votre famille que quand vous allez en payer un.



VIAUVILLE
1899

L'Opinion
N. 360 P.

Eglise en construction. — Bureaux de la succession Viau. — Résidence Viau. — Un coin de Viauville. — Grand parc avec vue sur le fleuve.

VUE DE LA NOUVELLE PAROISSE DE VIAUVILLE, PRÈS MONTRÉAL.

Cours d'Art Gratuits

"The Canadian Royal Art Union, Limited," de Montréal, Canada, offre des cours d'art gratuits aux personnes qui les désirent.

Les leçons comprennent la leçon et la peinture d'après nature morte, modèles, et pour illustrations de magazines.

Ces leçons sont absolument gratuites et l'on peut en tout temps présenter sa demande d'admission.

"The Canadian Royal Art Union, Limited," a été fondée dans le but d'encourager l'art et de distribuer des œuvres d'art, à chacun de ses tirages mensuels qui ont lieu le dernier jour de chaque mois.

Pour plus amples détails s'adresser à

The Canadian Royal Art Union

LIMITED

233 ET 240 RUE ST-JACQUES, MONTREAL, P.Q.

Prochain Tirage : - VENDREDI, 30 JUIN

VIAUVILLE (PRÈS MONTREAL)

(Voir gravure)

Une œuvre bien philanthropique, tendant en même temps à développer les intérêts de l'Est Montréalais, c'est bien certainement la création de Viauville, transformant les belles prairies de Maisonneuve en un bijou de petite cité attirant déjà les regards des capitalistes et de tous ceux soucieux de confort et d'air pur. Le charme de la campagne, le confort de la ville! Voilà, en effet, ce qui est offert à tous à la porte de Montréal, à portée de la partie la plus vraiment canadienne de la ville, enrayant ainsi ce mouvement vers l'ouest si compromettant pour l'équilibre devant exister entre les diverses propriétés composant notre cité.

Il fallait l'être présents avec ses voies de communications rapides et économiques pour que le rêve devint un commencement de réalité. La nature avait déjà fait sa part en disséminant autour de Montréal ces jolies campagnes que l'étranger admire tant. Il fallait encore que l'initiative privée, bien secondée par le capital et un excellent jugement, imprimât l'élan définitif.

Depuis quelques années, cette initiative privée ou collective a beaucoup fait, mais jamais occasion plus belle ne fut donnée aux assoiffés de confort et de bon air, que celle offerte par le regretté Chs T. Viau, quand il entreprit cette œuvre difficile.

Viauville ne date que d'hier, mais

Etait Sérieusement Malade au Lit. — Elle ne pouvait se Lever sans Perdre Connaissance

Grâce aux Conseils des Médecins Spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre, aujourd'hui Elle Jouit d'une Bonne Santé

Quand une femme doit d'être en vie et heureuse à l'efficacité d'un remède, le meilleur moyen de prouver sa reconnaissance, et aussi en même temps aider à tant de pauvres jeunes filles et de femmes souffrantes à se guérir — c'est de faire connaître ce remède publiquement. Tel est le sentiment dont est animée Mme Bélanger, dame intelligente et douée de toutes les qualités de l'esprit et du cœur. Elle nous envoie son témoignage avec prière de le publier. Voici ce qu'elle dit: "Ma maladie commença le printemps dernier par une grande faiblesse générale et de violentes douleurs dans les côtés et le bas ventre. Je laissai faire pendant quelque temps, espérant toujours devenir mieux. Mais tout le contraire arriva. La faiblesse et les souffrances augmentaient toujours. Enfin, je fus réduite à garder le lit, les étourdissements et les maux de tête étaient si violents que quand j'essayais de me lever je perdais connaissance. J'avais pris remèdes sur remèdes et au lieu de prendre du mieux mon état s'aggravait. Une de mes sœurs vint me voir, et prise de pitié de me voir dans un si triste état, elle me conseilla de consulter les médecins spécialistes des Pilules Rouges du Dr Coderre. Je suivis son conseil sans retarder. Jamais je n'aurais espéré recevoir tant d'attentions, de bontés et de soins empressés de la part de ces médecins; ils ne ménagèrent rien pour moi. Je fus bien scrupuleuse à suivre tous leurs conseils, et surtout en prenant les Pilules Rouges du Dr Coderre de la manière la plus appropriée à ma maladie. Maintenant, plus de souffrances, plus de faiblesse, plus de désespoir — tout cela est disparu. Je recommande les Pilules Rouges du Dr Coderre à toutes les femmes malades et désespérées, et surtout je les engage fortement de consulter les médecins spécialistes, elles n'auront rien à perdre et tout à gagner puisqu'elles peuvent les consulter pour rien et qu'elles sont certaines de recouvrer la



MME CYRILLE BELANGER.

santé." Mme Cyrille Bélanger, Van Buren, Maine.

Les Pilules Rouges du Dr Coderre méritent la confiance de toutes les femmes qui souffrent, elles les guériront, nous en sommes certains, tout aussi bien qu'elles ont guéri toutes les femmes qui en ont fait un usage consciencieux. Ne vous découragez pas, si après avoir pris une ou deux boîtes de Pilules, vous n'êtes pas guérie. Il ne s'agit pas de prendre un bon remède et commettre des imprudences. Il faut prendre les Pilules de la manière la plus appropriée à votre maladie; c'est pour cela que nous tenons à votre disposition à grands frais, des médecins spécialistes célèbres pour les maladies des femmes. Ecrivez une description complète de votre maladie, nos médecins seuls liront vos lettres, étudieront votre maladie et vous répondront en vous donnant tous les meilleurs conseils pour hâter votre guérison. Ils vous diront la cause de votre maladie, et le meilleur moyen de prendre les Pilules Rouges du Dr Coderre. Adressez: Dépt. Médicale, Boîte 2306, Montréal.

Les femmes qui demeurent à la ville ou qui peuvent venir à Montréal, nous les invitons à aller voir nos spécialistes au No 271 rue St-Denis, tous les jours, excepté le dimanche, entre 10.30 a. m. et 5 heures p. m.

Nous ne pouvons assez vous recommander d'être bien prudentes quand vous achetez des Pilules Rouges du Dr Coderre. N'acceptez jamais les pilules rouges qu'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25 cents la boîte, ces pilules rouges qu'on vous offre ainsi à bon marché sont de dangereux imitateurs qui nuisent à la santé. Les Pilules Rouges du Dr Coderre sont toujours vendues 50 cts la boîte ou \$2.50 pour six boîtes. Nous les envoyons dans toutes les parties du monde — pas de douane à payer. Adressez: Compagnie Chimique Franco-Américaine, Montréal.

déjà un grand nombre de lots ont été vendus. Une église et un presbytère seront construits pour l'automne.

Quatre rues, continuées de l'Est, et transformées en véritables avenues, traversent Viauville. Pour que rien de disparate ne choque l'œil dans la construction, il est statué que les maisons devront être de pas moins de deux étages, avec façade en pierre de taille et ne s'élever qu'à dix pieds du trottoir. Chaque rue aura 66 pieds de largeur.

Au point de vue religieux, Viauville est placé sous le vocable de saint Clément; il fait actuellement partie de Maisonneuve pour les fins municipales, mais quand cette ville jugera à propos de s'annexer à Montréal, pourquoi Viauville ne conserverait-il pas son autonomie et ne resterait-il pas son propre maître?

Viauville est, à la vérité, en double partie: le quartier résidentiel au nord de la rue Notre Dame, et le parc qui s'étend de la rue Notre Dame au fleuve. Ce Parc déjà remarquable promet par ses dimensions, ses vastes allées, sa grande terrasse sur le fleuve de devenir un des points d'attraction du pays. Peu de villes d'eau pourront offrir une promenade de cette envergure, avec ce coup d'œil et cette fraîcheur.

Rien n'a été ou n'est épargné pour s'y rendre, on a le tramway, sans transbordement, des rues Ontario et Wellington, Ste-Catherine et Notre-Dame; les canaux vont se faire rapidement; l'eau est d'un service régulier et d'une grande pureté; l'électricité dans toutes ses applications n'y est pas plus chère qu'ailleurs; les meilleurs fournisseurs de la ville envoient leurs voitures-express jusque-là, et au centre du Parc, s'élève une fontaine alimentée par cette excellente eau sulfureuse si bien connue de notre population et dont les analystes officiels du gouvernement du Canada ont fait un si brillant éloge. Vraie succursale de la célèbre fontaine de Jouvence où des milliers de personnes vont chercher gratuitement la santé.

Les prix des terrains sont à la por-

tée de tous et se paient en huit ans, à 4 pour cent d'intérêt.

C'est le temps ou jamais de s'assurer pour l'avenir une résidence de première classe dans une localité sans rivale, proche de tous les centres, où l'on sera assuré d'un bon voisinage, d'un entretien municipal sanitaire, d'un service religieux et scolaire dès le commencement, etc., etc.

Par son site, par ses avantages multiples, par l'air à la fois parfumé qui souffle et du fleuve et de la rivière des Prairies, Viauville est la perle des nouveaux centres d'habitation de l'île de Montréal.

J'ai fait usage du Purificateur Tonique du Sang du Dr Lussier, en 1884, pour une sévère attaque de rhumatisme inflammatoire. Ce remède m'a complètement guéri. Depuis ce temps, nous en faisons usage dans la famille dans tous les cas de dérangements et nous nous en trouvons bien. Je considère ce remède supérieur à tout ce que je connais et indispensable dans chaque famille.

ANTOINE PLANTE

St-Louis dit SAUVÉ.

de Gonzague.

Le Souper Indispensable

Et ces personnes se demandent: Que devons-nous manger, boire et éviter, le souper étant le dernier repas de la journée.

Nous devrions éviter

tout ce qui n'est pas conforme aux simples règles suivantes de l'hygiène.

Nous devrions manger

tout ce qui s'assimile facilement et ne fatigue pas les pouvoirs digestifs durant la nuit.

Nous ne devrions boire

que ce qui procurera un sommeil paisible et réparateur sans causer une réaction douloureuse le matin.

BOVRIL

Pourquoi Souffrir ?



Le mal qui vous *coupe*, la *pâleur* qui défigure vos traits, ce manque d'appétit, ces *maux de tête*, doivent être pour vous, jeunes filles et femmes, un avertissement. C'est l'évolution terrible et fatale de l'*Anémie*, conséquence fatale de la *Pauvreté du Sang* qui vous mène à grand pas vers la *tombe*. Ces *irrégularités*, cette abondance exagérée des fonctions particulières à votre sexe sont pleines de danger et peuvent provoquer des complications effroyables.

Les Tablettes Royales du Dr Rollens . . .

... vous soulageront et vous guériront. Elles sont employées et recommandées par les célébrités médicales. En ventes dans toutes les bonnes pharmacies au prix de 50c par boîte de 50 tablettes et 3 boîtes pour \$1.25.

Consultations gratuites et confidentielles par correspondance

LA COMPAGNIE CHIMIQUE ROYALE

79 rue St-Jacques B. P. 974 MONTREAL.

GRAPHOLOGIE

(Suite de la page 22)

Vivere per amare.—Délicatesse de goût, élévation de sentiments. Ambition, courage et énergie. Tendances artistiques.

Charlotte de Nébriant.—Imagination quelconque peu romanesque et capricieuse, se laisse entièrement dominer par le cœur. Sensibilité et douceur.

Diligio-Diligor.—Formel, tenacité et obstination. Peu d'imagination. Bon courage physique. Volonté très forte.

R. A. T. Germinet.—Originalité, indépendance de caractère. Manque quelque peu de franchise et de décision.

L'arocat.—Nature sympathique, tendre et attirant la confiance. Esprit subtil et observateur, mais très discret. Franchise et générosité.

P. M. J. M.—Exaltation. Caractère excitable et nerveux. Imagination ardente. Nature personnelle, se contrôlant très difficilement.

Rêve du bonheur.—Beaucoup de dispositions à l'amour, peu de constance néanmoins. Manque de prudence et de discrétion.

Macondo Aimée.—Caractère quelque peu mesquin, s'occupant infiniment des moindres détails en toutes choses. Absence de sensibilité.

Marie H. M.—Economic, habileté aux travaux manuels. Peu d'imagination. Nature simple, peu curieuse et peu ambitieuse.

Lady Laurier.—Sens artistique. Orgueil, présomption et égoïsme. Beaucoup d'imagination. Délicatesse d'intuition et prudence.

Martha.—Inconscience, générosité et bonté. Nature légèrement déliante, mais manque absolument de discrétion et de prudence.

Aime moi P. R.—Indécision et versatilité. Nature molle, subissant beaucoup les influences extérieures et incapable de toute initiative.

Nigra.—Amour propre et affectation. Imagination romanesque. Nature généreuse, sensible et aimante. Talent pour la musique.

Babil de Fauvette.—Nature sentimentale et poétique, ressent très vivement les moindres impressions, mais conserve peu sa première intensité de sentiment.

Naps.—Reçu votre gracieux envoi. Merci. Vous avez bien fait de donner signe de vie, je commençais à prier pour le repos de votre âme.

Angelina R.—Nature conciliante et pacifique. Volonté peu énergique. Amour de l'ordre. Goût simple et délicat.

Arthur Aimé.—Enthousiasme, exagération de ses sentiments. Besoin d'émotion, de sensation violente. Beaucoup d'imagination.

Berthe F. R.—Goût assez délicat, un peu prétentieux, néanmoins. Esprit d'initiative. Volonté forte, entreprenante et persuasive.

Alarina M. M. M.—Imagination très romanesque. Nature sentimentale, portée à la mélancolie. Caractère peu communicatif.

Brunette de F. R.—Nature superficielle et fantasque. Coquetterie, ruse et amour de la louange. Caractère emporté et vif.

Véga M. M. F. R.—Caractère doux, conciliant et affable. Volonté peu énergique. Franchise et bonhomie. Jugement droit.

Case Cand.—Economic domestique. Nature fantasque et peu constante. Manque de sensibilité. Amour propre et égoïsme.

Poirus.—Esprit sérieux, observateur et pondéré. Caractère ferme et prudent. Peu d'imagination et empire sur soi-même.

Muguet Blanc.—Bon pouvoir d'observation. Tempérament chaud et ardent. Amour des voyages, des aventures imprévues et des exercices violents.

Curieuse.—Tendances artistiques. Nature impressionnable. Imagination ardente et caractère indépendant.

Bodnette.—Tempérament nerveux et excitable, se laissant aller au premier mouvement et contrôlant peu une imagination très romanesque.

Je n'oublie pas.—Nature très impulsive, impressionnable et ardente. Caractère emporté, vif, ne souffrant aucune résistance.

P. L. B.—Désiance extrême. Dissimulation et réserve. Caractère très astucieux. Volonté très personnelle, quoique assez souple.

E. M. A. St-Thomas.—Caractère assez entreprenant, un peu irrégulier, cependant. Sens pratique. Ambition, mais peu d'énergie.

Tête Curieuse.—Vous êtes légèrement portée à l'affectation. Votre nature est douce, quoique très vive. Bon fond de sensibilité. Talent pour la musique.

Fille au plus vite.—Talent pour la musique aussi vous. Tendance à l'exagération. Nature très sentimentale. Un peu de prétention.

Constantine.—Nature franche, ouverte, désinvolte. Caractère affectueux. Bonté, douceur et sensibilité. Imagination un peu romanesque.

Louissette.—Caractère ombrageux et susceptible. Beaucoup de réflexion et de prudence. Caractère peu communicatif.

Oiseau-Monche M.—Tendances artistiques. Délicatesse et sûreté de goût. Esprit d'ordre. Nature intuitive et quelque peu mélancolique.

Jean l'Aubaron.—Nature conciliante. Amour du travail. Manque d'initiative et de sens pratique. Volonté peu énergique et peu persévérante.

Deux yeux bruns.—Votre écriture montre un caractère froid, réfléchi et très calme. Beaucoup d'ambition et d'orgueil.

J'aime William D.—Manque de prudence. Tempérament vif et excitable. Nature peu réfléchie, coquette et exaltée.

Rachel.—Sens littéraire. Nature passionnée, délicate et tendre. Peu d'empire sur soi-même. Constance dans l'affection.

A mon cher papa.—Votre caractère est vif, impétueux, mais très doux et sensible. Grande spontanéité de sentiments.

Ernestine No 3.—Nature conciliante, douce et timide. Imagination assez active. Sensibilité, Esprit d'ordre et sens pratique.

(A Suture.)

IMPORTANTE VÉRITÉ

On se plaît très souvent à dire : " La prudence est la mère de la stérilité ", mais on ne met pas toujours cette maxime en pratique ; on n'en voit l'utilité bien souvent que trop tard.

Si on réfléchissait un peu à cette vérité, on en tirerait une bonne morale en s'abonnant à la Société Coopérative de Frais Funéraires. Un abonnement à la Société Coopérative est un bon placement. Pour un montant de 75c à \$2.50 par année, suivant l'âge, vous vous assurez des funérailles de première classe. Demandez notre circulaire. 1756 rue Ste Catherine.

Quartier des environs de la Bourse, chez un huissier, ténor du papier timbré.

La femme de cet officier ministériel, grand faiseur d'exploits, prépare un dîner sterling pour des intimes.

Vers quatre heures et demie du soir, elle interpelle vivement son cordon bleu.

—Brigitte, avez-vous bien saisi le gigot ?

—Que Madame soit sans crainte : Monsieur lui-même ne ferait pas mieux.

**

QUELQUES PROVERBES DANOIS

" Le pauvre manque de beaucoup de choses, mais l'avare manque de tout."

" Si petit que soit le cheveu, il a son ombre."

" Souvent le marcassin expie les méfaits du sanglier."

**

Au cercle, entre pontes :

—On a encore expulsé un tricheur, hier soir.

—On lui interdira, j'espère, de revenir et de mettre les pieds au jeu ?

—Oh ! les pieds, ça m'est égal, il n'y a que les mains qui m'inquiètent.

**

Un voyageur de commerce marseillais arrive à Besançon et on lui montre la maison où est né Victor Hugo.

—Cette baraque-là !... Ah ! s'il était né à Marseille, vous auriez vu la maison que ce serait !

**

Dialogue imagé :

—Eh bien ! ton mariage ?

—Ça va mal... Mon futur beau-père a fait une enquête chez mes fournisseurs... Il a appris que j'ai de fortes " ardoises "...

—Quelle tuile !

ELDORADO

Café-Concert Français
Coin des Rues Ste-Catherine et Cadieux

SEMAINE DU 5 JUIN

LA CLAIÈRE DES AMOURS

Opérette en un acte

CINQ CONTRE UN

Vaudeville en un acte

CH DIAMOND et MISS BEATRICE

Virtuosos incomparables de la Harpe et du Saxophone

CHAQUE JOUR { Matinée... à 2 heures

Soirée... à 8 heures

Entrée : 10 cents

Place aux Loges, 25c ; Loge entière, \$1.00

Consommations de premier choix.—Service parfait.—Salle aérée et ventilée.

Directeurs-Propriétaires : A. BOIRON, F. X. BILODEAU.

Régisseur : S. DURANTELL

J. A. DUMAS

Photographe

RUE VITRÉ 112

Coin Saint-Laurent.

CONCOURS DE BÉBÉS

DU "SAMEDI"

Durant 13 semaines à partir du 25 mars et tous les jours, de 10 h. à 2 h.,

Salon de Pose réservé aux Bébés

Accessoires modernes.

Poses artistiques. . .

Prix unique, pour un portrait parfait,

25 cents.

Concours de Bébés du Samedi

COUPON DE VOTE

Je vote en faveur du bébé No _____

Tous les lecteurs sont invités à conserver ce Coupon afin de pouvoir voter en faveur du bébé de leur choix lorsque tous les portraits auront été publiés dans le journal. Le concours devant se terminer le 17 juin, le vote sera pris du 1er au 8 juillet, et les bulletins de vote devront nous parvenir sous enveloppe portant la suscription "Concours de Bébés", aux bureaux du journal le SAMEDI. Aucun vote ne sera accepté après le 8 juillet. Le bébé qui réunira le plus de coupons de vote aura le 1er prix, \$50 ; le 2e, \$25 ; le 3e, \$15 ; le 4e, \$10.

Poirier, Bessette & Cie

IMPRIMEURS

Commandes promptement exécutées, caractères de luxe.

... 516 RUE CRAIG

MONTREAL.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"

PATRON No _____

(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)

Mesure du Buste..... Age.....

Mesure de la Taille.....

Nom.....

Adresse.....

CI-INCLUS, 10 CENTIMS

Prière d'arrêter très lisiblement.

Pour détails voir page 28.

PRIME GRATUITE DU "SAMEDI"

Coupon No 2

Ce Coupon n'est valable que dans les huit jours de la date du présent numéro.

Ecrivez trois lignes et signez (le nom avec prafe) sur papier blanc non rayé.

Adressez, avec le coupon ci-contre, à MADAME T. D'ASTOUR, du "Samedi", et indiquez le pseudonyme sous lequel vous lirez, dans un prochain no, l'appréciation graphologique sur votre caractère, etc.



Dentier Garanti, \$5.

Nous faisons un dentier garanti, par écrit, pour \$5
Nous posons des dents sans palais et des couronnes
en or (bridge work) pour \$4 la dent.

Nous extrayons les dents
sans douleurs aucune, nous
avons le plus habile praticien
parmi les dentistes.

Pour les personnes crainti-
ves, une Dame, dentiste, est
à votre disposition.

Des dentistes spécialistes
dans les plombages en or, ar-
gent, platine, etc., font partie
de notre personnel.

Un médecin est toujours
présent à nos salons.

Des appartements privés sont à la di-
position des religieuses.

Notre institut est établi depuis 1898 et a la confiance
du public.

Heures de consultation, de 9 hrs a.m. à 5 hrs p.m.

Institut Dentaire Franco-Américain

162 RUE ST-DENIS, MONTREAL

Tel. East 1744.

Près Ste-Catherine

Le fameux auteur dramatique Cré-
billon (mort en 1762) étant un jour
allé voir Louis XV, celui-ci le reçut
avec bonté et le félicita de sa verte
vieillesse :

—Est-il possible, monsieur, que vous
ayez plus de quatre-vingts ans ?

—Non, sire, répondit Crébillon, c'est
mon extrait de baptême qui les a.

—Je voyageais dernièrement avec
un notaire de Dijon.

—Un notaire de Dijon ? Tiens, j'en
connais un.

—Comment s'appelle-t-il ?

—Je n'en sais rien. Et le vôtre ?

—Je n'ai jamais su son nom.

—Ce doit être le même.

... 2 CHARS

remplis de confort, à la disposition
des ménagères.

256 Poêles à Gazoline

"Insurance"

Nous sont arrivés, hier, pour être ven-
dus d'ici à quinze jours afin de faire
place à une nouvelle consignation.

Le seul Poêle à Gazoline vraiment
moderne, sur, économique et élégant.

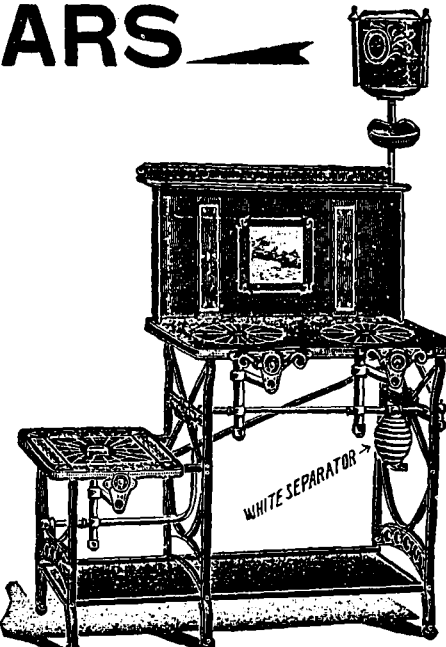
... Morale ...

Mari ! si tu veux conserver l'hu-
mour de ta bonne épouse toujours
égale, pendant les grandes chaleurs,
donne-lui un poêle "INSURANCE."

AMESSE & CIE

1818 Rue Ste-Catherine, MONTREAL

Seuls Agents pour le Canada.



LA SOCIÉTÉ
Co-Opérative des Frais Funéraires
EST DÉMÉNAGÉE
AU
No 1756 Rue Sainte-Catherine
Ancien Bureau de la Banque d'Hochelega, Succursale Centre.

N.B. — Ce Bureau est situé presque vis-à-vis l'ancien,
entre les rues St-Denis et Sanguinet.

Traitement Privé

des nerfs en désordre au moyen des méthodes
électriques donnant les meilleurs résultats. No-
tre traitement électrique est approprié à la per-
sonne la plus délicate, ne produit aucun choc ni
douleurs et guérit permanemment les cas pour
lesquels ne peuvent rien les remèdes ordinaires.

Appartements Privés
Consultation Gratuite

BAINS LAURENTIENS
Angle des rues Craig et Beaudry
Entrée privées des dames :
210 RUE CRAIG.
W. G. Townsend, Gérant.

Bébé a cinq ans et demi, et quand
il s'y met, il jacasse comme une pio
borgne.

Un de ces soirs, Bébé est triste. Il
pleuro à chaudes larmes.

Il vient de voir son papa se querel-
ler avec sa maman, et ça l'afflige.

Interrogé là-dessus, il répond vive-
ment :

—Eh bien ! non : j'aime mieux ren-
trer dans mon chou !

* * *

Toto, six ans, étudie sa géographie
sur les genoux d'un ami de la maison.

—Qu'est ce que c'est qu'un bassin
houiller, dis, monsieur ?

—C'est un endroit où l'on trouve du
charbon de terre.

—Ah ! Est-ce que t'es houiller, toi ?

— ?

—Oui, maman elle dit toujours
comme ça que t'es rudement bassin.

FAIT ÉVIDENT

Le Baume Rhumal est la panacée des
familles.

Sur le boulevard.

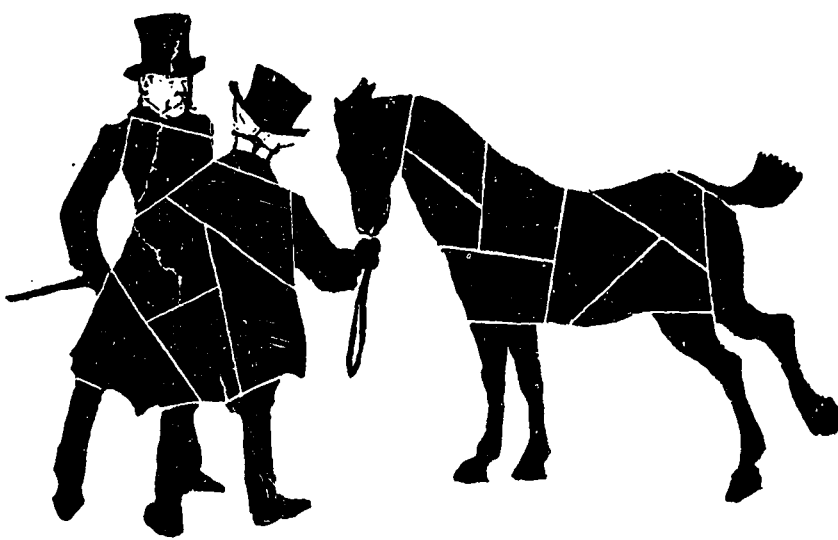
—Ah ! mon cher directeur, que je
suis heureux de vous rencontrer ! J'ai
justement à vous demander une loge
pour ce soir, à votre théâtre.

—Et si vous ne m'avez pas rencon-
tré, comment auriez vous fait ?

—Je vous aurais écrit.

—Eh bien ! c'est ça ! écrivez-moi,
fait le directeur en s'esquivant.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 184



AVIS. — Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des
primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis
qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: M^{lle} W Hart,
A Payette, O Warrault, Montréal; E Boulay,
J S J Routhier, Ottawa; W Deschamps, Qué-
bec; J Derbès, Nouvelle Orléans, La U Assé-
lin, Worcester, Mass; A Lapierre, Oswego, N
Y; P Lagarde, Webster, N Y.

A Lapierre, Oswego, N Y.

Les cinq personnes dont les noms précèdent
ont le choix entre un abonnement de trois mois
au journal ou 50 centins en argent. Nous les
prions de nous informer au plus tôt du choix
qu'elles auront fait.

Le tirage au sort a fait sortir les noms de: P
Lagarde, Webster, N Y; U Asselin, Worcester,
Mass; M^{lle} W Hart, 275 St-Urbain, Montréal;
J Derbès, 2765 Calmyra, Nouvelle Orléans, La;

Les personnes appartenant à Montréal, qui
ont gagné des primes, sont priées de passer au
bureau du SAMEDI.

LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC, LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Curling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

HORACE PEPIN
Dentiste
 162 RUE SAINT-LAURENT
 Montréal.

Le vrai resto. — GRÉTRY.

Pour Chapelets des RR. PP. Croisiers, Médailles et Petits Chapelets de St. Antoine, Timbres-poste oblitérés. Ecrivez à Agence de l'Ecole Apostolique de Bethléem, No 153 rue Shaw, Montréal, P. Q.

CE QU'IL VAUT

Tous ceux qui ont employé le *Baume Rhumal* vous diront ce qu'il vaut. 72

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 186



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : LE PRINCE HENRI DE PRUSSE, EN CHINE.
 Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, en bas, du même côté, nom, prénoms, adresse.
 Adressez sous enveloppe formée et affranchie à "Sphinx" journal le SAMEDI, Montréal.
 Ne participerons au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.
 Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi, 11 juin, à 10 heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

**Toujours!
 Jamais!**

Toujours donner satisfaction, Jamais tromper, telle est notre manière de vendre nos...

MEUBLES

Pour l'aménagement de votre maison vous ne pouvez pas, en justice pour vous, ignorer notre établissement. Il contient tout ce qu'il vous faut et nos prix sont indiscutablement les plus bas.

Ouvert le soir jusqu'à 10 hrs.

Notre Magasin qui est en construction sur la rue Montcalm sera le seul destiné au crédit sous la gérance de M. F. Guibord; d'ici à ce qu'il soit terminé, veuillez vous adresser à ce monsieur, 1551 Ste-Catherine.

F. Lapointe

Le Marchand de Meubles reconnu pour vendre aux prix les plus bas.

CREDIT :
 187-189 rue Montcalm

COMPTANT :
 1447-1449 et 1551 Rue Ste-Catherine

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poitrine parfaite par les **Poudres Orientales**, les seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
 Dépôt général pour la Puissance :

L. A. BERNARD,
 1882 rue Ste-Catherine MONTREAL.
 Aux Etats-Unis : G. L. de Marigny, pharmacien, Manchester, N. H.

**VIN
 St Lehon**

Naturel
 Tonique
 Stimulant

En vente dans les meilleures pharmacies.

**LAPORTE,
 MARTIN
 & CIE**

Seuls Agents pour le Canada.



Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

SŒUR : Pourquoi Souffrez-vous ?

Quand, pour presque rien, vous pouvez vous guérir promptement et pour toujours.



Si vous éprouvez une sensation d'accablement, de craintes éphémères, des douleurs au dos ou au ventre, des douleurs de l'épine dorsale, un besoin de pleurer souvent, des chaleurs soudaines, de la fatigue, etc. Si les organes spéciaux se sont déplacés, ou que vous soyez affligées de tumeurs, d'ulcères ou d'excroissances, écrivez pour mon **Livre** que j'envoie **Gratuit**, qui vous expliquera un traitement simple, qui se fait chez soi, et qui guérira sûrement toutes les maladies particulières aux femmes.

Rappelez-vous que le moindre retard peut vous mettre dans un état désespéré. Le traitement

que je vous offre est si simple et si facile que ce serait vraiment folie que de continuer à souffrir quand vous pouvez si aisément vous guérir. Lisez ce que Madame Noel Tarte dit de mon traitement. Malgré que ce soit contre mon habitude de publier des certificats, à la sollicitation pressante de Mme Tarte, je publie ce qu'elle m'écrit parce qu'elle veut se joindre à moi pour soulager les femmes malades et en faire bénéficier l'humanité souffrante.

MADAME JULIA C. RICHARD.

Chère Amie : - C'est un devoir et un plaisir pour moi de vous informer qu'une boîte de vos pastilles m'a complètement guéri de faiblesse générale et de dyspepsie. Je lisais il y a quelque temps une annonce dans le journal à propos de votre traitement et je résolus de vous écrire. J'en bénis les résultats. Je recommanderai votre traitement à toute femme souffrante d'aucune des maladies ou des faiblesses particulières à notre sexe. Je vous donne liberté entière de publier ma lettre et de vous servir de mon nom. Votre amie sincère,

ST-LEONARD, QUE., le 11 Mars 1899.

MME NOEL TARTE.

MON LIVRE ET MES CONSEILS SONT DONNES GRATUITEMENT.

Mme JULIA C. RICHARD, - Boîte B. P. 996, MONTREAL.